



Sélection Officielle
FESTIVAL DU FILM
DE NEW YORK 2011

Sélection Officielle
FESTIVAL DU FILM
DE VENISE 2011

WILLEM DAFOE

SHANYN LEIGH

4h44

DERNIER JOUR SUR TERRE

UN FILM DE ABEL FERRARA

une production FABULA, FUNNY BALLONS, WILD BUNCH en association avec BULLET PICTURES
4h44 DERNIER JOUR SUR TERRE WILLEM DAFOE SHANYN LEIGH NATASHA LYONNE PAUL
HIPP directeur artistique FRANK DECURTIS image KEN KELSCHA.S.C. montage ANTHONY REDMAN
A.C.E. compositeur FRANCIS KUIPERS producteur exécutif ADAM FOLK producteur délégué MONA
LESSNICK producteurs JUAN DE DIOS LARRAÍN, PABLO LARRAÍN, PETER DANNER, VINCENT
MARAVAL, BRAHIM CHIOUA écrit et réalisé par ABEL FERRARA distribution CAPRICCI FILMS

fabula FUNNY BALLONS wild bunch BULLET PICTURES DOLBY capricci TRANSFUCE

france culture

REVUE DE PRESSE

PRESSE ÉCRITE

LE MONDE – Entretien Abel Ferrara par Isabelle Régnier, Texte de Jean-François Rauger
LIBÉRATION – Ouverture de Didier Peron, Texte de Julien Gester
L'HUMANITÉ – Texte de Vincent Ostria
20 MINUTES – Texte de Caroline Vié
20 MINUTES – Annonce de l'avant-première au Forum des images
MÉTRO – Texte de Medhi Omaïs
LES INROCKUPTIBLES – Entretien Abel Ferrara, Texte de Jacky Goldberg
TÉLÉRAMA – Texte de Jérémie Couston
POLITIS – Texte de Christophe Kantcheff
LE CANARD ENCHAÎNÉ – Texte de Jean-François Juillard
MARIANNE – Texte d'Aude Lancelin
PARIS MATCH – Entretien Abel Ferrara et Shany Leigh par C. Haas, Texte d'A. Spira
CHARLIE HEBDO – Texte de Jean-Baptiste Thoret
TÉLÉ CINÉ OBS – Texte de Guillaume Loison
GRAZIA – Texte de Julien Welter
SO FILM – Entretien Abel Ferrara et Willem Dafoe par Philippe Azoury et Emmanuel Burdeau
CAHIERS DU CINEMA – Textes de Nicolas Azalbert et Cyril Béghin
TRANSFUGE – Edito de Vincent Jaury, Entretien Abel Ferrara par Vincent Jaury et Damien Aubel, Texte de Jakuta Alikavazovic
OBSESSION – Entretien Abel Ferrara par Philippe Azoury
TROIS COULEURS – Entretien Abel Ferrara et Shany Leigh par Laura Tuillier
MAD MOVIES – Entretien Abel Ferrara, Texte de Gilles Esposito
GALA – Entretien Abel Ferrara et Shany Leigh par Geneviève Cloup, Texte d'A. Spira
NEXT LIBÉRATION – Texte de Julien Gester
LES FICHES DU CINEMA – Texte de Thomas Fouet
VOGUE – Texte de Jean-Sébastien Chauvin
ROCK & FOLK – Texte de Christophe Lemaire
CHRONICART – Texte de Yal Sadat
CITIZEN K – Texte de Rémi Guinard

SUR INTERNET

CULTUROPOING – Entretien Abel Ferrara par Olivier Rossignot, M. Nielsen et Guillaume Bryon, Texte de Guillaume Bryon
BRAIN MAGAZINE – Entretien Abel Ferrara par Romain Charbon
CRITIKAT – Texte d'Alice Leroy
IL ÉTAIT UNE FOIS LE CINEMA – Texte de Jean-Baptiste Viaud
A VOIR A LIRE – Texte de Virgile Dumez
MOUVEMENT – Texte de Jérôme Provençal
CLUTCH – Texte de Baptiste Ostré
Et : Entretiens avec Abel Ferrara sur ALLOCINÉ et CRYPTKEEPER

RADIO & TÉLÉVISION

Sortie le 19 décembre 2012,
en partenariat avec



TRANSFUGE



Le Monde

VISITE DE L'USINE GÉANTE QUI DÉSSALE LA MER

L'OEIL DU MONDE - LIRE PAGES 22-23



Syrie : Moscou doit sécuriser l'arsenal chimique qu'il a fourni

INTERNATIONAL - LIRE PAGE 5

SUCCESSES DELICATE C

ÉCONOMIE - LIRE P

Mercredi 19 décembre 2012 - 69^e année - N°21124 - 1,60 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr -

Plaidoyer pour une mort douce

Le rapport Sicard propose la « sédation terminale » pour répondre aux 56 % de Français souhaitant une aide médicale pour mourir

Le professeur Sicard a remis mardi 18 décembre au président Hollande son rapport sur la fin de vie. Après cinq mois de réflexion, de missions à l'étranger et une dizaine de « débats citoyens », le rapport porte un regard sévère sur la médecine, accusée de privilégier la performance

technique et de peiner à entendre que les patients puissent vouloir cesser de vivre. C'est l'hôpital, où meurent une majorité de Français, qui est particulièrement visé. Considérant la mort comme un échec, il l'a abandonnée aux soins palliatifs, consacrant de facto l'inégalité des Français devant la fin de vie. Plutôt

que l'euthanasie, jugée glaçante et difficile à encadrer, le rapport Sicard propose la « sédation terminale », qui plonge le patient dans le coma jusqu'à sa mort, voire le « suicide assisté », lors duquel le patient s'autoadministre une potion létale fournie par un tiers. ■

LIRE PAGES 2-4



CINÉMA

Tom Ungerer, poète et homme libre
Sortie parallèle, ce mercredi, d'un passionnant documentaire sur le dessinateur et d'un dessin animé, *Jean de la Lune* (photo), inspiré de son merveilleux personnage.
LIRE PAGE 27

Abel Ferrara, artiste d'apocalypse
Dialogue entre le philosophe Peter Szendy et le réalisateur américain, qui sort *4 h 44, dernier jour sur Terre*, sorte de film-catastrophe en huis clos.
LIRE PAGE 26



Malgré son échec à Florange, Arnaud Montebourg estime qu'une « unité nationale » existe autour de ses solutions antilibérales. Entretien exclusif
LIRE PAGE 12

« Les films d'apocalypse, c'est mon ADN »

Revenu des limbes cinématographiques, Abel Ferrara dialogue avec le philosophe Peter Szendy

Rencontre

Monter les dernières heures du monde du point de vue d'un couple. Cisco (Willem Dafoe), ancien drogué, et Skye (Shany Leigh), artiste bouddhiste, retranchés dans leur loft new-yorkais : tel est le projet de *4 h 44, dernier jour sur Terre*. Le film marque le retour aux commandes d'Abel Ferrara, ex-drogue lui-même, punk dans l'âme, et «born again buddhist», auteur d'immenses films dans les années 1990 et 2000 comme *King of New York*, *Bad Lieutenant*, *New Rose Hotel*, *R'Xmas*, dont plus personne, ces dernières années, ne voulait financer les projets.

Le philosophe Peter Szendy a vu le film, alors qu'il terminait *L'Apocalypse Cinéma*, passionnant ouvrage paru depuis aux éditions Capricci (160 pages, 15 euros). « Si le livre n'avait pas été quasiment achevé, j'aurais consacré beaucoup plus de place à ce film », confie-t-il. Il le cite tout de même, pour évoquer la blancheur aveuglante qui irradie le dernier plan, « ce brûle-tout qui cauterise jusqu'au regard », avec lequel certains cinéastes choisissent de représenter l'apocalypse.

La sortie parisienne du film appelaît une rencontre. Décrire Ferrara comme un lion en cage est un euphémisme. Avec lui, la conversation relève du combat de catch. Au troisième mot prononcé par son interlocuteur, il dégaine, réplique, intergresse, vanne en rafale. Mais le vieux chat tient le fil. Mystérieusement, il retombe toujours sur ses pattes.

Peter Szendy : J'ai vu *4 h 44...* au cinéma IFC, à New York.

Abel Ferrara : Ah ouais. Vous étiez douze.

P. S. Il n'y avait pas tant de monde que ça, c'est vrai. Mais c'était une présentation magnifique.

A. F. Pourquoi?

P. S. J'ai été frappé par ce que vous avez dit : « Chaque soir quand on ferme les yeux pour dormir, c'est la fin du monde. »

A. F. Pourquoi? Tous les jours on meurt. C'est pas le titre d'un film de... qui déjà? C'est un bon titre en tout cas. Ça aurait dû être le titre de *4 h 44...*

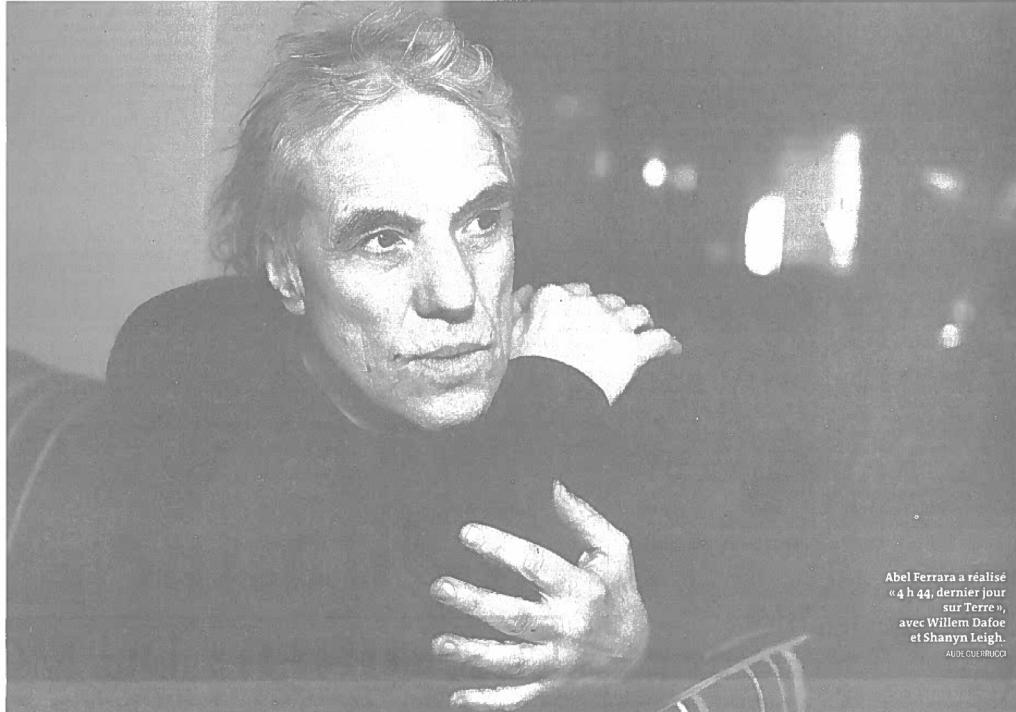
P. S. Un des personnages du film, qui est attrapé chez cet ami à qui Cisco rend visite...

A. F. Un ami qui accessoirement est un dealer. (Rires.)

P. S. Il dit : « Le monde a commencé à s'arrêter depuis ce pays, nous commençons à mourir depuis le jour de notre naissance. »

A. F. Le problème, c'est que les gens sont déjà morts avant de mourir. C'est mon nouveau cri de ralliement!

[Abel Ferrara part dans une tirade sur le mode marabout-bout de



Abel Ferrara a réalisé « 4 h 44, dernier jour sur Terre », avec Willem Dafoe et Shany Leigh.

ALDE GUERRUCCI

ficelle sur le bouddhisme, le coût de l'immobilier à Manhattan, les drogués que la simple idée de se piquer envoient en l'air, les nomes du Bronx qui lui conseillaient, quand il était enfant, de ne pas poser de question sur l'origine et la fin de l'existence parce que ça rend fou...

Il embrasse dans son flot de paroles les attentats du World Trade Center, la capture de Ben Laden, Pearl Harbor, le président iranien Ahmadinejad, la fin de la civilisation de l'île de Pâques, l'ouragan Sandy, le réchauffement climatique... Il cite un documentaire complètement sur le 11-Septembre pour mieux en contester le postulat : un pays qui s'est construit sur le génocide des Indiens et qui a largué deux bombes atomiques sur le Japon n'a besoin d'aucune excuse pour envahir l'Irak, tuer son leader, puis laisser le pays dans le chaos!

P. S. Le blanc à la fin du film, c'est très frappant.

[Abel Ferrara part dans une tirade sur le mode marabout-bout de

P. S. Vous regardez des films sur l'apocalypse?

A. F. Dans l'avion parfois. Mais depuis que je fais des films, je ne peux plus vraiment. C'est comme un magicien qui regarderait un type sortir un lapin de son chapeau. Je ne peux plus avoir ces réflexes.

P. S. Le film sort de lui-même et mange le monde. C'est une idée fascinante. L'au-delà des images...

A. F. Oui. Mais en vrai, celui qui mange le monde conduit deux avions qui viennent se crasher dans des putains de tours, tu vois.

P. S. Avez-vous le sentiment d'inscrire le film dans un genre?

A. F. La Quatrième Dimension, *On the Beach*, *Le Blob*, cette période où la science-fiction émergeait... Les films d'apocalypse, c'est mon ADN. J'ai totalement conscience de m'inscrire dans un genre. Pourquoi les films font-ils 90 minutes?

Pourquoi pas 45? Donc leur un film de 45 minutes et tu verras : les avocats l'appelleront...

P. S. Cisco et Skye sont-ils ensemble quand ils meurent?

A. F. Autant qu'ils peuvent l'être.

qu'il déferle dans la salle...

A. F. Yep.

P. S. ... qu'il dévore le film lui-même?

A. F. Yep. Tu parles au kid, mec, je sais tout ça, je sais.

P. S. Le film sort de lui-même et mange le monde. C'est une idée fascinante. L'au-delà des images...

A. F. C'est que Willem et Shany sont deux enfouis totalement absorbés par eux-mêmes. Je ne sais pas si c'est les personnages ou ces deux putains d'acteurs!

P. S. Quand on regarde dans les yeux de quelqu'un... Je n'ose plus vous regarder du coup!

A. F. Pourquoi pas?

P. S. Parce qu'au centre il y a la mort.

A. F. Le noir.

P. S. Hegel a écrit que si on fixe le regard de quelqu'un – cette pure noirceur –, on voit le chaos.

A. F. Mais si tu regardes dans les yeux d'un junkie, tu ne vois rien! Parce que la drogue rétrécit les pupilles à fond.

P. S. Cisco et Skye sont-ils ensemble quand ils meurent?

A. F. Autant qu'ils peuvent l'être.

Mais il est drogué, et elle lui hurle dessus. J'aime bien l'idée qu'ils ne se réconcilient pas.

P. S. Jusqu'à la fin, ils regardent ensemble, mais dans des directions légèrement différentes.

A. F. C'est que Willem et Shany sont deux enfouis totalement absorbés par eux-mêmes. Je ne sais pas si c'est les personnages ou ces deux putains d'acteurs!

P. S. Quand on regarde dans les yeux de quelqu'un... Je n'ose plus vous regarder du coup!

A. F. Pourquoi pas?

P. S. Parce qu'au centre il y a la mort.

A. F. Le noir.

P. S. Hegel a écrit que si on fixe le regard de quelqu'un – cette pure noirceur –, on voit le chaos.

A. F. Mais si tu regardes dans les yeux d'un junkie, tu ne vois rien! Parce que la drogue rétrécit les pupilles à fond.

P. S. Cisco et Skye sont-ils ensemble quand ils meurent?

A. F. Autant qu'ils peuvent l'être.

C'est incroyable.

A. F. C'est ce que vous disiez : si tu regardes dans leurs yeux, tu vois le chaos. Tu leur dis « *ta bâise ta copine* », et rien ne vibre.

P. S. Il y a une phrase formidable de Derrida. Il dit que quand je regarde dans tes yeux, je ne sais pas si c'est le jour ou la nuit. C'est comme la fin du monde, en fait.

[Ferrara précise que son film n'a rien à voir avec la fin du monde, qu'il pourrait très bien faire une suite. A 61ans, il n'en revient pas d'être en vie : la fin du monde est le cadet de ses soucis.]

P. S. On ne voit qu'une seule fois une montre dans le film. Le cliché de l'apocalypse, pourtant, c'est le comté à rebours...

A. F. Je voulais donner l'illusion du temps réel.

P. S. Le comté à rebours est une idée de cinéma. Ça vient de Fritz Lang : *La Femme sur la Lune*.

A. F. Alors ça, je n'y crois pas une seconde! Personne avant Lang n'a jamais crié « 3-2-1 : Sautez ! ».

P. S. Je l'ai lu dans le dictionnaire de la NASA, j'étais surpris aussi.

A. F. Ah! La NASA. Les mecs qui ont programmé le satellite qui a explosé en vol...

P. S. Vous avez probablement raison (*Rires*). Mais c'est intéressant quand même. Le comté à rebours a quelque chose à voir avec la temporalité d'un film.

A. F. La fin d'un film, c'est la fin du monde.

P. S. Si le film est un monde. Les bons films le sont. Leur fin engendre un gros deuil.

A. F. Dans les films où les gens meurent. Le plus souvent, ils s'en vont dans le soleil couchant. Ou bien c'est « A suivre... », comme dans *R'Xmas*.

P. S. Il y aura une suite?

A. F. Je n'arrive déjà pas à financer mon film sur DSK, vous croyez que je vais financer *R'Xmas* ? Lillo Brancato, l'acteur principal, est en prison pour avoir tué un policier. Et il n'y aura pas de suite à *4 h 44...* non plus. Ce que j'ai dit tout à l'heure, c'était une blague. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE RÉGNIER

La fin d'un monde, ou l'eschatologie vue du loft d'un couple new-yorkais

4 h 44, dernier jour sur Terre

Depuis plus de dix ans, la filmographie d'Abel Ferrara s'était légèrement embourbée dans la redondance sèche et théorique (*Mary*), s'était nourrie d'expériences documentaires plai-

santes (*Chelsea on the Rocks*) ou avait digressé vers un hédonisme faussement frivole (*Go Go Tales*). Elle semble avoir, avec *4 h 44, dernier jour sur Terre*, retrouvé le cœur même de son art, le souffle intact d'une vision aiguë, d'une pensée au cordeau tout autant qu'un goût intact pour la beauté.

Deux ans après l'extraordinaire *R'Xmas*, le cinéaste ajoute une pierre de touche à l'édifice que constitue une des œuvres les plus puissantes et les plus aveuglantes du cinéma américain d'aujourd'hui. Le postulat sur lequel repose le récit relève moins d'une volonté de rajouter une fiction millénariste et apocalyptique de plus au cinéma contemporain de la catastrophe que d'une forme de présupposé rhétorique, d'hypothèse conceptuelle.

Alors l'heure de la destruction de la Terre est annoncée avec une précision implacable (com-

me affichée par le titre), un couple de New-Yorkais passe les derniers moments précédant l'issue fatale dans son loft. Skye (Shany Leigh), jeune fille d'une évidente vitalité, continue de peindre une toile abstraite. Cisco (Willem Dafoe), plus âgé, semble agité, communiquer par le système Skye avec ses amis, sa fille, son ex-femme, déambuler sur sa terrasse en maudissant, à la cantonade, ceux (pollueurs et politiciens) qui ont conduit à une telle situation. Ils font l'amour, s'écharpent plus tard lorsque Skye surprendra Cisco en conversation avec son ex-femme. Ancien drogué, sevré depuis plus de deux ans, il s'échappera quelques minutes de son appartement pour trouver de quelqu'un à faire un dernier shoot.

Le cinéma d'Abel Ferrara a toujours donné corps à une philosophie morale. Quel sens donner à nos actes si personne ne les voit ?

Si Dieu est aveugle, la distinction entre le bien et le mal est-elle légitime?

Ce questionnement quasi dostoievskien est littéralement celui du spectateur qui assistait aux méfaits sans conscience d'un gangster luciférien (*The King of New York*), d'un policier corrompu et défoncé (*Bad Lieutenant*), d'un couple de petits bourgeois traînant de drogue (*R'Xmas*).

Tissage sensuel

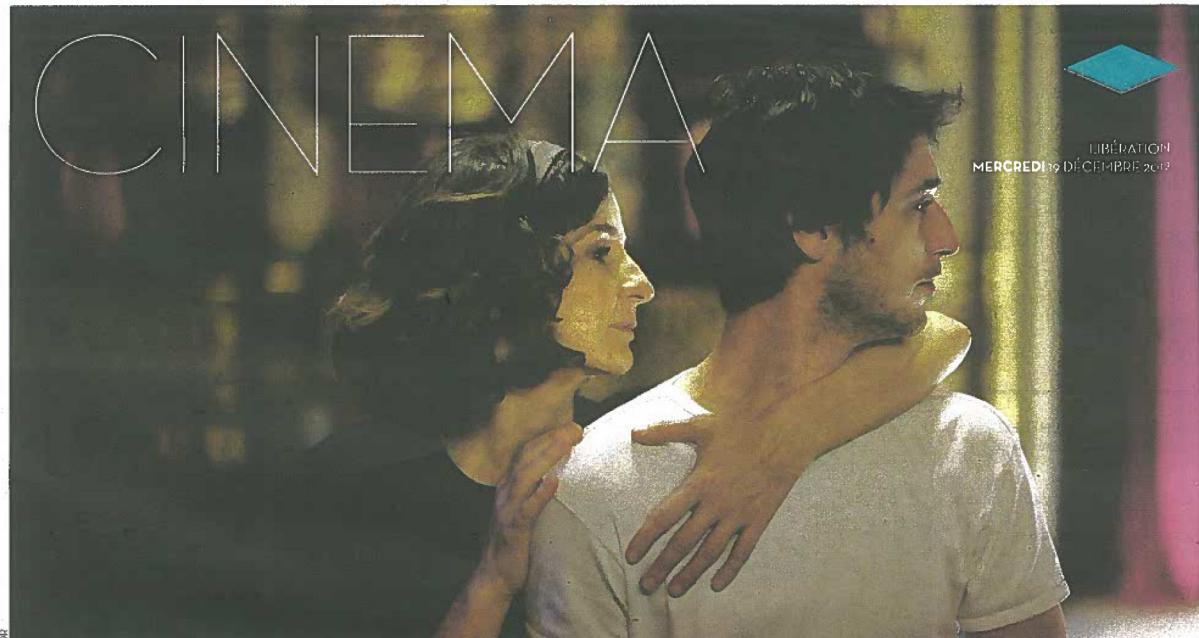
Dans *4 h 44, dernier jour sur Terre*, l'imminence de l'apocalypse vient jouer à nouveau le rôle de cette boussole qualifiant les actions humaines. La fin du monde est pour les héros du film une manière de mise à l'épreuve de leur propre liberté. Continuer de faire une œuvre d'art, se suicider, rompre sa propre décision de ne plus toucher à la drogue, tels sont, dans la nouvelle œuvre de Fer-

ra, les choix laissés, parmi d'autres, à une humanité confrontée à sa propre fin.

Si Skye et Cisco ne sortent guère de leur appartement, celui-ci est néanmoins envahi par les images du monde. Ecrans de télévision, ordinateurs, téléphones portables laissent entrer un univers qu'il n'est plus besoin de visiter pour en recueillir les signaux les plus divers. Mais les différents registres visuels qui construisent le film ne forment qu'une partie d'un principe plus général : celui d'un tissage sensuel qui vire à l'abstraction plastique. Ferrara retrouve, dans ces ponctuations faites de fondus enchaînés et de chevauchements sonores, l'énergie singulière de son art. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film américain d'Abel Ferrara. Avec Willem Dafoe, Shany Leigh, Natasha Lyonne. (1h22.)



DR

PLANS DE COUPLE



CARROCCO FILMS

BILLET par Didier Péron

ENSEMBLES

Hasard de programmation, *Main dans la main*, de Valérie Donzelli, et *4h44, Dernier jours sur Terre*, d'Abel Ferrara, sortent sur les écrans ce mercredi et les deux films vont très bien ensemble. Dans le premier, un homme et une femme

a priori sans attirance réciproque se retrouvent collés l'un à l'autre, dans le second, un couple new-yorkais est soudé par l'attente à la fois voluptueuse et angoissée d'une imminente fin du monde. Les deux cinéastes réinventent le lyrisme

amoureux en le plaçant au plus près de la zone de surchauffe. Chez Donzelli, c'est la bombe à fragmentation de la mise en scène et du montage qui semble propulser la matière même des sentiments dans le chaos. L'ex-junkie Ferrara, désormais

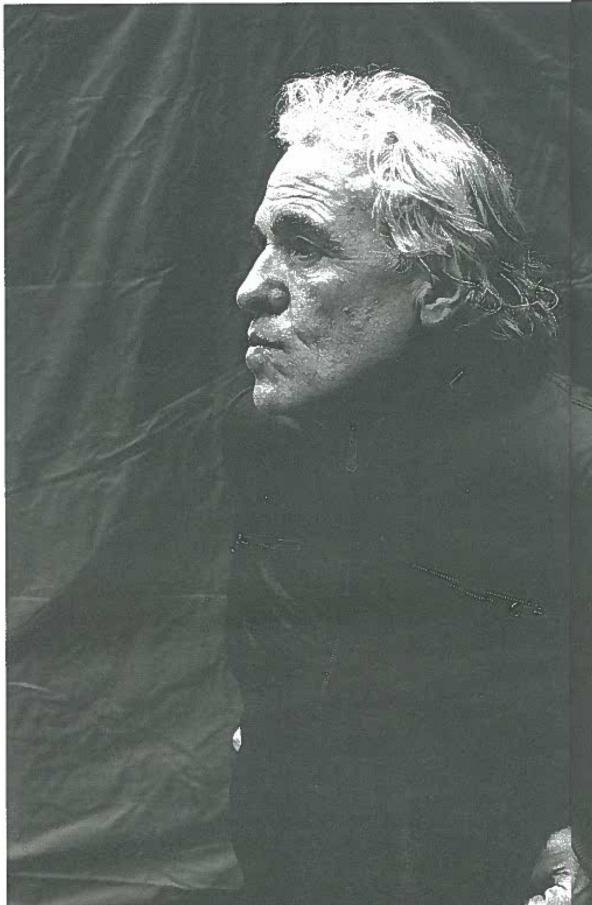
sevré au Perrier et bouddhiste tardif, imagine, lui, des Adam et Eve chassés de l'existence sous un déluge d'images ou de voix venues de l'au-delà numérique d'Internet, avec Skype dans le rôle du nouveau messager de l'apocalypse.

BURN OUT

Fusionnel chez Donzelli, apocalyptique chez Ferrara, le duo amoureux traverse crises et métamorphoses dans deux films parallèles.



Shannyn Leigh. PHOTO CAPRICCI FILMS



Willem Dafoe. PHOTO CAPRICCI FILMS

4H44, DERNIER JOUR SUR TERRE
d'ABEL FERRARA avec Willem Dafoe, Shannyn Leigh, Paul Hipp... 1h22.

ABEL FERRARA, KARMA PROLIXE

BULLES Sous perfusion d'eau gazeuse, le cinéaste ex-junkie s'épanche sur ses nouvelles passions : bouddhisme, Strauss-Kahn et fin du monde.

«Qu'est-ce qu'il boit comme Perrier, cet homme-là?» Sans pourtant l'identifier, la servouse est médusée. Voilà une heure qu'est assis cet Américain vouté sur son coucous. Une heure à palabrer sans desserrer la mâchoire, d'une voix granuleuse, comme étranglée au fond de la gorge, ne s'interrompant que pour recommander une bouteille d'eau gazeuse aussitôt la précédente vidée de moitié, soit à peu près tous les quarts d'heure. Dans un anglais haché d'innombrables «You know?», «You dig?» et autres «You know what I mean. It's kind of, you know...», le type parle beaucoup, de karma, de DSK, parfois même de cinéma. C'est Abel Ferrara.

Il y a quelque temps déjà que circulait la préoccupante rumeur selon laquelle le cinéaste new-yorkais aurait remis ses addictions déliérées pour y substituer philosophies orientales et eaux minérales. On peinait à le croire; c'est pourtant vrai, Ferrara a changé, viré complètement baba. Il enchaîne désormais les interviews sans esquive, irriguées

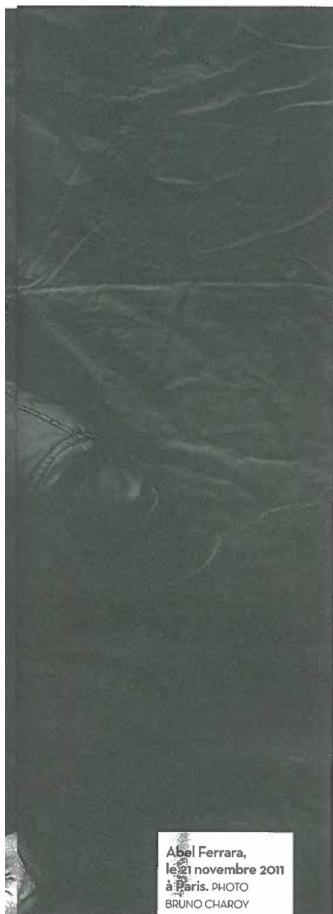
d'hectolitres de Perrier et de café au lait – on ne se défatigera jamais d'une dépendance que pour une autre. L'ex junkie céleste du Bronx cite le dalaï-lama, s'inquiète presque sans malice du sort de la vieille presse («Il reste quelques journalistes chez vous?») et s'ébaublit même des charmes discutables du Montmartre dysneylandisé des Abesses. Sa jeune et rousse compagne, également actrice et infirmière personnelle qui le suit partout, Shannyn Leigh, trouve les sommets de la butte «très cosy». Lui affirme y voir rien moins qu'un volcan d'inspiration : «C'est là que Picasso s'est installé quand il est arrivé à Paris, non? C'est sa période que je préfère...»

Addictions. Par-delà le cadre enchanteur, le couple a au moins deux bonnes raisons de se trouver là. Ferrara y travaille à la production d'un prochain film déjà fameux autour du couple DSK-Anne Sinclair, interprété par l'actrice française Isabelle Adjani et le comique belge Gérard Depardieu. «C'est amusant, c'est un sujet français, mais, d'après mon producteur, on ne trouvera jamais d'argent ici à cause de l'autocensure des décideurs, soupire-t-il. C'est un film sur le mystère d'une relation. Il n'y a que deux choses qu'il m'intéresse de filmer : la relation de deux personnes et leur

solitude. Je veux regarder Depardieu et Adjani, qui ont leur relation propre, jouer et gérer cette situation très simple et très impénétrable. Ce sera avant tout émotionnel, mais c'est aussi une histoire d'addictions, celle de DSK, celle de ce couple, celle de Depardieu à jouer. Je n'aime pas causer interminablement des films, on les fait ou on ne les fait pas. Cela-là, on en a tant parlé que j'ai l'impression de l'avoir déjà fait. Mais on y est presque, c'est une affaire de semaines.»

Ce faisant, il assure la promotion du superbe *4h 44, Dernier jour sur Terre*, dont Shannyn Leigh partage la vedette avec Willem Dafoe, en qui Ferrara semble avoir trouvé un nouvel alter ego. Étrangement, alors que le cinéaste affirme renaitre, c'est d'un récit de fin du monde qu'il s'agit; l'histoire d'un couple confronté en même temps que l'humanité tout entière à une apocalypse annoncée et minutée, alors que la Terre s'apprête à s'embraser sous l'effet d'une irrémédiable crevaison de la couche d'ozone.

«Il y a toujours une raison un peu mystérieuse qui fait que l'on commence à réaliser une idée à laquelle on songeait jusque-là de manière abstraite. Là, ça a été la conjonction de deux choses. D'abord, la proposition de réaliser un film de propagande pour la campagne d'Al Gore



Abel Ferrara,
le 21 novembre 2011
à Paris. PHOTO
BRUNO CHAROY

contre le réchauffement climatique. Puis, plus tard, quand je me suis retrouvé dans le défilé d'un projet documentaire sur une femme peintre, en Italie, qui s'est suicidée la veille du tournage. Vraiment, elle ne pouvait pas attendre que l'on ait fait le film...», ricane-t-il doucement. J'étais en train d'écrire le scénario quand j'ai réalisé que cette idée d'un trou dans l'atmosphère laissant le soleil brûler la surface de la terre signifierait non seulement la mort de l'humanité, des gens et babilabla, mais aussi la fin de l'art, de la littérature, la fin de tout. Ça, c'est froutement chiant. Je n'y avais pas pensé avant.»

Etreinte. «Ensuite, poursuit-il, j'ai vite été fatigué de courir le monde pour rassembler de l'argent, ce n'est pas mon truc. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Kurosawa savait transformer un projet provisoirement avorté en tableaux incroyables, Fellini dessinait des choses démentes, Hitchcock était un grand artiste graphique... Moi, je ne peux pas : si je ne le tourne pas, je ne vais pas peindre le putain de film ! Heureusement, on a aujourd'hui des moyens techniques permettant de tourner vite, presque seul et sans le sou. Tout dépend de ce qu'on veut faire. Moi, j'ai choisi de réaliser un film de fin du monde à partir de ce que je connais, au cœur de là où je vis, à Manhattan.»

Ferrara le sait mieux que personne, c'est dans ces problématiques d'agencement créatif, où les données du récit se font variables d'une faisabilité branche, que se jouent désormais la vie et la mort des films des vieux cinéastes aventureux quand ils n'ont pas la chance de posséder des vignobles californiens comme Coppola. L'apocalypse selon saint Abel sera donc une apocalypse intime, claquémuée dans un loft du Lower East Side où, tandis que s'égrenent les heures funestes du compte à rebours, un couple d'artistes s'agit, vogue d'une conversation Skype à l'autre, et passe l'essentiel du temps qui lui reste à peindre ou faire l'amour – un programme de dernier jour du monde que l'on croirait écrit par les frères Larrieu. Autour, l'énergie qui meut la ville paraît inaltérée, les silhouettes ailleurs restent rivées aux gestes fonctionnels et mécaniques d'une quotidienneté qui, avec l'étreinte amoureuse figurée au cœur du récit, se fait l'ultime repli : quoique la Terre n'existera plus demain, les flics collent toujours leurs PV, les livreurs accomplissent encore leur ronde, les dealers fourgueront leur carne jusqu'au dernier souffle.

Il y a dans ce tableau une infinie douceur, un goût retrouvé des corps et du filmage de la chair. En cela, Ferrara voit le fait d'un appétit sexuel retrouvé par la grâce de la désintoxication – «sous héro, tout cela perd beaucoup de son intérêt», éclaire-t-il, placide. Quant à son indolente tranquillité à relater la fin des temps, il s'en explique par sa nouvelle inclination bouddhiste : «C'est Shany qui m'a initié, j'en étudie la philosophie, ça me parle énormément. Enfant, je demandais aux noms de l'école catholique quelle pouvait être l'origine du monde, d'où nous venions ? Et elles répondraient : "N'y pense même pas, ou cela te rendra fou." C'était plutôt un bon conseil. Aujourd'hui, si je me sens bien, c'est que je sais que tous les deux dont nous avons besoin sont à l'intérieur de nous. Ce que je raconte dans le film n'est pas tellement tragique, pour peu que l'on croie en l'esprit. Vous êtes bouddhiste ? Non, vraiment ? Vous avez l'air bouddhiste.»

Verruillage. On se rappelle que ceux qui allèrent à la rencontre du Ferrara *nineties* à New York revinrent frappés par sa maniaquerie du verrouillage, son obsession à cadenasser portes et fenêtres de l'autre crasseux qui a pu au gré du temps lui tenir lieu de résidence, base de montage ou salle de shoot. Dans presque tous ses films, depuis *The Driller Killer* (1979) jusqu'à *Go Go Tales* (sorti en début d'année), en passant par *Bad Lieutenant* ou *The Addiction*, les décors apparaissent en revanche tous ouverts aux quatre vents de la fiction, moins des refuges que des lieux de passages et de croisements où s'enchevêtrent avec fluidité les fils des récits.

Le loft de 4h44, théâtre arty hérisse de téléviseurs, ordinateurs et tablettes, ne fait pas exception, sauf qu'ici c'est toute la matière du monde qui s'infiltra par les fenêtres innombrables des écrans domestiques – visages et voix métalliques d'amis et parents, ou images d'horizons lointains, foules de fidèles au Vatican, sabbats tribaux aux antipodes, instituables paysages déjà désolés, tous déjà dématérialisés, fantômes pixelisés conviés à prendre part au bal funèbre, mais défaits de leur présence avant même la catastrophe. Ainsi se repeuple l'irréductible solitude amoureuse du couple de personnages dont la caméra de Ferrara caresse la peau, jusqu'entre les cuisses de ses acteurs, avec un lyrisme égal à celui qu'il déploie à repeindre les murs du loft d'une gouache de cristaux liquides aux couleurs du monde finissant, liquide comme l'étreinte instruite par son montage de destinées intimes et planétaires.

Le cinéaste, qui se définit comme un «Skype freak» («Skype, c'est le truc bouddhique

ultime»), est intarissable sur ces nouveaux intercesseurs blasfèmes sublimés par son film dans un flambollement d'images coulées les unes sur les autres. Il aime relater comment son grand-père italien balançait par la fenêtre l'un des premiers téléviseurs commercialisés, parce qu'un tel objet ne pouvait simplement pas appartenir à son monde, ou la légende selon laquelle Vince «Chin» Gigante, pion de la mafia new-yorkaise, bâtit un empire sans jamais toucher à un téléphone de sa vie. Il dit sa jubilation à inclure au film des acteurs via Skype : «Que je puisse tourner avec Anita Pallenberg tout en lui disant de rester chez elle, c'est dingue, il faut en profiter !» Il se vante d'avoir emprunté un certain nombre de clés de vidéos qui irriguent son film de dix anonymes : «J'ai fait mon marché sur YouTube. D'abord, parce que ça ne m'intéresse pas de faire le tour du monde pour recréer

Il y a dans ce tableau une infinie douceur, un goût retrouvé des corps et du filmage de la chair.

tout ça. Ensuite, parce qu'il se trouve que je suis moi-même sur YouTube sans qu'on m'aît demandé mon avis. Tu traînes sur le réseau, tu tombes sur la vidéo de ce vieux type défoncé qui chante au piano d'un hall d'hôtel, et là tu rends compte que c'est moi dans un festival. Est-ce qu'on m'a demandé la permission ? Non. Est-ce que j'ai envie d'être là ? Non. Alors je ne vais pas leur demander leur avis, je peux les voquer à mon tour, qu'ils aillent se faire foutre.» Lorsqu'on l'interrompt pour suggérer que lorsqu'on l'interrompt pour suggérer que 4h44 et le prochain film devraient raconter

au fond la même chose, soit une histoire de couple retranché face à un cataclysme, il plisse les yeux, comme pris sur le fait : «Il faut croire que je deviens une sorte de spécialiste des fictions des derniers jours, j'ai aussi un projet avec *Wiliam Dafao* dans le rôle de *Pasolini* juste avant sa mort. C'est la dernière semaine de Strauss-Kahn qui m'intéresse. Ce qui relie les deux histoires, c'est que les catastrophes que je dépeins sont toutes les deux façonnées par la main humaine. Cela a à voir avec l'ambition, le pouvoir et l'addiction, car ce n'est pas un secret que ces mecs-là, qu'ils s'appellent Kennedy ou Berlusconi, s'intéressent à autre chose que le golf. Vous voyez ce que je veux dire ?»

Consomérisme. «Ce type a eu le choix, il aurait pu tout arrêter, il a continué et il en a payé les conséquences. De même, on a eu mille fois l'opportunité d'éviter la catastrophe écologique et, si elle survient, on l'aura bien cherchée. Ce n'est pas moi qui ai assisté au train de vie de l'Amérique moderne des six dernières décennies qui vais dire le contraire. On voudrait donner des leçons aux Chinois, mais comment pourrait-on

leur expliquer qu'ils n'ont pas le droit d'avoir leurs fifties *Mad Men* à eux, profiter du même consomérisme massivement polluant et dévastateur dont nous avons joué ? Il faudrait leur dire qu'en fait ce n'est pas un modèle si enviable et qu'ils feraient mieux de rester à la ferme ? Si demain la Terre explose, franchement, qui de sensé sera surpris ?»

Là-dessus, il sourit. Et, alors que le précédent est à peine entamé, Abel Ferrara nous souffle qu'il souhaite commander un autre Perrier.

JULIEN GESTER

PAR ICI LES SORTIES

4H44, DERNIER JOUR SUR TERRE,
d'Abel Ferrara.

ÉTATS-UNIS, 2011, 1h22.

Arty show. Officiellement reconvertis au bouddhisme, le bad guy du cinéma new-yorkais, Abel Ferrara, fait son mea culpa en mettant en scène les dernières heures d'un couple new-yorkais à la veille de la fin du monde. On ne peut pas rêver d'un meilleur timing que la sortie de ce film à deux jours de la vraie-fausse apocalypse du 21 décembre, dont les médias nous rebattent les oreilles. Événement nébuleux, prétexte non seulement à une histoire d'amour torturée à la Ferrara, mais à une réflexion sur l'omniprésence des médias dans la vie actuelle. Ce huis clos complexe est situé dans un loft de Manhattan ouvert sur la ville et sur le monde grâce aux écrans télé et à Internet; un dispositif élaboré à base de longs travellings pendulaires à travers ce vaste espace permet d'éviter la claustrophobie du Kammerspiel. Beau travail, mais on peut regretter que Ferrara soit devenu un artiste respectable qui renie son passé sulfureux.

20 minutes	Type : PQ	Date : 12/12/12	Auteur : /	Pages : 1
----------------------	-----------	-----------------	------------	-----------

4 GRAND PARIS

MERCREDI 12 DÉCEMBRE 2012

ÇA SE PASSE AUJOURD'HUI

20 H Un cycle
sur l'Apocalypse
au Forum des Images



4 h 44 *Dernier jour sur La terre* (photo).
Titre accrocheur pour lancer ce nouveau cycle
au Forum des Images dédié à l'Apocalypse.
Ce soir, en avant-première le film d'Abel
Ferrara sera présenté par le réalisateur
en présence de l'actrice Shannyn Leigh
et de Peter Szendy, auteur du livre
L'Apocalypse cinéma. Jusqu'au 6 janvier,
les cinéphiles pourront se faire peur
avec nombre de films comme *Take Shelter*,
Docteur Folamour ou *Melancholia*.
De 4 à 5 €. Au Forum des Images,
2, rue du Cinéma, 1^{er}.

20 minutes	Type : PQ	Date : 16/12/12	Auteur : Caroline Vié	Pages : 2
----------------------	-----------	-----------------	-----------------------	-----------

J-7

**Les Mayas auraient prédit la fin du monde pour
le vendredi 21 décembre 2012. Qu'en est-il vraiment
et comment se préparer au pire... Peut-être.
Cahier spécial. P.18 à 35**

©IAN - EAMY / 46007001 / A-Z/CA

**Glasgow, dans l'Etat du Montana,
le 28 juillet 2010.**

26 CULTURE

20 week-end

VENDREDI 14 DÉCEMBRE 2012

APOCALYPSE NOW

LES RECETTES D'UNE FIN RÉUSSIE

CAROLINE VIÉ

« **L**a fin du monde, c'est comme le chili con carne, chacun l'assaisonne à sa façon » [proverbe maya]. Au cinéma, c'est pareil, chaque cuisinier à son tour de main selon son tempérament, sa culture et ses traditions gastronomiques. Citrate de Bétaïne recommandé et éclate au sens propre du terme assurée !

► **À la new-yorkaise : branché et speed.** Abel Ferrara envisage les choses de façon fast-food chic dans *4.44 Dernier Jour sur Terre* [sortie en salle ce 19 décembre]. Willem Dafoe et Shannyn Leigh profitent de leurs derniers instants sur fond de drogue, sexe et rock'n'roll avant que la Grosse Pomme devienne de la compote. « Je pense que l'imminence de la catastrophe boosterait mes capacités créatives », explique le cinéaste connu pour ne pas mettre que des légumes vapeur dans ses menus. L'addition est salée pour l'humanité, mais le cinéphile s'est régalié. ■

2012, *Melancholia*, *Les Derniers Jours du monde* et *4.44 Dernier Jour sur terre* (de g. à d. et de h. en b.)

■ 80 FOIS LA FIN

« On a voulu s'amuser à se faire peur tout en posant des questions philosophiques. » Isabelle Vanini a rassemblé 80 films [ceux déjà cités, plus *Mad Max*, *Le Dernier Combat* ou *Le Sacrifice*], pour un cycle spécial, jusqu'au 6 janvier au Forum des Images, à Paris.

**À VOIR****4 h 44, dernier jour sur Terre** **DRAME.**

La fin du monde approche. Cisco et Skye, les héros du nouveau film d'Abel Ferrara, décident de passer l'après-midi dans leur appartement de New York en attendant que sonne 4 h 44, l'heure de l'apocalypse. A l'instar de *Melancholia*, cet anti film catastrophe opte pour le non-conformisme. Le tape-à-l'œil laisse place à l'intime, la panique à l'attente sereine. Une recette octroyant à la fin de l'humanité un visage sobre.

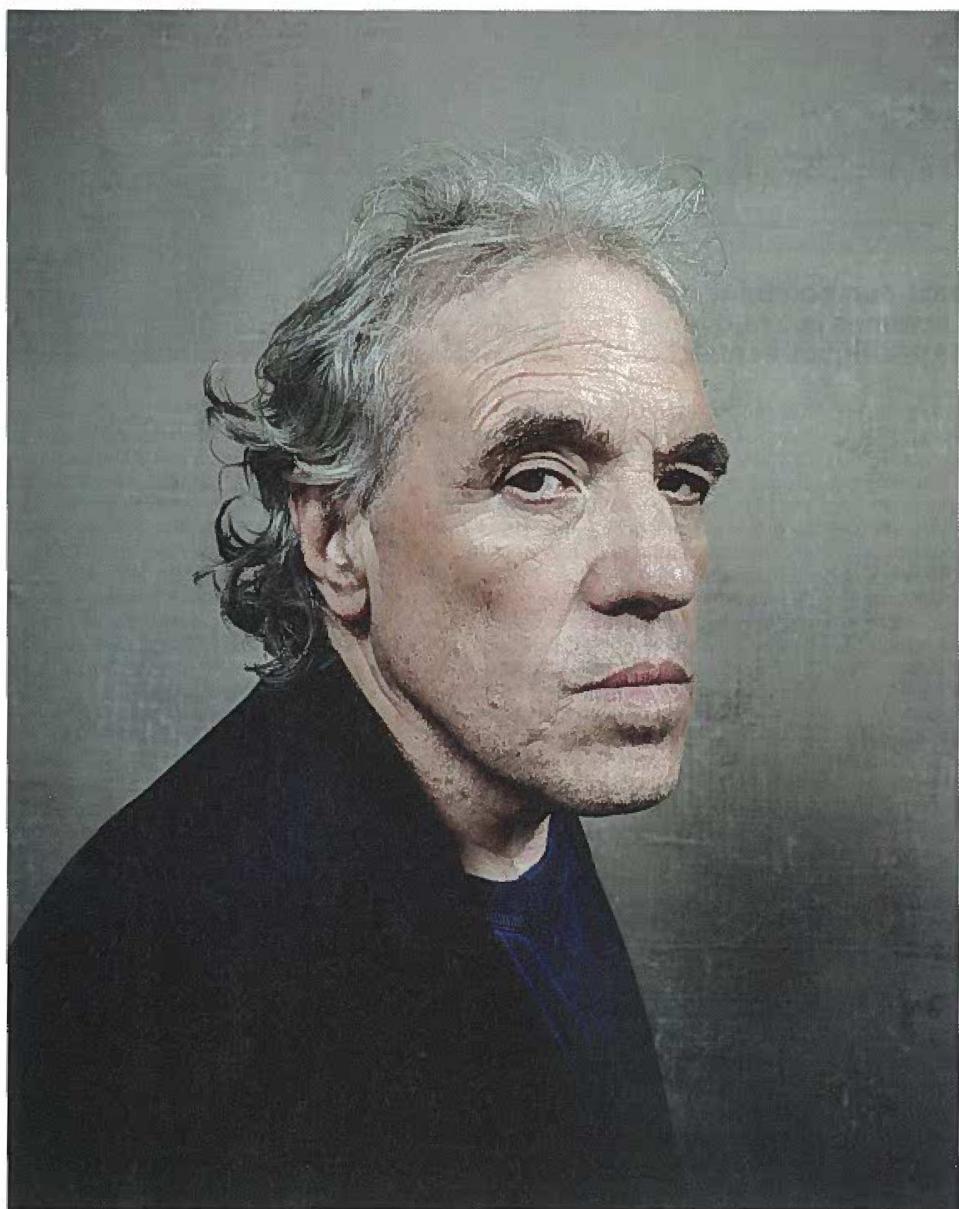
● **MEHDI OMAÏS**

2012 vue par

Abel Ferrara

“on m'appelle Buddha boy”

Avant d'entamer le tournage de son film sur l'affaire DSK, le cinéaste survolté se livre à un planant et poilant survol de l'année.



“I'm not tired at all, man, I'm ready to rock'n'roll!”, nous répond Abel Ferrara lorsqu'on lui demande comment s'est passé son marathon d'interviews. C'est donc fringant qu'il nous fait le récit de son année. Dans sa vie, le Perrier a remplacé l'alcool et Bouddha a remplacé Jésus. Mais la verve du King of New York – maintenant installé à Paris – est intacte. On l'écoute.

la fin du monde

Je n'y crois pas. Pour moi, c'est juste un genre de films. Un prétexte. Comme la SF ou les films de gangsters. Je fais des films de genre, alors pourquoi pas celui-ci ? Tout ça est grotesque : comment le monde pourrait-il s'arrêter ? Et qu'est-ce que ça veut dire la fin du monde ? La fin de l'humanité ? Nous ne sommes qu'une petite part de la vie sur terre. Et on ne peut pas tuer un être humain : je suis bouddhiste, je crois en l'immortalité de l'âme. Mon corps va mourir, on va tous mourir, mais l'esprit qui te définit, lui, restera en vie, quoi qu'il arrive.

Bouddha – Jésus

C'est Shanyn [Shanyn Leigh, sa femme et actrice – ndlr] qui m'a ouvert à ça. Juste après *Mary*. Ça a changé ma vie, mec. Je suis né croyant, j'ai été

“cette année, j’étais en Italie, pour écrire, pour être au calme : New York me tape sur les nerfs”

élevé croyant, je suis resté mais le catholicisme ne répondait plus à mes questions. On se fout de moi quand je dis que je crois en la réincarnation. On m’appelle “Buddha boy”. Comme si je l’avais imaginé la veille – putain. C’est une longue tradition, millénaire, c’est pas moi qui l’ai inventée, merde... Huit cents ans avant Jésus-Christ, le bouddhisme existait déjà. D’ailleurs, rien ne nous dit que Jésus lui-même n’était pas bouddhiste. Entre sa bar-mitzvah et sa mort à 33 ans, personne n’est foutu de dire ce qu’il a fait. Je te le dis, moi : il a eu dix fois le temps d’aller en Chine et de devenir bouddhiste ! Il paraît qu’il est allé en Égypte. Bon, OK. Qu’est-ce qu’il a fait là-bas ? Je parie qu’il a étudié la médecine. Qu’il a appris à opérer la cataracte et hop, on a raconté qu’il redonnait la vue aux aveugles. Bullshit. Y a pas de miracle. Il était juste bouddhiste, c’est tout.

trouver sa place

Je prends l’argent où il se trouve. À Hollywood, ça fait longtemps qu’ils m’ont oublié. Je reçois encore des scénarios de temps en temps mais c’est de la merde. Je préfère écrire mes propres scénarios, en être le seul et unique responsable. Pas besoin de leur argent. Le *final cut* est plus important. Maintenant, si j’imagine un film qui se passe,

je sais pas, de Shanghai à Philadelphie, et que quelqu’un est disposé à me payer ça, on peut discuter. Mais je ne me foutrai pas à poil. Pour *Go Go Tales*, je suis allé en Italie, parce que Willem [Dafoe] vivait là-bas et qu’il y avait un peu d’argent pour tourner. Pour celui-ci, je suis retourné à New York mais j’ai tourné avec de l’argent français (*de la société Wild Bunch* – ndlr). Cette année, j’étais en Italie, pour écrire, pour être au calme : New York me tape sur les nerfs. Pour le prochain film (sur DSK), je viens m’installer ici, à Paris, et je vais commencer très vite à chercher de l’argent. Le problème est que je ne connais pas la langue. Pas un mot. Même pas pour appeler un taxi, ou commander un Perrier (*dont il engloutira trois bouteilles le temps de l’interview* – ndlr). C’est pénible, mais j’aime bien Paris, j’aime ce qui se dégage de cette ville.

Sandy, New York

Je n’étais pas à New York quand ça s’est passé, mais Shany, oui. Il n’y avait plus de wifi, plus d’eau, plus d’électricité, plus de chauffage, plus rien. La moitié de Manhattan : boum, dans la quatrième dimension, retour au Moyen Âge. Les gens étaient sur le point de devenir fous. Quelques jours de plus et il y aurait eu des émeutes. À la

Mad Max. Sauf que tu sais pourquoi ils se battaient ? Pour communiquer. Pour leur putain de wifi ou de téléphone. Je n’ai pas pu la joindre pendant plusieurs heures, je sais ce que ça fait. On a vu une image saisissante le lendemain : une épicerie fermée, à Chinatown, qui émettait un peu de wifi sur une dizaine de mètres. Eh bien, agglutinés autour de la boutique, tu avais des dizaines de Chinois et de bobos qui voulaient à tout prix, littéralement à tout prix, connecter leur ordinateur ou leur putain de téléphone. N’est-ce pas une merveilleuse image pour un film ?

Obama, les élections

Je m’y suis intéressé, bien sûr. Que je le veuille ou non, je suis américain, je suis responsable de ce qui se passe dans ce pays. Obama, c’est pas Jésus, il a rien branlé pendant quatre ans, et il vient, comme par hasard, de la ville la plus corrompue du monde (Chicago). Mais ce n’est pas une ordure comme Romney. Et il n’a pas ouvert de nouveau front, détruit de nouveau pays. Romney, c’est un fou furieux, avec ses potes ils allaient nous ramener au Moyen Âge. Que 50% de mes concitoyens aient voté pour lui me donne la nausée.

DSK, son nouveau film

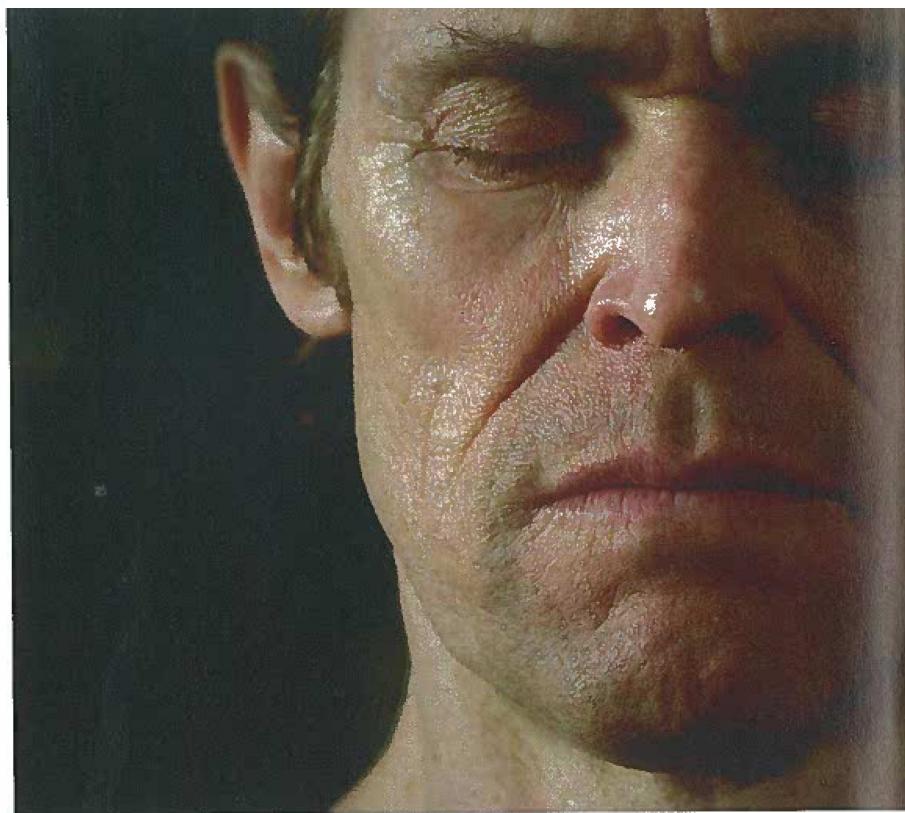
Je ne veux pas trop en dire, rien n’est décidé encore. Je voudrais juste

attirer ton attention sur deux ou trois trucs (*il est très violemment en racontant cela* – ndlr) : le mec allait devenir président de la France, OK ? À la base, il est prof d’économie. C’est-à-dire qu’il n’est personne. *Nobody*. Il rencontre cette femme, Anne Sinclair, qui, elle, est richissime – mais riche à un point que tu n’imagines pas. OK ? Ils tombent amoureux. Sincèrement amoureux, je pense. À un point, même, qui dépasse l’entendement. Bon. Il se retrouve chef du FMI, un des dix postes les plus puissants au monde. Et soudain, du jour au lendemain, pour un trou de sept minutes dans son emploi du temps un matin dans un hôtel, le type se retrouve en tôle, sans son Blackberry, et grillé de la course à la présidentielle. *Just like that*. Ben, c’est trop louche, j’achète pas. Un complot ? Mon film sera sur l’amour, le couple, l’argent et le pouvoir, je veux pas en dire plus... Cette année, j’ai aussi bossé sur un film sur Pasolini. Tu sais ce que je crois ? Qu’il n’a pas vraiment été assassiné. Qu’il a lui-même orchestré son assassinat, comme un suicide. Tu ne me crois pas ? Tu verras.

**recueilli par Jacky Goldberg
photo Frédéric Stucin/Pasco pour Les Inrockuptibles**

réalisateur de *Go Go Tales* (sorti en mars) et de *4 h 44, dernier jour sur terre* (en salle cette semaine, lire critique p. 146)

Cinémas



4 h 44, dernier jour sur terre d'Abel Ferrara

Pour accompagner l'apocalypse, Abel Ferrara substitue aux grandes orgues une petite musique de chambre bouleversante. Avec Skype comme fenêtre sur le monde.

New York : c'est le dernier jour de la Terre. Demain matin, à 4 h 44, l'atmosphère ne sera plus, rongée petit à petit par les émanations toxiques produites par les hommes. Cisco (Willem Dafoe, comme toujours génial) et Skye (Shanyn Leigh) s'aiment mais sont résignés. 1 h 28 dans leur vie. Ils font l'amour (magnifique scène). Skye peint (c'est son métier). Cisco monte sur la terrasse. Passe par les toits pour rendre une dernière visite à des amis. Des écrans de toutes sortes (télévision, ordinateur, téléphone) leur permettent aussi de parler à leurs proches, de revoir un message du dataï-tama ou de suivre en direct l'évolution de la catastrophe annoncée.

Rien de plus casse-gueule que ce genre de film : les derniers jours d'un homme ou d'une femme condamnés par la maladie, ou la fin du monde... Le cinéma est plein de navets sur ces grands sujets – même si Gus Van Sant s'en était plutôt bien tiré avec *Restless*. Comment éviter de tomber dans les clichés attendus (l'anarchie généralisée, la dernière teuf de la fin du monde, le dérèglement de tous les sens, etc.) ? Ce qui est génial, chez Ferrara, c'est qu'il parvient à éviter le chaos. Sa fin du monde sera sereine, ou presque. Les voitures continuent à circuler, les livreurs à livrer. À peine si parfois quelqu'un se jette du haut d'un immeuble.

Abel Ferrara, dans la vie, dans les festivals, dans le dossier de presse,



**les hommes
qui savent
qu'ils vont mourir
nous saluent,
se saluent une
dernière fois**

à un discours. Catholique et chrétien hier, le voici devenu bouddhiste grâce à sa jeune épouse et actrice, Shannyn Leigh (admirable dans le film). Et il exprime un propos plutôt convenu sur l'effroi et la décadence que représenteraient le numérique et le virtuel, qui éloigneraient les hommes les uns des autres et ne les font plus communiquer, hélas, que par l'intermédiaire de l'image, de l'immatériel. Outre que ce discours gentiment commun et réac court tous les comptoirs de bistrot du monde entier, l'admirable est que *4h44* dit tout le contraire, comme si le cinéma de Ferrara, donc, se montrait plus fort que celui qui le produit. Un film qui va contre l'avis de son auteur, qui le réfute et le vainc, quoi de plus beau ?

En réalité, l'art et la représentation, depuis toujours, se sont orientés vers une virtualisation des choses, vers l'image reflet de la réalité. Le numérique actuel n'est que le parachèvement de cette quête multimillénaire. Quand les hommes et les femmes peignent sur les parois de Lascaux, ils produisent et envoient du virtuel. L'autre raison, plus intéressante et actuelle, se trouve au cœur même du film de Ferrara : que nous montre-t-il ? Que, comme le disait il y a quelques années Olivier Assayas dans une interview, "les réseaux sociaux comme Facebook, ce n'est jamais que des gens qui se mettent

à leur balcon et qui commencent à bavarder avec leurs voisins". Pareil pour Skype, qui occupe une place prépondérante dans *4h44*, sorte de *Fenêtre sur cour* à l'âge numérique, de caverne de Platon géante, qui apporte aux deux personnages des images du reste du monde, de leurs proches.

Ce n'est donc pas un hasard si les plus beaux moments du film sont ceux où Skye, sur Skype, parle avec sa mère. Scène émouvante où la vieille femme exprime tout son amour à sa fille et toute sa colère contre ceux qui ont permis cette catastrophe. Ou encore celle où un jeune livreur latino de passage chez Skye et Cisco utilise leur ordinateur pour échanger quelques mots avec ses proches, restés au pays. Les hommes qui savent qu'ils vont mourir nous saluent, se saluent une dernière fois.

En communion avec leur anéantissement annoncé. C'est dans cette vision globale d'une humanité réunie dans un banal appartement new-yorkais pour ses derniers instants que se joue toute la beauté de *4h44*... **Jean-Baptiste Morain**

4h44, dernier jour sur terre d'Abel Ferrara, avec Willem Dafoe, Shannyn Leigh, Natasha Lyonne (É.-U., Fr., Sui., 2012, 1h28)
en salle le 19 décembre
tire "2012 vue par Abel Ferrara" pp. 42-43

4H44, DERNIER JOUR SUR TERRE

ABEL FERRARA

Juste avant l'apocalypse, un couple peint, fait l'amour... Une fin du monde anti-spectaculaire, signée Ferrara.



A quoi peut bien ressembler l'apocalypse selon Abel ? Après les vampires nietzschéens de *The Addiction* (1996), les hordes de zombies de *Body Snatchers* (1993) ou le psychopathe à la perceuse de *Driller Killer* (1990), quels fléaux le prophète punk allait-il faire s'abattre sur l'insomnie Babylone new-yorkaise ? Tremblez, maudits pécheurs de Manhattan, la fin du monde approche... Or, déjouant tous les pronostics, Ferrara filme les dernières heures presque tranquilles d'un couple, plus bohème que bourgeois, dans son appartement-terrasse du Lower East Side. Lui chatte avec ses amis sur Internet. Elle peint une toile à même le sol, façon Pollock. Ils s'interrompent pour manger vietnamien, danser ou s'enlacer. Peindre et

faire l'amour, *ad libitum*. Voilà le programme de Skye (Shanyn Leigh, actrice rousse explosive à l'écran et compagne de Ferrara à la ville) et Cisco (Willem Dafoe, plus que jamais le double du cinéaste) pour conjurer l'apocalypse maya. Ce pied de nez aux explosions hollywoodiennes (2012, *Cloverfield*, *Contagion*, *La Route...*), ce parti pris anti-spectaculaire, confère au film une forme de sérénité, de gravité, qui rend ces derniers gestes encore plus précieux, précisément parce que ce sont les derniers. Sur les multiples écrans du loft des amoureux, on aperçoit l'oracle Al Gore ou le dalaï-lama : la couche d'ozone n'est plus. Le soleil va tout faire griller. Alors vivons chaque jour comme si c'était le dernier. De toute façon, «*nous sommes déjà des anges*», affirme Skye avant de s'allonger avec Cisco sur la toile qu'elle achèvera par ce dernier mouvement. Les corps enlacés laisseront ainsi l'empreinte de leur amour, comme les amants pétrifiés de Pompéi. — **Jérémie Couston**

| 4h44 *Last Day on Earth*, Etats-Unis (1h22)

| Scénario : A. Ferrara | Avec Willem Dafoe, Shanyn Leigh, Natasha Lyonne.

| Sortie le 19 décembre.



En guise de conclusion

Le distributeur de *4 h 44 Dernier jour sur Terre*, Capricci films, n'a pas manqué d'espèglerie en programmant sa sortie française à deux jours de la fin du monde. Celle, du moins, que prédisent des exégètes dépressifs du calendrier maya, qui s'achèverait, selon eux, le 21 décembre. Le rapprochement, quoi qu'il en soit, était tentant. Car c'est bien ce à quoi sont confrontés les personnages d'Abel Ferrara : à la disparition de la planète Terre.

Les raisons n'en sont pas astrales, mais écologiques. C'est à la suite du film d'Al Gore, *Une vérité qui dérange* (2006), qu'Abel Ferrara a conçu *4 h 44*, tourné en 2011. « *En tant que film, ce n'était pas génial, mais il décrivait un tel scénario catastrophe pour l'humanité qu'on s'est mis à y réfléchir* », explique le cinéaste dans le dossier de presse.

Nous sommes donc à quelques heures de l'extinction de toute vie, dans un quasi-huis clos : l'appartement de Cisco (Willem Dafoe) et Skye (Shanyn Leigh), à New York. Le film commence avec des sons de cithares indiennes et un plan sur la statuette d'un bouddha. Une promesse de sérénité qu'on retrouve dans le personnage féminin, Skye, plus jeune que son compagnon, adepte du yoga, et qui continue à pratiquer son art, la peinture, réalisant au sol de grands ensembles abstraits d'où émergent quelques figures d'animaux.

Skye est absorbée par ce qu'elle fait, attirée de temps à autre dans les bras de Cisco pour des baisers, des étreintes, ou pour faire l'amour. En ce qui concerne Cisco, l'angoisse du dernier moment à venir le talonne davantage, l'empêchant de focaliser longtemps son attention, le rendant sensible à l'instant présent et surtout aux émotions qui le submergent. Il s'attarde sur quelques interviews qui passent à la télévision (Al Gore, justement, ou le dalaï-lama...), appelle des amis ou sa fille, qui habite chez sa mère.



Dans *4 h 44 Dernier jour sur Terre*, Abel Ferrara montre un couple pendant les quelques heures qui lui restent avant la fin du monde.

**4 h 44
Dernier jour
sur Terre.**
Abel Ferrara,
1h 22.

Que fait-on pendant les quelques heures qui restent avant la fin généralisée ? La question est évidemment au cœur du film, d'une grande beauté plastique favorisée par l'exubérance des couleurs des œuvres peintes par Skye. En sortant sur la terrasse, Cisco assiste à une scène terrible : un homme, costume et attaché-case, se lance dans le vide pour en finir plus vite. Scène qui n'est pas sans rappeler ce qui s'est produit le 11 Septembre. D'autres sont plutôt tentés de s'oublier dans le plaisir. Des images de rassemblements apparaissent furtivement sur

l'écran de télévision, pour faire la fête. S'improvisent aussi d'immenses prières collectives.

4 h 44 Dernier jour sur Terre rappelle, bien sûr, *Melancholia*, de Lars von Trier, autre récit de fin du monde, mais n'a pas ce même parfum d'expiation (Ferrara est bouddhiste, quand Lars von Trier est chrétien) et ignore les grandiloquences symboliques. Par exemple, le monde est convoqué dans le huis clos de l'appartement par l'intermédiaire des écrans (de télévision, d'ordinateur...) sans pour autant qu'une vision critique univoque ne soit donnée sur notre société de communication.

À preuve, cette séquence magnifique d'ambivalence : un jeune livreur se présente avec le dîner de Skye et Cisco. Celui-ci demande au garçon ce dont il a besoin dans ces circonstances. « *De Skype* », lui répond-il. Le jeune livreur appelle sa famille au Vietnam pour lui faire ses adieux. Quand il referme l'écran de l'ordinateur, faisant disparaître ainsi l'image de ses proches, ému,

il dépose un baiser sur le Mac. Ce plan est extraordinaire de simplicité et de complexité.

Cette alliance a priori contradictoire entre le simple et le complexe est à l'image de tout le film. On est estomaqué par sa virtuosité – sa mise en scène sobre et fluide, sa capacité à évoquer toutes les sortes de sentiments dont les humains seraient la proie dans une telle situation – sans jamais tomber dans la démonstration stylistique ou la lourdeur didactique. *4 h 44 Dernier jour sur Terre* garde bien de tout message philosophique. L'ultime image est celle d'un écran blanc. Non pas noir, mais blanc. Comme si tout était à recomencer, à réinventer.

➤Christophe Kantcheff

Capricci sort également en DVD *Go Go Tales*, film d'Abel Ferrara tourné en 2007, plus léger mais à la mise en scène tout aussi remarquable. Enfin, Capricci édite aussi un nouveau magazine de cinéma, *Sofilm*, avec dans le numéro de décembre-janvier (n° 6, 4,50 euros) Willem Dafoe en couverture et une longue interview croisée entre l'acteur et Abel Ferrara.

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

**4 h 44 - Dernier jour
sur Terre**

Un couple, dans un appartement de New York, attend la fin du monde. Dans quelques heures, à 4 h 44 précises, selon les calculs des savants, la vie disparaîtra, victime de l'apocalypse industrielle. « *Al Gore avait raison* », lance, navré, l'homme-tronc de la télé qui boucle son ultime direct. Que faire dans ces derniers instants ? Prier ? Faire l'amour ? Se jeter par la fenêtre ? Solder le passé et ses petitesses, se dire qu'on s'aime ?

Tous les personnages filmés par Abel Ferrara frappent par leur calme apparent, leur résignation, parfois troublée par la colère de l'homme (William Dafoe). Une atmosphère oppressante et presque mystique baigne ces soubresauts de vie. Cette fable philosophique aurait pu insister sur l'absurdité – rétrospective – de l'aventure humaine. Elle en souligne au contraire la profondeur, y compris dans ses dimensions gratuites, l'amitié, l'art, la sensation de la beauté.

– J.-F. J.

POST-SCRIPTUM

L'apocalypse selon Abel Ferrara

par Aude Lancelin



antonin borgneaud

Si vous deviez mourir demain, que feriez-vous aujourd'hui ? La question, à la fois simple, radicale et fascinante, est au cœur du nouveau film d'Abel Ferrara, *4 h 44. Dernier jour sur Terre*, en salles le 19 décembre. Réactualisée par la prétendue prophétie maya qui devrait prochainement mener à notre liquidation générale (lire l'article de Bruno Deniel-Laurent, p. 90), elle fournit au cinéaste américain l'occasion d'une méditation sur le sens de la vie, loin de l'ambition esthétique du *Melancholia* de Lars von Trier, mais tout aussi loin du catastrophisme grand-guignolesque de 2012.

L'action se passe dans un atelier d'artiste new-yorkais. Une jolie fille, pub vivante pour

American Apparel, peint en silence. Elle jette de grands seaux de couleur sur une toile posée à même le sol. Jusqu'aux dernières minutes de l'humanité, elle retouchera son tableau. Peindre jusqu'au bout ? Pourquoi pas. Un jour qu'on lui demandait s'il croyait en Dieu, Matisse répondit : « Oui, quand je travaille. » Pendant ce temps, le compagnon de la blonde arty, quinquagénaire rebelle incarné par Willem Dafoe, tourne en rond dans le salon, et sur une chaîne info défilent les bonnes nouvelles... Dans 14 h 44 min, la Terre disparaîtra, épilogue brutal d'une longue catastrophe écologique, comprend-on. A Rome, le pape donne l'extrême-onction à la foule.

C'est donc aux côtés de ce couple si peu représentatif de l'humanité

moyenne que l'on vivra l'apocalypse. Pourquoi pas, là encore. Le bobo, lui aussi, porte « la forme entière de l'humaine condition ». De fait, les cinq approches possibles de la mort, répertoriées par la grande psychiatre Elisabeth Kübler-Ross, se trouvent ici incarnées : déni, colère, marchandise, dépression, acceptation. Ainsi l'ex-femme du héros refuse-t-elle d'admettre le pronostic, tandis que lui-même tonne contre l'incurie des politiciens, que sa belle-mère évoque l'idée que certains survivront, qu'un de leurs voisins préfère se suicider plutôt que d'attendre l'échéance,

ou que certains de leurs amis se rassemblent simplement autour d'une guitare et d'une bouteille.

**Le bobo,
lui aussi, porte
« la forme entière
de l'humaine
condition ».**

Pas de doute, sur un sujet épique, Abel Ferrara rend une copie très propre. Sa sincérité est patente, son tour d'horizon, à peu près

exhaustif. D'où vient pourtant le sentiment que le réalisateur, comme tous ceux qui ont affronté le dossier « fin du monde », passe presque totalement à côté de son sujet ? D'où vient cette impression globale d'artificialité qui fait se dire constamment : « Non, ce n'est pas ça. Non, ça ne peut pas se passer comme ça » ?

Goethe estimait rigoureusement impossible pour un être pensant de penser réellement à sa non-existence, c'est-à-dire à la cessation définitive de sa vie. De cette impossibilité, il déduisait, à la manière tranquille d'un vieux Grec, que notre vie ne saurait tout simplement pas avoir de fin. Vu d'un loft de Brooklyn ou d'un fauteuil de cinéma, ni l'explosion de la planète ni la mort ne peuvent décidément se regarder en face. ■

18 culturematch
Cinéma

INTERVIEW CHRISTINE HAAS

Paris Match. Votre film sur le dernier jour du monde n'arrive-t-il pas à point nommé ?

Abel Ferrara. L'idée m'est venue quand Al Gore a commencé à évoquer les dangers du réchauffement climatique. Mais la prédition maya (pour le 21 décembre) intensifie la situation ! Déjà l'an dernier, le jugement dernier était attendu pour le 21 mai, l'apocalypse pour le 21 octobre, et à New York tout le monde préparait sa dernière nuit. Pourtant chaque nuit est théoriquement une dernière nuit, car quand on s'endort on meurt un peu.

Pourquoi à 4 h 44 ?

Pourquoi pas ? C'est comme la 11^e heure ou l'heure du loup. C'est le moment fatal où la nuit va laisser la place au jour. L'idée étant que si ça n'arrive pas à 4 h 44, ça n'arrivera pas. **On peut dire que c'est une méditation sur le sens de la vie ?**

La notion de fin du monde appelle un bilan, un face-à-face avec soi-même afin de faire son examen de conscience. Il est aussi question de la communication d'aujourd'hui, on dit adieu à ses proches via les réseaux sociaux et Skype. Après on fait un choix : se suicider ou attendre la fin auprès de la personne qu'on aime. **L'événement est raconté à partir d'un couple d'artistes. Mais elle seule s'en remet à Dieu. Est-ce que sa foi la réconforte ?**

En tant que bouddhiste, l'héroïne a une autre perspective sur la mort puisqu'elle croit à la transcendance de l'âme. Alors elle peint et fait le vide en elle. Mais quand le protagoniste apprend que la fin est là, il n'a pas de fillet. Donc il ne sait pas vers quoi se tourner et il s'accroche aux autres.



ABEL FERRARA SONNE NOTRE DERNIÈRE HEURE

Dans « 4 h 44. Dernier jour sur terre », le réalisateur livre une vision très personnelle de l'apocalypse.

C'est aussi un ex-junkie qui replonge une dernière fois. C'est ce que vous feriez ?

Je ne suis plus du tout défoncé et je ne bois plus que de l'eau. Je veux être sobre pour ma dernière heure, afin d'avoir les idées claires et d'essayer de

« Je ne suis plus du tout défoncé et je ne bois plus que de l'eau »

faire la paix avec moi-même.

Votre point de vue sur la mort a-t-il changé avec le temps ?

L'avantage de vieillir c'est qu'on apprend à équilibrer les choses. On réalise qu'on ne sait rien de ce qu'on croyait savoir. Avant j'étais vieux, maintenant j'ai la sensation de rajeunir.

C'est votre troisième film avec Willem Dafoe. Vous êtes très liés ?

Oui. Notre voyage a été différent, mais nous sommes des survivants d'une époque particulière à New York. Et nous avons une relation similaire avec une femme beaucoup plus jeune. Il comprend ce que j'essaie de faire parce qu'il ressent la même chose. Il sait que le plus important est d'être honnête et sincère. Il y a beaucoup de tendresse dans votre film. Est-ce parce que

vous êtes amoureux de votre actrice, Shannyn Leigh ?

C'est un poème d'amour pour elle. Nous vivons ensemble depuis sept ans et j'essaie de montrer une relation amoureuse de manière réaliste sans me préoccuper de choquer ou non. Le protagoniste est amoureux mais lucide. Il vit dans un monde plus rationnel que dans mes précédents films.

Vous les regardez parfois ?

Jamais. Mais quand je tombe sur des morceaux à la télé, je m'aperçois que je les connais par cœur. Je ressens une incroyable intimité avec tous les personnages.

Ils vous rappellent de bons souvenirs ?

Non, des mauvais souvenirs ! Certains acteurs ont disparu comme Chris Penn et cela me fait trop de peine. J'ai l'impression de voir des fantômes. Un jour je les reverrai. Pour l'instant je regarde vers l'avant.

Vous êtes heureux quand vous tournez ?

Très heureux. Ou plutôt je suis heureux d'être malheureux.

N'est-ce pas cela, les affres de la création ?

Peut-être. Mais je voudrais être comme Picasso qui disait : « Je ne cherche pas, je trouve ». ■



4 h 44. Dernier jour sur terre

D'Abel Ferrara

Avec Willem Dafoe, Shannyn Leigh...

Kurti Kurti Kurti

La fin du monde est annoncée pour 4 h 44. Dans son appartement new-yorkais, un couple attend sa fin en essayant de s'aimer jusqu'au bout... Depuis qu'Abel Ferrara préfère la caméra à la came et que les préceptes du Bouddha guident sa vie, son cinéma s'est tourné vers une sorte de spiritualité, irritante quand elle prend les traits de Juliette Binoche dans « Mary » (2005), convaincante quand elle prend ceux de

Willem Dafoe. Avec « 4 h 44... », le bad Ferrara nous invite à une fin du monde intimiste où les deux protagonistes cherchent la sérénité avant le grand saut. Les sentiments sont exacerbés et compressés comme s'ils devaient tenir dans ces ultimes heures. Alors que l'apocalypse selon Lars von Trier était très visuelle (« Melancholia »), celle de Ferrara est très charnelle. Au plus près des corps et des cœurs, le réalisateur fait ses adieux à l'humanité. Au moins, nous savons à quoi nous attendre pour le 21 décembre... Alain SPIRA

► CINÉ

AL GORE AVAIT RAISON ET LES MAYAS AUSSI



«*4 h 44, dernier jour sur Terre*»

d'Abel Ferrara

Depuis l'échec de *The Blackout* (1997), la planète Ferrara s'est progressivement éloignée de Hollywood et des circuits commerciaux classiques. Même si ses films continuent d'être montrés en festival — ce fut le cas de *4 h 44 à Venise* —, leur exploitation en salles frôle le néant. Pourtant, le réalisateur de *Bad Lieutenant* continue de tourner, souvent chez lui, dans ce New York interlope qu'il adore, des films (*Mulberry Street*, *Napoli, Napoli, Napoli* et le récent *Go Go Tales*) que plus personne ou presque ne voit.

Est-ce par désir de vengeance qu'il a décidé, dans son dernier film, de punir ce monde qui ne veut plus de lui en imaginant une apocalypse écologique qui, le lendemain du début du récit, éteindra les feux de la Terre et de l'humanité à 4 h 44 précises ? Tu as fait tout ce qu'il fallait pour aller au bout de ton art, lance une mère à sa fille, tu n'as donc rien à te reprocher. Difficile de ne pas voir dans ce film thérapie le cri de rage d'un cinéaste qui célébre aussi, et d'abord, la fin d'un monde (Hollywood) qui ne veut plus de lui.

Tourné avec des bouts de ficelle dans un appartement new-yorkais et en quasi huis clos, *4 h 44* se concentre sur un couple d'artistes vaguement bohèmes, Cisco et Skye (Willem Dafoe et Shannyn Leigh), qui occupent comme il peut les dernières heures qu'il lui reste à vivre. Dire adieu aux siens, faire un dernier tour dans les rues de New York, peindre, se connecter à Skype, écouter une dernière fois le préchi-prêcha cathodique du dalai-lama, voir des potes jouer de la guitare et puis faire l'amour, l'étreinte physique devant, à l'heure de Skype, l'ultime façon de se comprendre et de nouer des liens.

Ferrara, qui a récemment laissé tomber drogue et alcool pour le bouddhisme, parle aussi beaucoup de lui, un peu trop sans doute, via Willem Dafoe, son alter ego ex-toxico qui, avant de partir, tente de se débarrasser de ses démons et boit jusqu'à la lie les derniers discours alarmistes des prophètes de la catastrophe écologique. «*Al Gore avait raison !*», lance-t-il au milieu du film — c'est, on l'aura compris, la partie la plus bas de plafond du film, sans évoquer ce salmigondis mystico-zen qui le structure, entre métaphores pataudes sur la réincarnation des êtres, floraison d'images d'archives mal utilisées, et ce refus de la réalité via un gourou en tenue de moine orange qui nous explique qu'un stylo n'est pas un stylo (donc la mort n'est pas la mort...). On se demande parfois comment le réalisateur nihiliste et violent de *L'Ange de la vengeance* et de *King of New York* en est arrivé là, prônant l'amour, le pardon, la compassion et la grande réconciliation.

Abel Ferrara devra remercier les Mayas et leur calendrier, puisque c'est grâce à la fin du monde prévue, si tout se passe bien, le 21 décembre prochain que la vague des films apocalyptiques a permis au sien de voir le jour. Certes, si l'on compare *4 h 44* aux deux derniers grands films apocalyptiques (*Melancholia* et *Take Shelter*), le résultat est souvent piteux, maladroit, presque amateur. Pourtant, l'homme a de beaux restes, un sens toujours inné de la bande-son, et, parfois, sort de sa torpeur de sage écolo fraîchement converti pour nous livrer des visions d'inquiétude puissantes (Cisco traquant, depuis sa terrasse, les derniers signes de l'humanité) et s'interroger sur l'absurdité d'un monde qui, même au bord du chaos, continue de fonctionner comme si rien n'allait se passer. Jean-Baptiste Thoret



● 4H44 DERNIER JOUR SUR TERRE

D'ABEL FERRARA

Drame américain. Avec Willem Dafoe, Shanyn Leigh, Natasha Lyonne. 1h22.

L'ultime journée d'un couple new-yorkais avant une apocalypse irréfutable. Dernière étreinte, dernier boulot, dernier coup de main, cogito, procrastination ou mesquinerie, ce compte à rebours offre à un Ferrara en forme olympique l'occasion de tisser un huis clos spleenuesque, où la mise en scène dilate

moins le temps que l'espace confiné du loft où se terrent les deux protagonistes. Face à l'émouvante Shanyn Leigh, l'extraordinaire Willem Dafoe confirme la complicité fertile qui le lie au cinéaste.

■ G. L.



Capricci Films

Un huis clos spleenuesque.

TENDANCE

5 CHOSES À FAIRE AVANT

L'APOCALYPSE

ET SI LES MAYAS NE S'ÉTAIENT PAS TROMPÉS?
CINQ IDÉES EFFROYABLEMENT CHIC POUR
NE PAS RATER SA DERNIÈRE SOIREE SUR TERRE.

Par Patrick Thévenin



1 RÉVISER SES CLASSIQUES

Comme une bonne apocalypse n'arrive pas tous les jours, autant la préparer avec soin. Dans cette optique, le Forum des Images organise une rétro sur une thématique qui hante le cinéma depuis les origines de la pellicule, de *La Fin du monde* d'Abel Gance au *Melancholia* de Lars von Trier (ci-contre).

CYCLE L'APOCALYPSE jusqu'au 6 janvier au Forum des Images, Paris 1^e. www.forumdesimages.fr



2 COCOONER AVEC UN PLATEAU TÉLÉ

Face à une telle aubaine, les chaînes télé ont sauté sur l'occasion et y vont toutes de leur programmation best of. C'est Arte qui remporte la palme en dressant, docu, courts métrages, films et débats scientifiques à l'appui, un état des lieux sur la fascination de nos sociétés contemporaines pour l'apocalypse.

LAPOCALYPSE SELON ARTE le 21 décembre de 8h 25 à 5 heures du matin.



3 SE FAIRE UN DERNIER CINÉ

Dans *4h44*, le dernier Abel Ferrara, un couple de bobos new-yorkais attend dans son appartement envahi de gadgets une fin du monde programmée à 4h44. Nourri de bouddhisme, le film est une réflexion sur le flux continu et irréversible d'images que nous subissons tous les jours. Et si c'était ça, la vraie apocalypse ?

4H44, DERNIER JOUR SUR TERRE d'Abel Ferrara (USA/Fr., 1h 22). En salle le 19 décembre.



4 DANSER JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT

Quitte à mourir demain, autant en profiter pour danser jusqu'au feu d'artifice final. Prince Rama, le duo de sœurs branchées de Brooklyn qui traînent avec Ariel Pink et Animal Collective, a composé la bande-son idéale pour l'occasion.

TOP 10 HITS OF THE END OF THE WORLD de Prince Rama (Paw Tracks).



5 SE COUCHER MOINS BÊTE

Des origines de l'humanité à aujourd'hui, de la Mésopotamie à la catastrophe de Fukushima, l'eschatologie (la science de la fin du monde) a traversé les siècles. Fin spécialiste du sujet, Jean-Noël Lafargue en raconte l'histoire dans un ouvrage passionnant qui devrait rassurer les plus inquiets.

LES FINS DU MONDE (DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS) de Jean-Noël Lafargue (Bourin, 312 pages).

SO FILM

COHN-BENDIT
ENTRETIEN CINÉMA
DE TOUS LES PLAISIRS

VALÉRIE LEMERCIER
"ON M'APPELAIT GOEBBELS"

JACQUES VILLERET
MORT D'ALCOOL ET
DE SOUPE AUX CHOUX

**L'UN DES PLUS GROS
PRODUCTEURS
HOLLYWOODIENS EST
AGENT SECRET !**
RENCONTRE AVEC ARNON MILCHAN

REPORTAGE
**C'EST QUOI
LE PORNO DU
TERROIR ?**

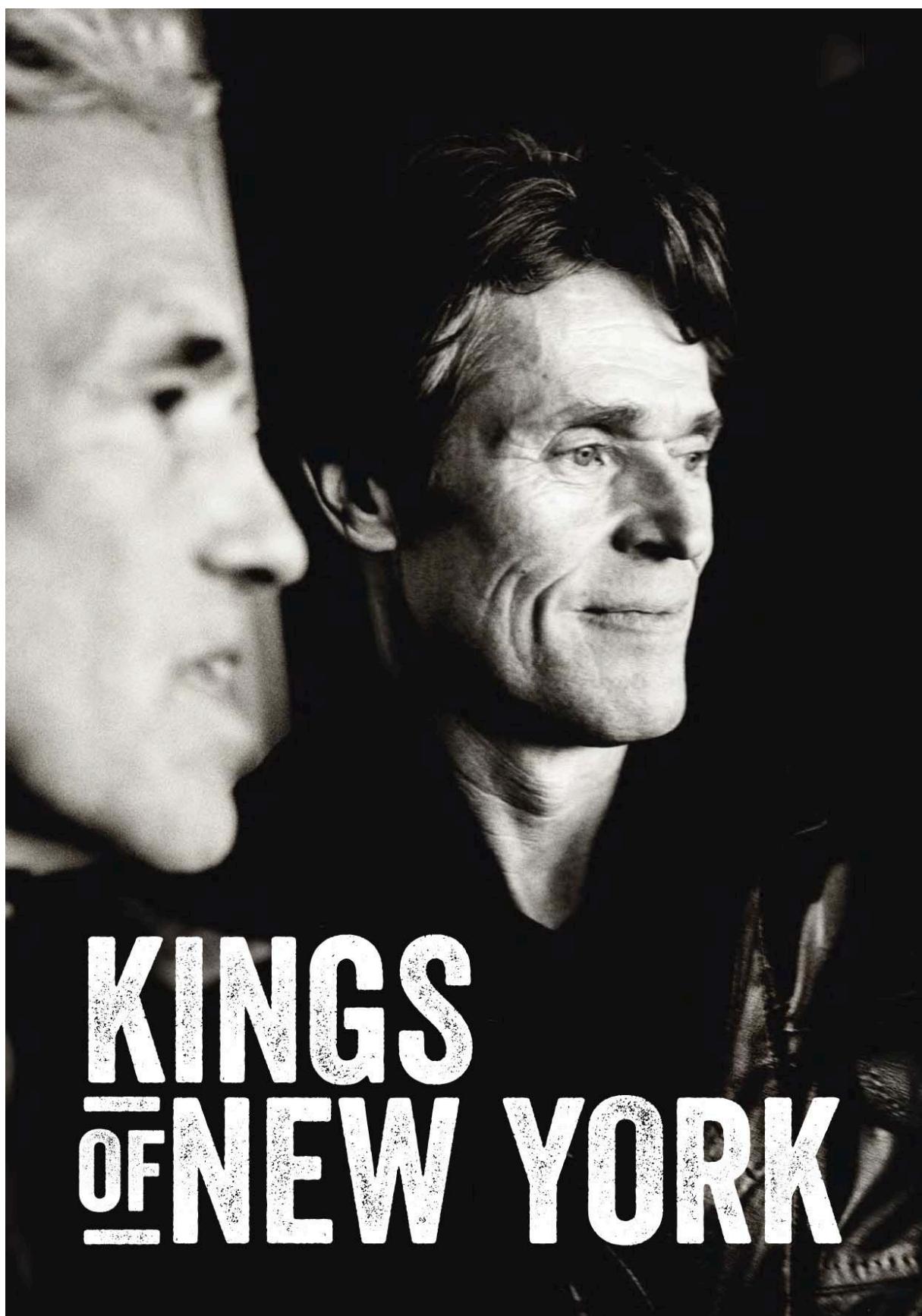
WILLEM DAFOE
KARATÉ, DROGUE ET JÉSUS-CHRIST
CONVERSATIONS AVEC **ABEL FERRARA**

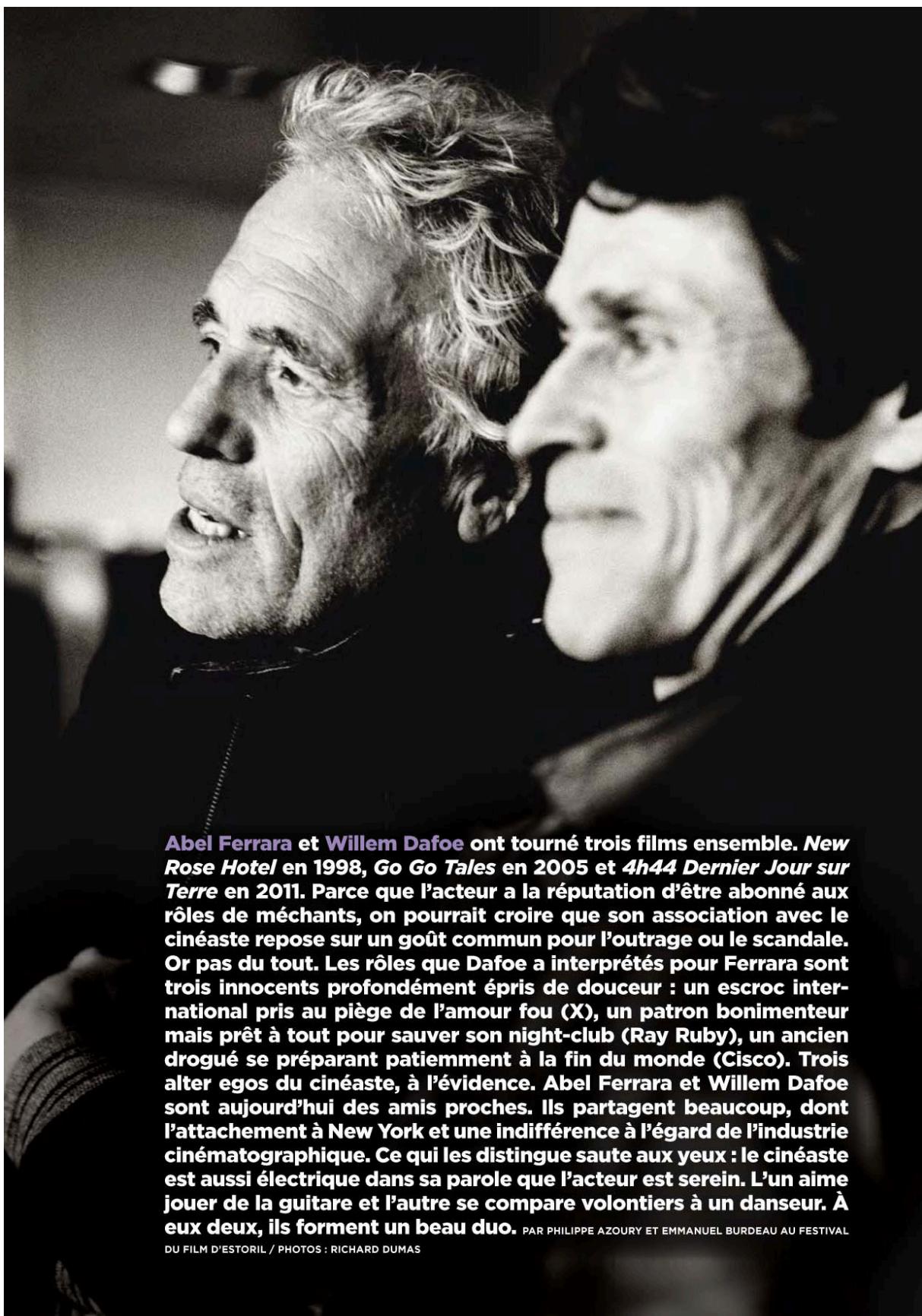
DOM 5,20 EUROS - LUX 5 EUROS - ESP/GREC/PRT 5,20 EUROS - POY 7,00 CYP - MAR 5,50 DH - CAN 5,95 \$ - LIBAN 16,000 LBP

NUMÉRO DOUBLE DEC. 2012 - JAN. 2013 - MENSUEL

M 06253 - 6 F. 4,50 € - RD

M 06253





Abel Ferrara et Willem Dafoe ont tourné trois films ensemble. *New Rose Hotel* en 1998, *Go Go Tales* en 2005 et *4h44 Dernier Jour sur Terre* en 2011. Parce que l'acteur a la réputation d'être abonné aux rôles de méchants, on pourrait croire que son association avec le cinéaste repose sur un goût commun pour l'outrage ou le scandale. Or pas du tout. Les rôles que Dafoe a interprétés pour Ferrara sont trois innocents profondément épris de douceur : un escroc international pris au piège de l'amour fou (X), un patron bonimenteur mais prêt à tout pour sauver son night-club (Ray Ruby), un ancien drogué se préparant patiemment à la fin du monde (Cisco). Trois alter egos du cinéaste, à l'évidence. Abel Ferrara et Willem Dafoe sont aujourd'hui des amis proches. Ils partagent beaucoup, dont l'attachement à New York et une indifférence à l'égard de l'industrie cinématographique. Ce qui les distingue saute aux yeux : le cinéaste est aussi électrique dans sa parole que l'acteur est serein. L'un aime jouer de la guitare et l'autre se compare volontiers à un danseur. À eux deux, ils forment un beau duo.

PAR PHILIPPE AZOURY ET EMMANUEL BURDEAU AU FESTIVAL

DU FILM D'ESTORIL / PHOTOS : RICHARD DUMAS

SOFILM COUVERTURE

Abel Ferrara : On s'est rencontrés pour la première fois à New York City. Tu vivais *downtown*, là où était installée ta compagnie théâtrale. Nous, on était plus *uptown*, avec les gens du cinéma. Dix blocs de différence, mais on faisait des films à des années lumières de ta compagnie! C'était aussi loin que Venise l'est de Rome. En fait, toi, tu as fait du cinéma uniquement pour payer les loyers du théâtre. Parce qu'au cinéma, on gagne de l'argent.

Willem Dafoe : Quand j'ai commencé à faire des films, je ne rêvais pas d'Hollywood. Mon ambition, c'était d'être un acteur de cinéma *home made*. J'aimais ces mecs qui faisaient des films louches... Sérieusement, tu te rappelles la première fois qu'on s'est rencontrés pour parler business ou pas? Je suis sûr que non.

AF : Si, c'était dans un bar sur Canal Street.

WD : The Three Roses! Un bar pour ouvriers. Tu m'avais donné rendez-vous à... minuit. Alors puisque je ne pouvais pas choisir l'heure, j'ai choisi le bar! Tu m'as pitché ton film *The King of New York*, et tu m'as observé. Tu ne m'as proposé aucun rôle. Tu ne m'as pas dit : « *J'aimerais que tu joues ça* », tu m'as juste parlé du film. Je t'ai toujours admiré pour ça. C'est très rare parce que la norme, c'est de faire une liste, puis de voir les acteurs les uns après les autres pour tel ou tel rôle, point barre. Toi c'est : « *Écoute, on va faire ça, voilà ce qui va arriver, qu'est-ce que tu en penses?* »

AF : Je ne choisis pas mes acteurs. Je travaille avec des gens dont je sais qu'ils sont OK avec ma façon de faire.

WD : Finalement, je n'ai pas joué dans *The King of New York*.

AF : Normal, tu étais en permanence pris par ta troupe de théâtre à la con en plus d'être une star de cinéma à Hollywood! Quand es-tu es arrivé à New York?

WD : La première fois en 1975, mais pour de bon en 1977.

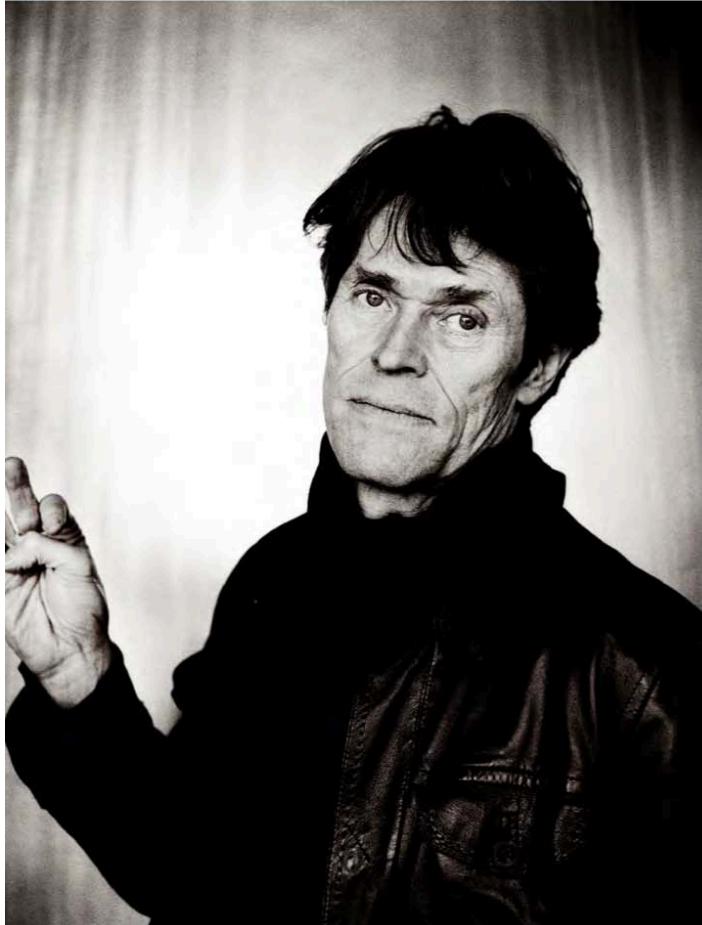
AF : 1975, c'est *Taxi Driver*. À l'époque, New York était au bord de la faillite. Je ne serais pas allé dans l'*East Village* même si tu m'avais payé! *Alphabet City*, c'était 100% de chances de te faire emmerder. Le pire, c'était d'y aller sans fric. New York, c'était *Freak Show*, à ce moment-là. Plein de merdes de chiens. Des mecs dormaient en bas de ton immeuble. Des mecs qui lavaient tes carreaux. Puis un jour Giulani leur a dit : « *Barrez-vous* ». Et là, du jour au lendemain, tout le monde a disparu. Où sont passés ces mecs?

WD : Pour moi qui venais de la middle-class du Wisconsin, New York, c'était fou. J'ai débarqué directement dans l'*East Village*. Un endroit très dur, à l'époque. Quand tu débarques au milieu de ces gens très rudes, tu ressens exactement ce qu'un collégien ressent quand il découvre Bukowski, quand il tombe raide dingue de la culture junkie. Il y a de la dévotion, il y a de l'attente. New York à l'époque, il me semblait que c'était la vie telle qu'elle devait être. Au programme, il y avait The Performance Group, The Manhattan Project, Robert Wilson, Richard Foreman, des gens comme ça, ça me bouleversait. Rien à voir avec le monde que je connaissais.

AF : Tu as grandi dans un bled?

WD : Non, dans une ville de 50 000 habitants. Je suis issu d'un milieu avec un très petit niveau culturel, pas du tout « sophistiqué ». Le Wisconsin, c'est très germanique : la discipline, n'attends rien de personne, prends soin de toi, sois à l'heure, n'emprunte rien à personne. De façon assez étonnante, parmi mes cinq frères et deux sœurs, je suis le fils préféré de mon père parce que j'ai trouvé mon propre chemin. Lui est d'une autre génération ; il a fait exactement ce qu'il devait faire : bon élève, médecine à Harvard, chirurgien, il a tout bien fait! Et il me voit faire les choses de façon complètement différente. Je pense qu'il a apprécié le fait que je ne prenne pas modèle sur lui. Toi ton père, il a aimé tes films?

AF : J'étais son fils, alors il me soutenait à 100 %. Il avait cinq frères. Ils bossaient tous énormément, sauf le petit dernier, le plus jeune, mon oncle Bobo. Il n'a jamais rien foutu, il sortait avec les plus jolies filles, dans les plus jolies voitures, toujours à la pointe. Forcément, j'étais tout le temps avec mon oncle Bobo. Je l'adorais. C'était mon parrain, tu sais? Une âme magnifique. Il s'était marié avec une fille juive, la plus petite personne du monde, mais avec pas mal de fric. Mon oncle Bobo m'a introduit au show-business. Sa grande question, c'était : « *Pourquoi travailler? On est des stars du cinéma!* » Il m'a appris qu'on est pas obligé de conduire un camion pour gagner sa vie. Il faut profiter de la vie! Il a pu se marier avec une juive parce qu'à partir du moment où Joe DiMaggio avait épousé Marilyn Monroe alors cela voulait dire que ce n'était plus obligatoire de se marier avec une Italienne. Grâce à elle, il avait le sentiment qu'il était l'homme le plus intelligent du monde. Exactement comme il croyait qu'il savait jouer de la guitare alors que c'étaient ses frères qui jouaient derrière lui! Quand j'ai parlé de *Raging Bull* à mon oncle, il ne m'a pas cru. « *Tu te fous de moi!* » Ils



ont fait un film sur Jake LaMotta, celui qui habitait le quartier et à qui j'ai présenté sa femme. Sur ce mec-là ?» Au fait, il vit toujours, LaMotta ?

WD : Je crois, oui. Je l'ai vu récemment, quand je suis allé voir un match de boxe avec Teddy Atlas.

AF : Teddy ! Un mythe !

WD : Je tournais un film à Auschwitz pour lequel je devais apprendre à me battre. L'histoire d'un combat entre juifs. Teddy m'a entraîné. Teddy, c'est un vétéran des matchs illégaux du Bronx. Il n'est jamais devenu pro, il s'est cassé le dos mais Cus d'Amato (*mythique entraîneur de boxe américain, ndlr*) le connaissait et il l'a engagé comme entraîneur. C'est quasiment devenu le fils de Cus D'Amato. Il a entraîné Tyson, mais ils se sont séparés parce que Teddy n'aimait pas le comportement de Tyson, ses histoires avec les mineures, sa vulgarité avec sa belle-sœur... Teddy est quelqu'un de très moral.

AF : Est-ce que je t'ai parlé de ce bouquin de l'assistant de Mengèle ? Le type est juif, emmené à Auschwitz. C'est le journal d'un médecin légiste à Auschwitz. Incroyable. Le mec est un juif polonais de Cracovie, je crois. Il a survécu. Ouah, quel livre ! C'était quoi le titre du film que tu as fait à Auschwitz ?

WD : *Triumph of the Spirit* de Robert Young (1989, *ndlr*). Toute l'équipe était formée de juifs d'Europe de l'Est. C'était un projet plein de passion. C'est tiré d'une histoire vraie et d'ailleurs le type qui l'a vécue était avec nous sur le tournage. C'était le premier film à être complètement tourné à Auschwitz. Non, à Birkenau. C'est beaucoup plus grand qu'Auschwitz. On avait besoin de figurants, des jeunes et des vieux, et certains de ces vieux qui avaient travaillé dans les camps, tout à coup, pendant le film, se reconnaissaient : « *Pavé !* » C'était dur, comme sujet. Pendant que je faisais ce film, je me disais que ce que je faisais là était tellement au-delà de ce que j'avais vécu jusqu'ici... J'ai parlé avec des survivants là-bas...

AF : Le monde entier savait ce qui se passait, et personne n'a rien fait. Les Américains y compris.

WD : Euh...

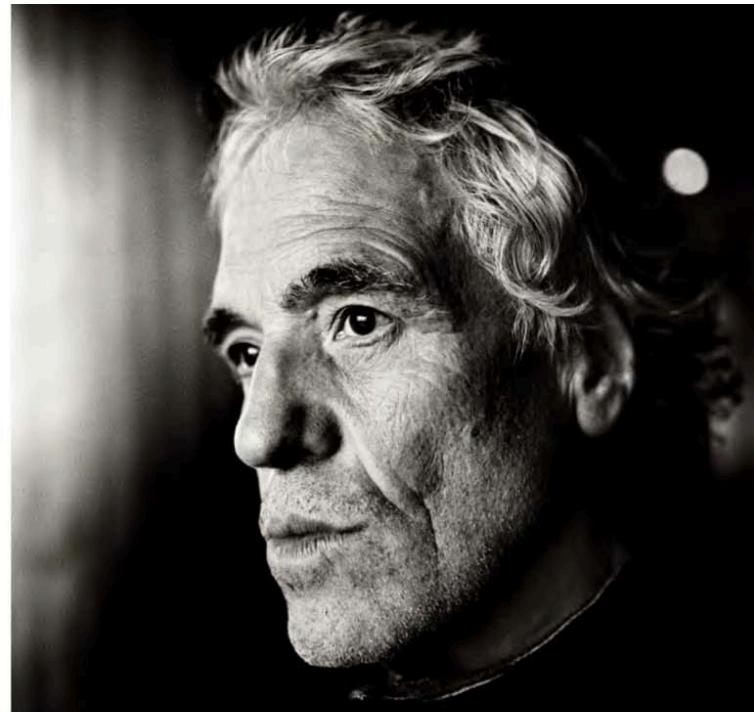
AF : Mais si, les Américains aussi.

WD : Je ne sais pas, je n'étais pas là. (rires)

AF : En tout cas ce n'est pas la période la plus glorieuse de l'histoire de France non plus...

« ON N'A PAS BESOIN DE MARLON BRANDO POUR SAVOIR SE SERVIR D'UNE PERCEUSE. »

WD : Abel, tu ne peux travailler qu'avec peu d'argent. *New Rose Hotel* aurait pu se faire avec 30 millions de dollars si tu étais allé à Tokyo, et tu aurais pu ! Ça aurait été une autre façon de le faire. Au lieu de quoi, un jour, tu m'appelles et tu me dis : « *Tu peux venir ? On va tourner plus tôt que prévu.* » OK. Tu me demandes de te rejoindre à un carrefour et tu me dis : « *Cette scène doit théoriquement se passer au Maroc.* » Alors tu chopes des vendeurs de fast-food, tu prends des tissus, des djellabas, tu les passes autour de mecs noirs. Puis on a étendu des tissus, fabriqué des sortes de tentes et en une heure, on avait créé un bazar. À New York, 42^e rue, sans permis ! Et ça marche dans le film ! Tu as le flair pour trouver le bon matériau pour faire un film, les acteurs compris.



Quand j'ai parlé de Raging Bull à mon oncle, il ne m'a pas cru. « Tu te fous de moi ! Ils ont fait un film sur Jake LaMotta, celui qui habitait le quartier et à qui j'ai présenté sa femme. Sur ce mec-là ? »

A.FERRARA

AF : Mon premier film, *The Driller Killer*, je l'ai fait pendant les week-ends. Ça a pris cinq week-ends pour avoir la moitié du film. J'ai monté ces séquences pour lever des fonds, et j'ai fini le film un an plus tard. On a tourné dans le loft d'un ami, qu'on a repeint. Ma mère nous a donné un peu d'argent qu'elle piquait à mon père pour éviter qu'il ne le joue au casino. J'ai fait le film avec mes potes sans superstar ! On n'a pas besoin de Marlon Brando pour savoir se servir d'une perceuse. De toute façon, la star du film, c'était la perceuse. La relation avec un acteur, c'est un truc physique. On ne choisit pas un acteur en lui envoyant un script par e-mail. Comment ça se passe pour toi d'ailleurs, quand tu es engagé sur un gros film ?

WD : Je n'y vais pas. On m'appelle. Je ne rencontre que le réalisateur.

AF : Tu n'as jamais besoin de pitcher ?

WD : Non parce que je ne suis pas à l'initiative des projets. Je n'aime pas les réunions du type : « *On y va, on n'y va plus* ». C'est trop d'énergie. Je préfère bosser dans un théâtre poussiéreux.

AF : Quel est ton dernier gros film ?

WD : Sans doute *John Carter* ? Les mecs de Pixar sont incroyables. Ce sont des perfectionnistes. Ils ont des centaines

SOFILM COUVERTURE

« Ça me rappelle ce moment où je suis en train de mourir, à la fin du film. Quand arrive sa scène, Keitel veut que Marty soit à ma place pour donner la réplique. Tu imagines ? Virer le Christ de cette façon... »

W.DAFOE SUR LE TOURNAGE DE LA DERNIÈRE TENTATION DU CHRIST



d'animateurs qui travaillent non-stop. Le film est très classique, un peu daté même. Ils s'en sont rendus compte mais c'était trop tard pour inverser la tendance.

AF : De toute façon, le box-office, c'est toujours un coup de dés. Tu sais qu'on m'a proposé de faire *Total Recall*? J'ai lu la moitié du script, et je me suis dit que ça n'allait nulle part. Deux ans plus tard, ils m'ont donné une nouvelle version. J'ai appris qu'ils avaient entre temps dépensé dix millions de dollars sur ce scénario. C'est typiquement le genre d'histoire à ne pas tourner, trop parfaite. Lorsque ça commence à devenir bandant, lorsque justement l'histoire commence à merder, c'est fini.

ndlr) et moi, nous formions ensemble ton miroir : Chris c'était ton esprit, et moi j'étais ton corps.

AF : Mon vrai *alter ego*, c'est Ray Ruby, le manager du Paradise de *Go Go Tales*. C'est le mec que je voudrais être. Quand on a en face un personnage comme ça, on a besoin pour le jouer de quelqu'un qui ait une âme en lien avec ce type. Quelqu'un qui sait qui est Ray Ruby. Parce que tu n'as pas le droit de merder sur un personnage comme ça. On ne peut pas le créer en numérique. On ne peut pas l'animer. Il ne peut pas rester sur une page : il doit danser le rock, swinguer! Et sur ce coup-là, c'est toi, Willem.

WD : Je pense que ce n'est qu'une partie de toi. Ce type est complètement sordide, une planche pourrie d'un côté, et d'un autre côté une figure magnifique. Il est comme toi : rude et adorable à la fois. Pour *Go Go Tales*, on a créé le club, c'était un vrai décor opérationnel, il ouvrait quotidiennement et le bar fonctionnait! On buvait. On mettait de la musique. Les filles chantaient...

AF : La chanson que tu chantes dans le film, c'est une chanson triste que j'ai écrite sur ma mère. Je ne peux pas la jouer ici : je n'ai pas de guitare. Sur *Nos funérailles*, on avait un peu d'argent pour la musique donc j'ai dit qu'on allait se payer un morceau de Billie Holiday, « Strange Fruit », 150 000 dollars. Et je pensais à ces quatre noirs, le jour où ils ont enregistré ce titre, à Chicago ou New York... Pensaien-ils que, soixante ans plus tard, on dépenserait 150 000 dollars pour l'avoir dans un film? J'étais super fier. J'ai dit : « « Strange Fruit » ouvrira le film. Elle a été écrite en 1936, ça se passe en 1936! Après on pourra balancer notre merde. » Walken m'a dit : « T'es pas bien? Faudrait qu'on joue après cette chanson magnifique? »... Je n'ai jamais autant

« BIENVENUE DANS NEW ROSE HOTEL »

AF : *New Rose Hotel*, on l'a tourné dans l'hôtel où DSK s'est fait choper! Dès le premier jour, dès la première scène, j'ai su que le film allait être un désastre. J'ai demandé à la casteuse, Sylvia, une institution du métier, de chercher pour la figuration des gens pas trop vieux, pas trop jeunes ; pas trop gros, pas trop maigres, ET japonais. Réponse : « *Pas de problème, on en a plein à Chinatown...* » OK, vas-y. On n'a eu que des sumos et des enfants chinois! Et aucun figurant qui parle anglais. En plus de ça, on apprend que le directeur de la photo est en train de divorcer et qu'il nous plante lamentablement. Sans parler de Walken qui part en vrille dans son jeu et qui décide de faire ce qu'il appelle « le faux Al Pacino ». Du coup, il faut multiplier les prises. Une galère. Bienvenue dans *New Rose Hotel*.

WD : Tout n'a pas été facile, comme toujours. Chris (Walken,



Go Go Tales

dépensé d'argent dans un film que pour « Strange Fruit ». Ça représentait peut-être 2% du budget. J'ai fait des films pour 20 millions, j'ai fait des films pour 5 millions, j'ai fait des films pour rien du tout, mais je ne dépenserai jamais 20% de mon budget pour une chanson. Scorsese, lui, il a payé 1 million de dollars pour « Leila » (*de Clapton, ndlr*). Un million de dollars... La question, c'est : combien d'argent on a, et comment on le dépense? Bref, revenons à *Go Go Tales*. Comme l'a dit Willem, nous faisions marcher tous les jours le club : c'était un long rêve fiévreux. Mais à quelques jours du début du tournage, on n'avait pas tous les acteurs alors on a dû faire appel à une agence.

WD : Là, on nous dit : « *L'actrice française Virginie Ledoyen veut tourner avec vous...* » La fille arrive aussi sec de Paris, le type du casting la présente à Abel et moi. Abel me regarde et me dit à l'oreille « *Putain! Elle a vachement changé!* ». En fait, c'était Lou Doillon!

AF : Encore un génie du casting! Mais bon, Doillon, Ledoyen, qu'est-ce que ça change? C'est deux *french girls anyway!*

WD : Lou Doillon a fait quelques scènes, mais elle n'est pas restée parce qu'elle ne s'amusait pas.

AF : Elle est quand même dans le film! Elle est super! Dieu merci. Pour le film, on avait besoin d'une fille de 19 ans super belle, la plus chaude du monde, peu importe qu'elle parle anglais ou pas. Il fallait en trouver une. Milla Jovovich. Ouah! Super! Voyons quelqu'un d'autre, juste pour être sûrs. Chloë Sévigny. On fait des essais... Virginie Ledoyen, ainsi de suite... On a tout improvisé au dernier moment.

WD : C'est ça que j'aime avec toi : on ne remet rien au lendemain. On le fait maintenant.

AF : Ça, c'est pas du tout un truc italien. Moi je suis un « *asap* », *as soon as possible*. Prends le temps nécessaire mais fais le truc

« *as soon as possible* ». *Go Go Tales* n'a pas été qu'une partie de plaisir. Il y avait un groupe de mecs avec qui je travaillais depuis que j'ai 25 ans. Ils m'ont tous lâché pendant le film. « *Abel, on n'en peut plus.* » Même Walken a fini par se dire que c'était vraiment le bordel ce tournage, alors on a commencé à s'engueuler. Il me parlait comme à un papa. C'était électrique. Ceci dit, on ne s'est pas frappés. Je ne frapperai jamais un type comme lui, il est trop adorable.

WD : Sur ce tournage c'était compliqué car plus Christopher Walken vieillit, plus il devient vulnérable. Mais c'est vraiment un acteur formidable. Tout le monde veut l'imiter, sauf qu'on ne peut pas. Sa façon de jouer, de dire son texte sans ponctuation, de parler sans que sa façon d'être n'ait l'air connectée à ce qu'il dit... Ce n'est pas un esclave de l'interprétation. C'est là-dessus que je me sens proche de lui. Tous les acteurs auxquels je parle veulent faire passer quelque chose au public. Moi, je ne pense pas à ça! Je ne pense pas à « *interpréter* ». Je pense simplement à recevoir l'histoire et à laisser des choses m'arriver. C'est mon boulot. Et je ne peux pas le faire seul. C'est pour ça que j'ai besoin d'un réalisateur qui soit fort! C'est ça qui fait qu'un film est bon.

AF : Dans ce business, si tu n'as pas les acteurs, tu n'as rien. Tu vas filmer quoi, sinon? Et trouver le mec qui va accepter de faire cette merde, ce n'est pas simple. Plus le type sera rigide et plus le script sera rigide. Moi je ne veux pas trop écrire, pour qu'on puisse discuter, argumenter. Et si on faisait ça? Ou si on faisait ça comme ça? Je ne veux pas mettre une idée en péril en la couchant sur un morceau de papier. À Hollywood, on veut savoir ce que tu vas faire, comment tu vas le faire, comment ça va rapporter du fric et qui va le faire avec toi. Si tu n'as pas de réponse à cette question, pourquoi irais-tu emmerder ces gens?

WD : Tant d'acteurs sont obsédés par le script, le script, le script.

« Lou Doillon, Virginie Ledoyen, qu'est-ce que ça change? C'est deux french girls anyway! »

A. FERRARA



Si c'est si bon, lisez-le! Pas la peine d'en faire un film. Moi, j'ai toujours été plutôt attiré par les choses que je ne connaissais pas. Depuis très jeune. Les films qui m'ébranlaient le plus étaient ceux qui arrivaient d'autres cultures, parce que je les « ressentais » plus fort. La seule chose à faire, c'était d'accepter. Quand je regardais un film indien, je regardais ces gens sans rien savoir d'eux (ils sont connus? ils sont mariés?), sans voir du « jeu ». Je ne regardais que les gens! Ça m'a toujours fasciné. Je pense que certains films ont besoin d'acteurs et d'autres ne peuvent être faits avec des acteurs. Je suis passionné par la combinaison entre « jeu » et « non jeu ». Mixer les deux. Je crois que c'est possible. Ça m'intéresse de plus en plus. Travailler dans des films qui ne requièrent aucun travail d'acteur et travailler dans des films qui nécessitent un gros travail d'acteur. En fait, ce que j'admire – de façon consciente – dans le travail d'acteur c'est quand les gens disparaissent. Ils deviennent des choses. Tu ne vois plus que des gens. Je me sens davantage danseur qu'acteur. J'aime être en mouvement.

« SOIT TU ES KARATEKA, SOIT TU ES COMÉDIEN »

AF : Tu voyages au quatre coins du monde, et tu bosses tout le temps. Qu'est-ce que tu fais quand tu ne travailles pas?

WD : Je me prépare à travailler! Je lis... Je ne peux pas prendre de vacances; quand je vais quelque part, c'est toujours connecté à quelque chose. Et puis, je fais une heure et demie de yoga tous les matins. J'en fais depuis dix ans. Ça m'apporte beaucoup de choses. Je pratique l'Ashtanga, qui propose une série de séquences progressives. Ça ressemble un peu au Tai Chi. Je pratique tout le temps. Je crois même que faire du yoga a influencé mon jeu d'acteur. Ça rend extraordinairement patient et souple. J'ai pratiqué longtemps les arts martiaux, le karaté, surtout. Mais j'ai trop souffert! Trop de contacts! J'ai commencé quand je suis arrivé à New York. Mon prof était un peu raciste, un Japonais. Il m'a fait progresser trop vite. Il voulait avoir son grand espoir blanc! Mais du coup je me suis retrouvé avec les types qui

venaient de la même île que lui, de magnifiques lutteurs super durs qui me foutaient des racées en permanence! J'en porte encore les stigmates sur mon nez. À la moindre blessure, je ne pouvais plus jouer au théâtre le soir! Alors je me suis dit : « Soit tu es karatéka, soit tu es comédien. »

AF : En parlant de souffrance, je me souviens au moment de la *Dernière Tentation du Christ* t'avoir demandé comment allait Jésus Christ. Je me rappelle très bien ce que tu m'as répondu : « *On ne peut pas être aussi bon que Jésus Christ* »! Tu as hésité avant d'accepter ce rôle?

WD : Non. Beaucoup d'acteurs rêvaient de ce rôle. Moi j'étais en tournage en Thaïlande et quand je suis rentré, on m'a appelé : « *Martin Scorsese veut vous voir et vous envoyer un script - Très bien. C'est quoi? Son projet : La Dernière Tentation du Christ - Ouah. Cool. Et il me verrait dans quel rôle?* » « *Il pense à vous pour le Christ.* » D'abord je me suis dit que c'était bizarre, mais quand j'ai lu le script, je me suis dit que ça faisait vraiment sens. J'ai choisi de ne pas lire le livre. Je ne voulais pas avoir trop d'informations. Je n'avais pas envie de me dire : « *Pourquoi cette partie-là n'est pas dans le film?* » C'était un film avec un budget moyen. Notre souci, c'était de raconter une histoire, pas de raconter l'Histoire... On n'avait pas beaucoup d'argent pour les figurants, alors on ne pouvait pas faire dans le spectaculaire. Ça exigeait une super discipline économique. Marty (*Scorsese, ndlr*) était un emmerdeur, mais c'est une situation qui l'obligeait à une forme de sagesse.

AF : Avec Keitel en plus, cela n'a pas dû être simple. La première fois que j'ai travaillé avec lui, c'était sur *Bad Lieutenant*. Sa grande obsession c'était de savoir où on allait manger... Il voulait toujours faire plusieurs prises. « *Parce que le labo peut merder, parce que ça peut être utile pour le trailer...* »

WD : Il y a une histoire avec Clint Eastwood et Wolfgang Petersen à ce sujet : ils font la prise, Petersen dit : « *Clint c'était super, vraiment super, bravo! On en refait une.* » Et Eastwood demande : « *Pourquoi? Tu l'as aimée, non?* » « *Oui, super, fantastique!* » « *Alors, tire-la en double exemplaire.* »

AF : Quand Keitel répétait sur *Bad Lieutenant*, il voulait le faire avec son coach ou avec moi, jamais avec les autres acteurs. C'était la première fois que je travaillais avec lui, j'ai cru qu'il déconnaît. Mais non, il me disait qu'il faisait ça sur tous ses films, sur *Jesus Christ* et sur *Mean Streets*. Alors je lui dis : « *Quoi, Scorsese a fait ça? Il t'a donné la réplique?* »

WD : Ça me rappelle ce moment où je suis en train de mourir, à la fin du film. On est tous là, après avoir passé des heures au maquillage. Et au moment où arrive son tour, il veut que Marty soit à ma place pour donner la réplique. Tu imagines : Vire le Christ de cette façon... C'est comme si je lui avais dit : « *Harvey, dégage du plateau, j'aimerais que ce soit ma mère à ta place.* » Au fond de moi, je pensais : « *Harvey, je croyais qu'on faisait ce film ensemble.* »

AF : À sa sortie, le film a fait scandale.

WD : Il y a eu pas mal de problèmes. Des cinémas ont été attaqués. Je me suis retrouvé escorté par des *bodyguards* pendant un bon moment. Plein de choses folles comme ça. Il y avait aussi plein de gens qui nous soutenaient. Le film a eu de très bonnes critiques mais les exploitants ont eu peur des représailles. C'était le cas des multiplexes. Les gens avaient du mal à voir le film. Certains s'organisaient pour prendre des bus qui les emmenaient à quatre heures de là, spécialement pour voir *La Dernière Tentation*... Le film a été étouffé par la controverse. Il a été beaucoup rejeté sans même avoir été vu.

AF : Je ne savais pas que le film avait été réalisé avec un budget aussi faible.

WD : Ça surprend la plupart des gens ! Le budget total est de 7 millions de dollars mais il y avait eu une première tentative et 3 millions étaient déjà partis en fumée. C'est peu pour un tournage au Maroc. Ce fut un film très important pour moi, du point de vue artistique et personnel. La chose qui m'a également frappée : l'impatience de Marty. Quand on tournait, j'avais le sentiment qu'il n'attendait que le moment du montage !

AF : Normal, il ne sort pas de chez lui. Tu l'as déjà vu dans la rue ? Je ne vois plus Woody Allen non plus. Ces mecs-là ne sortent pas.

WD : Il est plus heureux quand il est à Rome, je crois.

AF : Ouaïs, en train de mater des films. Comme John Huston ! Les acteurs ne le voyaient pas ! Ils ne voyaient que son assistant. Ou comme de Palma ! Il vient et s'assoit sur sa chaise. Pour eux c'est quoi, le boulot d'un réalisateur, sur un tournage ? S'assurer que le film ait du sens. La première fois que j'ai rencontré Scorsese, j'ai vu qu'il était comme ses personnages. S'il manque quelqu'un sur le plateau, si le plateau prend feu, si le toit s'écroule, ce n'est pas son problème, c'est celui de son assistant, le mec qui court partout. Il a cinq acteurs, de cinq nationalités différentes. Personne ne dit rien. On n'est pas sur un tournage de Fellini !

WD : Alors que toi, c'est bien différent, au point que sur *4h44*, il y a eu un gros problème à la postproduction. Il fallait te vire de toutes les pistes ! Ce mec croit qu'il est dans la scène avec vous ! Tu donnes des ordres, parfois même tu es dans le plan. « *Abel ! Casse-toi du champ !* » Il voit ce qui se passe et il guide.

AF : Moins l'acteur est bon, plus il faut le diriger. Un jour, j'avais embauché une fille que je trouvais jolie, que j'avais rencontré la veille. Toute la journée, je l'ai dirigée mais elle faisait exactement le contraire de ce que je lui disais. Mais j'y croyais, je me suis acharné. Le soir venu, il était trop tard

pour trouver une nouvelle actrice. « *Calmé-toi, calme-toi* », me conseille l'équipe. Mais je suis calme ! Je finis par dire à la fille : « *Écoute, quand on est actrice...* » et elle me répond : « *Mais je ne suis pas actrice ! Je travaille dans un magasin de vêtements pour payer mes études d'architecture ! Je n'ai pas envie d'être une actrice.*

Je suis là parce que tu m'as demandé d'être dans ton film. » On a mis la vidéo sur Internet. En dehors de cette anecdote, il est vrai que si tu donnes beaucoup de directives aux acteurs, c'est l'enfer ensuite. C'est quoi pour toi l'enfer sur un tournage ?

WD : Il y a plein de configurations possibles. Ça peut être simplement la faute à pas de chance. Prends *Les Portes du Paradis* de Cimino. J'ai beaucoup travaillé pour mon rôle, notamment pour une scène de combat de coqs. J'ai passé pas mal de temps à apprendre à faire des combats de coqs. Quand on a commencé à tourner, on avait déjà une semaine de retard, parce qu'il en était encore au développement... J'ai énormément travaillé. Il m'appelait, on répétait des petites scènes... C'était assez sauvage, parce qu'il tournait plein de choses qui n'étaient pas dans le script initial. Et c'est une des raisons pour lesquelles un film qui aurait dû se tourner en trois mois le fut en huit et... alors qu'il aurait dû coûter huit millions de dollars en a coûté quarante... Cimino avait une énorme pression. Un jour, on était sur le plateau sous les lumières, en costumes, et on est restés là pendant huit heures. Je suis un homme patient, ça ne me posait pas de problème. Mais quelqu'un m'a raconté une histoire drôle, et j'ai ri. Cimino m'a entendu rire, alors il s'est retourné et je pense qu'il était dans un tel état de stress qu'il s'est senti humilié. Il s'est dit que je lui manquais de respect. Alors il m'a dit de quitter le plateau [*Dafœ claqué les doigts*]. Cette scène se déroulait devant tellement de gens qu'il ne pouvait pas revenir sur cette espèce de punition... alors il m'a viré. À ce moment-là, je l'ai pris de façon très personnelle, ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui,

« Sur Nos funérailles, j'ai dit qu'on allait se payer un morceau de Billie Holiday, Strange Fruit. 150 000 dollars. Et je pensais à ces quatre noirs, le jour où ils ont enregistré ce titre, à Chicago ou New York... »

A.FERRARA



avec le recul. Il m'a demandé de tourner à nouveau avec lui, des années plus tard, dans *Desperate Hours*! Il y a aussi le cas de figure Lars von Trier pour *Antichrist*. Le problème était moins les scènes de sexe que le fait que Lars ne voulait pas qu'on répète. Quand on arrive, il dit : « *Moteur* ». C'est difficile de commencer à jouer sans être en mouvement. C'est bien d'avoir une idée avant de ce qu'on fait pendant les répétitions. C'est ton confort, ta couverture de survie. À partir de cette structure, tu te sens libre et tu peux jouer ton rôle. C'est bien de l'avoir, cette petite structure. Avec Lars, tu n'as pas le temps de la bâtrir. Alors tu es perdu. Une partie du jeu peut être construite là-dessus, quand on improvise, et les acteurs vraiment intelligents jouent alors encore plus fort que quand ils jouent « normalement » ! À toi de voir. Mais si tu résistes, tu t'éloignes du jeu traditionnel et alors tu es vraiment en danger. Il faut aller en avant, être en mouvement, et ne pas contrôler. Lars fait ça parce qu'il ne veut pas que les acteurs aient du pouvoir ! Il ne veut pas que les acteurs soient maîtres de ce qu'ils font. Il veut qu'on se batte !

« CETTE MERDE DE SUMMER OF LOVE, ÇA A RUINÉ LA VIE DE BEAUCOUP DE GENS »

AF : *The Funeral* est probablement mon seul film d'époque. Je voulais revenir au New York d'avant Giuliani. À cette époque, on vendait de l'héroïne dans la rue comme on vend des pommes ou des poires. Je l'ai fait, un peu contre *King of New York*, qui parlait déjà de la guerre des drogues. Mais j'ai toujours voulu faire un vrai film sur le sujet.



«En fait, ce que j'admire dans le travail d'acteur c'est quand les gens disparaissent. Ils deviennent des choses. Je me sens davantage danseur qu'acteur.»

W.DAFOE

Quand tu prends de la drogue, tu te dis : « *OK, ça arrive dans un petit paquet. D'où vient ce petit paquet ? Qui l'a acheté, qui l'a transporté, qui l'a obtenu ? Quel est le deal ?* » Pas faire comme *Scarface* ou *King of New York...* What is the real deal ? On a trouvé cette femme qui était vraiment dealeuse, presque toute l'histoire est vraie. Quand elle a réalisé qu'on allait faire un film, son histoire a commencé à changer. Subitement, elle devenait Superman. Dès qu'on amène les caméras, l'histoire n'est évidemment plus la même. Moi, j'ai arrêté la came il y a quatre mois. On n'arrête pas tout d'un coup, c'est comme l'alcool, on en prend sans en prendre. Pour moi c'est la même chose. J'ai commencé à boire quand j'avais 16/17 ans, à fumer des joints... Comme tout le monde. Il y avait le Summer of Love et toutes ces conneries. On était jeunes, on avait les cheveux longs, on venait de la banlieue... N'importe quel connard buvait et fumait. Cette merde de Summer of Love, ça a ruiné la vie de beaucoup de gens. Toute cette drogue. On ne pouvait plus écouter de musique sans être complètement défoncés. Et les musiciens étaient aussi défoncés que le public... Après, plus on a d'argent, meilleure est la drogue, et plus on a de problèmes aussi. Une personne normale, si elle a un problème, elle le résout. Ou au moins, elle essaie. Mais quand on est accro, on n'en a rien à foutre des problèmes des autres. Et surtout, tout ce qu'on fait est illégal. Vous achetez, vous consommez, vous encouragez tous ces putain de Colombiens qui tuent des gens, toutes les familles mexicaines qui se font tuer, tous les connards... Si vous achetez de la drogue, vous êtes du côté des *bad guys*.

WD : Tu ne bois plus non plus...

AF : Je ne fume plus, je ne bois plus et je ne prends plus de drogue. Si tu cherches quelque chose, je ne peux rien pour toi, Willem. (rires)

AF : Qu'est-ce que tu feras le dernier jour du monde ? T'iras te coucher comme tous les soirs ?

WD : Je ne sais pas. Les gens acceptent bon an mal an que le monde finira. Il n'y a pas de futur. Une chose me frappe : c'est peut-être évident, mais c'est incroyable de constater à quel point notre vie de tous les jours nous prépare au futur. Si le futur n'existe plus, il y a plein de choses de ta vie quotidienne que tu n'aurais plus besoin de faire. On est toujours en train d'anticiper « l'après », en fait. L'après, l'après. Enlève ça et tu te retrouves vraiment avec toi-même. ● PROPOS RECUEILLIS PAR PA ET EB



CARLOTTI FILMS

4h 44, dernier jour sur Terre d'Abel Ferrara

Un jour comme les autres

PAR NICOLAS AZALBERT

Si d'aventure les Mayas ont tort et que la fin du monde annoncée pour ce mois-ci n'arrive pas, on pourra toujours aller découvrir la vision qu'en offre le nouveau film d'Abel Ferrara, à travers la dernière journée vécue par un couple dans son appartement du Lower East Side, en attendant le grand saut. Si le genre «apocalyptique» appartient à l'histoire du cinéma (de *La Fin du monde* d'Abel Gance à 2012 de Roland Emmerich), la réalisation simultanée de *Melancholia*, de *Take Shelter* et de *4h 44* (qui était à Venise l'an dernier) intrigue : qu'est-ce qui a pu pousser au même moment des cinéastes aussi différents que Lars von Trier, Jeff Nichols et Abel Ferrara à filmer les derniers instants de l'humanité et à se positionner ouvertement sur un terrain occupé par le cinéma catastrophe hollywoodien ?

Ce n'est justement pas la catastrophe en elle-même qui intéresse nos cinéastes, mais les situations qu'elle suppose et qui servent de révélateur de notre présent. Loin des courses-poursuites et des fuites éperdues dans un monde rempli de cris et d'hécatombes, *4h 44* mise sur le statu quo, sur l'attente de l'inexorable. Le dernier jour

est un jour comme les autres, à la seule différence qu'il est le dernier. Contrairement à l'adage volontariste «vivre chaque jour comme si c'était le dernier», le couple formé par Cisco (Willem Dafoe) et Skye (Shanyen Leigh) vit le dernier jour comme si c'était un jour de plus. Il regarde la télévision, elle peint une toile, ils font l'amour, commandent un repas vietnamien, communiquent avec leurs proches par téléphone ou par Internet. Autant d'actions quotidiennes et anodines qui frôleraient le néant si elles n'étaient justement accomplies pour la dernière fois. Regarder la télévision une dernière fois, faire l'amour une dernière fois, manger une dernière fois, dire «au revoir» et non plus «au revoir». C'est ce rapport entre le quotidien et la catastrophe qui rend le film si bouleversant, l'écart ou encore la faille qui se creuse entre l'accomplissement d'un geste tellement répété qu'il en est devenu insignifiant et la révélation soudaine, due aux circonstances, de l'unicité de ce même geste. «*Je vais fumer ma cigarette et je vais mourir*», déclare un ami à Cisco quand celui-ci lui demande le programme de ses derniers instants. C'est parce qu'il appréhende l'imminence de sa mort que Cisco s'en prend violemment à

Skye qui l'a laissé s'endormir après l'amour. Lorsque tous deux se mettent à danser un rock, soudain le couple se fige et Cisco s'effondre en larmes. Que se passe-t-il ? Devant l'inéluctable, Cisco voit sa mort prochaine et ne peut rien faire si ce n'est s'arrêter net de danser. Cette voyance mentale est aussi au cœur de la relation que noue le film avec le spectateur—c'est parce que nous savons que c'est la dernière journée sur Terre que nous voyons différemment tous les gestes ordinaires qui s'accomplissent à l'écran.

Face aux difficultés financières que rencontre Ferrara pour produire ses derniers films, son style se caractérise par une économie de moyens et une simplification toujours accrues. Il lui suffit, dans *4h 44*, de filmer, depuis une terrasse, la circulation routière des rues de New York pour donner une impression de fin du monde d'autant plus fascinante qu'elle se superpose à une «vue» (comme on dirait une vue Lumière) quotidienne et familière. Alors que les films catastrophe hollywoodiens misent sur une surenchère d'effets spéciaux pour représenter du jamais-vu, Ferrara joue la carte d'un minimalisme qui s'appuie sur du déjà-vu. L'omniprésence de téléviseurs, ordinateurs, téléphones portables, tablettes et autres visiophones, qui encombrent l'appartement de Cisco et Skye, ne permet pas seulement à Ferrara d'informer de la situation (c'en est fini de la couche d'ozone), ou de montrer des images types d'une ambiance apocalyptique (une foule devant Saint-Pierre de Rome), elle permet surtout d'accentuer l'effet saisissant de direct qui se communique au travers du film, comme si la fin du monde advenait maintenant, hors la salle, durant la projection. Alors que, généralement, le film apocalyptique anticipe (dans un futur plus ou moins proche) la fin du monde, ici elle a déjà été enregistrée. L'effet de direct provient de ce léger différencé qui passe par des images déjà vues (des déclarations du dalaï-lama ou d'Al Gore) et nous fait prendre conscience que la fin du monde n'est pas à venir, mais qu'elle a déjà eu lieu. En cela, *4h 44* a quelque chose du film de l'après, comme l'étaient déjà *The Addiction* ou *Body Snatchers*, autre film apocalyptique sur le devenir légume de l'humanité. C'est le dernier jour sur Terre et des policiers, tels des zombies, continuent de verbaliser des voitures mal stationnées. «*Nous sommes déjà morts !*»

s'écrie Cisco après avoir vu un voisin se jeter du haut d'un immeuble aussi tranquillement que s'il se rendait à son travail. Dans cette scène impressionnante, ce n'est pas un geste quotidien qui prend une nouvelle ampleur, mais son exact contraire : le geste ultime s'accomplissant de la manière la plus ordinaire.

Mais, dans les deux cas, il s'agit de la même question : comment sortir du quotidien, comment le transcender ? La situation fait que Cisco peut donner tout son argent au livreur vietnamien (il n'en aura plus besoin) et que Skye, qui ne connaît même pas son prénom, le prend dans ses bras (ils ne se reverront plus jamais). Ces actions témoignent d'un partage et d'une ouverture à l'autre qui bouleversent le quotidien. La multiplicité des écrans présents dans l'appartement provoque quant à elle une grande messe cathodique célébrant, dans une communion indépassable qui marque à la fois l'avènement et l'achèvement de la mondialisation, le plus grand événement de l'histoire de l'humanité.

Sortir du quotidien, c'est, pour Ferrara, sortir de l'histoire et se fondre dans la divinité. Il est dit communément qu'en mourant on voit défiler toutes les images de sa vie. Or, avec l'apocalypse, il ne s'agit pas

d'une mort individuelle mais de la mort de l'humanité tout entière. Ferrara peut alors, dans l'une des plus belles séquences de *4h 44*, surimprimer le visage de Willem Dafoe sur des plans de prières musulmanes, de danses africaines, de vols d'oiseaux et de troupeaux de buffles. En disparaissant avec le reste de l'humanité, Cisco peut se fondre dans un grand tout et acquérir une mémoire collective qui lui faisait défaut au préalable, lui qui voulait se faire un dernier shoot de cocaïne en solitaire pour affronter, ou plutôt éviter de regarder la mort en face.

L'économie de moyens avec laquelle la catastrophe elle-même est filmée n'a pour équivalent que sa terrible beauté. L'obscurité se fait soudain dans New York, au bruit d'un disjoncteur géant, les vitres de l'appartement se brisent sous l'effet d'une sensationnelle déflagration, une aurore boréale se forme dans le ciel et un fondu au blanc qui transporte Cisco et Skye dans un autre monde achève dans un même mouvement le film en le réduisant à sa pure matérialité d'écran libéré de toute projection. Contrairement au pré-lude de *Tristan et Isolde* de Wagner, précédant le noir final de *Melancholia* qui venait concrétiser le néant, le silence et le fondu au blanc de *4h 44* procurent une libération

qu'accentue la dernière et sublime phrase du film prononcée par Skye : « *Nous sommes déjà des anges* » (et qui résonne comme l'inverse du « *Nous sommes déjà morts* » de Cisco). Par leur disparition, Cisco et Skye ne font plus qu'un avec le reste de l'humanité, elle aussi évanouie. Comme la toile que peint Skye durant tout le film pour en faire sa dernière couche, sur laquelle elle se lave avec Cisco dans l'attente du moment fatidique, le film de Ferrara n'existe et ne prend tout son sens que dans l'expectative et la réalisation de sa propre fin. En représentant sur le blanc immaculé de l'écran la réception de ces personnages parmi les dieux, *4h 44* n'est donc pas un film de plus sur l'apocalypse, mais le plus beau jamais réalisé sur l'apothéose. ■

4H44, DERNIER JOUR SUR TERRE

[*4h 44 Last Day on Earth*] États-Unis, 2011

Réalisation et scénario : Abel Ferrara

Image : Ken Kelsch

Montage : Anthony Redman

Interprétation : Willem Dafoe, Shannyn Leigh, Natasha Lyonne

Production : Fabula, Funny Ballons, Wild Bunch Production, en association avec Bullet Pictures

Distribution : Capricci Films, en partenariat avec Culturopoing

Durée : 1h 22

Sortie : 19 décembre

4 h 44, dernier jour sur Terre poursuit le face-à-face de Ferrara avec les puissances affectives de l'image.

Refaire l'image

PAR CYRIL BÉGHIN

4 h 44, dernier jour sur Terre n'est pas seulement un nouveau film d'Abel Ferrara, c'est un film par lequel il revient une fois encore sur des problèmes, des situations, des enchaînements qu'il n'a cessé de mettre en scène depuis le début de sa filmographie, sous des formes diverses et avec des solutions variées. Il y a là plus qu'un simple laïus auteuriste – ou bien Ferrara est le plus grands des auteurs. On ne voit pas quel autre cinéaste poursuit aujourd'hui avec autant de fidélité une même série d'obsessions indistinctement dramatiques, formelles et morales, malgré les difficultés des productions (énormes, pour Ferrara, depuis *Mary* en 2005 : cf. entretien dans les *Cahiers* n°670) et la multiplicité des genres auxquels elles se rattachent. Son œuvre déploie un aspect systématique, qui est une véritable fête pour la pensée, chaque film procurant la jubilation rare d'assister aux métamorphoses d'une cogitation inépuisable, futelle comme avec *4 h 44* en prise directe avec la fin du monde – la leçon de ce dernier opus est bien de montrer, entre autres, que jusqu'au bout, rien ne peut calmer l'ébullition de celui qui passe son temps à s'agiter, se tromper, aimer trop et parfois mal, s'enthousiasmer et hurler contre le monde. Ces relances aventureuses décalent des motifs, en oublient certains, en ressassent d'autres. Ce que le personnage de Willem Dafoe faisait dans la dernière partie de *New Rose Hotel*, reparcourant et remontant en esprit les images du film pour en déceler les vérités ou, au contraire, en détourner les significations, Ferrara le réalise à chaque nouveau titre, qui semble repenser tout son cinéma de manière à la fois urgente et réveuse.

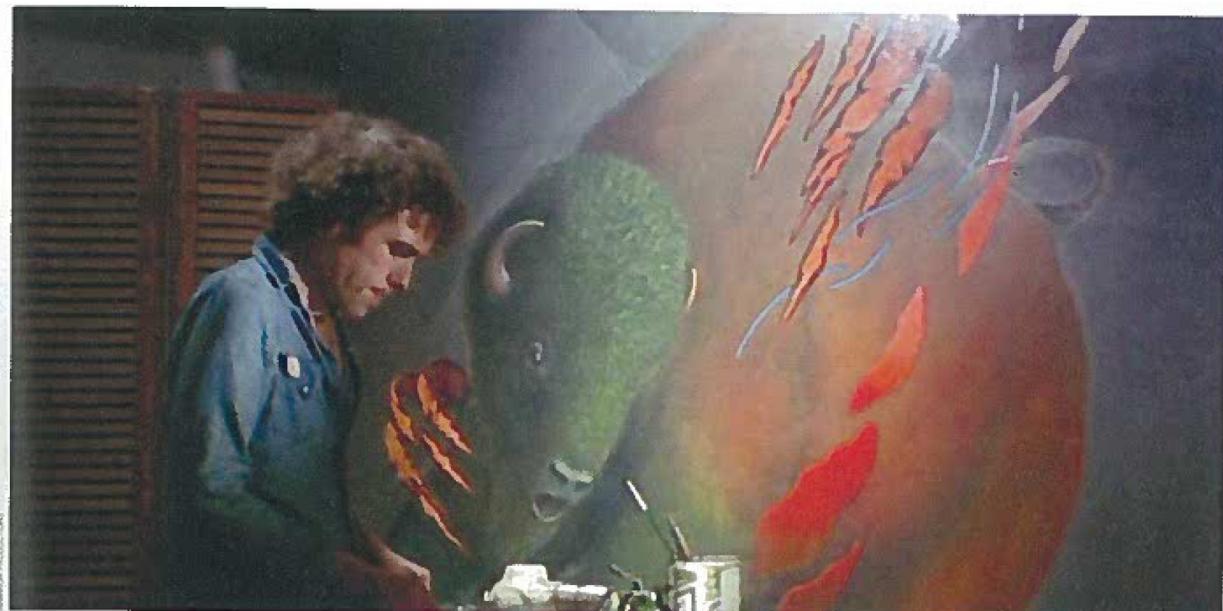
Ainsi le grand appartement rouge de *4 h 44* où Skye (Shanyn Leigh) et Cisco (Willem Dafoe) attendent la fin

du monde, l'une en peignant, l'autre en errant d'une conversation Skype à l'autre, est un avatar évident des nombreux lieux où se court-circucent vie réelle, visionnage et fabrication d'images depuis *The Driller Killer* (1979, visible sur le site d'Abel Ferrara abelferrara.com). L'appartement est constamment ouvert aux courants d'air comme aux flux visuels, les écrans de télévision, d'ordinateur et de tablette disposés dans la profondeur jouant avec les diverses portes et fenêtres, et avec la terrasse depuis laquelle Cisco vient observer la rue et ses voisins à l'aide de jumelles. Les *Cahiers* évoquaient le mois dernier les différences de dispositif entre le musée et le cinéma, les installations d'images dans l'espace et les agencements d'images dans les films. Il y a toujours, non pas en relation avec l'espace des musées, mais pour des décors plus ordinaires – l'appartement de *4 h 44* –, ou plus fabuleux – l'étrange bordel-studio de cinéma de *The Blackout* (1997) –, quelque chose de cette différence chez Ferrara, produisant le montage des films comme une sublimation de ce qui se monte dans l'espace et la démonstration d'une force définitive du fantasme ou de la pensée, fut-elle régressive ou suicidaire. À la fin de *Mary*, Tony Childress, le réalisateur d'un film sur le Christ et Marie Madeleine, emphatiquement intitulé *This Is My Blood*, s'enferme dans la cabine de projection du cinéma où doit avoir lieu l'avant-première, menacé par des intégristes religieux. Il n'a pas peur d'une bombe : «*Je vais vous en montrer, une bombe*», crie-il en lançant la projection dans la salle seulement parcourue par des agents du déminage. Au lieu de faire alors face à l'image, il est ébloui par une vision de son actrice en Marie, qui lui parle : à l'instant fatal, l'espace bascule, fiction et réel compressés dans une figure ultime indécidable.

Machines hybrides

Dans *The Driller Killer*, un peintre doit finir sa toile, un immense buffle zébré de griffures sanglantes, pour gagner l'argent nécessaire au paiement de son loyer et au train de vie de ses deux maîtresses. Mais le tableau, occupant un mur entier de l'appartement, prend progressivement une influence maléfique sur le peintre pour transformer le film en délire horrifique, où le rouge localisé de la peinture devient celui du sang des victimes, menaçant de faire irruption à chaque raccord. Cette circulation unilatérale de l'influence, Ferrara a travaillé de film en film à en complexifier les espaces et les interprétations, jusqu'à aujourd'hui. L'éblouissant montage de *Go Go Tales* (2007, sorti cette année) ne cesse d'annuler la hiérarchie de la scène du club de strip-tease, des coulisses, de la salle et de ses moniteurs de contrôle pour retrouver dans le *groove* délicieux de leurs enchaînements quelque chose du paradis dont rêve son manager, Ray Ruby (Willem Dafoe), malgré ce qui circule par ailleurs réellement et visiblement dans le club : violences morales, misère sexuelle, réification des corps. *Go Go Tales* ne raconte plus le face-à-face d'un esprit et d'une image, et l'emprise douloureuse de cette dernière ; il décrit le fonctionnement brinquebalant d'une sorte de mécanique à la fois théâtrale et cinématographique qui suspend l'ordre des influences.

4 h 44 marque, par rapport à ces exemples, un pas supplémentaire, retrouvant les dispositifs d'écrans de *Go Go Tales* ou *The Blackout* en leur alliant l'espace de peinture de *The Driller Killer* et l'ouverture à un dehors mondialisé qui caractérisait de manières différentes la science-fiction de *New Rose Hotel* (1998) et le sous-texte géopolitique de *Mary*. Mais pour la première fois depuis *The Driller Killer*, c'est un peintre qui est au cœur de l'espace et de l'activité visionnaire du film, non un cinéaste ou un amoureux perdu dans des rêveries schizophrènes. L'obstination calme de Skye à passer ses dernières heures au-dessus de quelques centimètres carrés de couleur, sans sortir, n'interrompant son travail que pour faire l'amour ou esquisser des pas de danse avec Cisco, s'oppose à l'évaporation des images passant sur les écrans dans le reste de l'appartement. Elle s'y oppose non de manière critique – Ferrara n'est pas un pourfendeur moraliste des



En haut : Abel Ferrara dans *The Driller Killer* (1979). En bas : Willem Dafoe dans *4h 44, dernier jour sur Terre* (2012).

nouvelles images, bien au contraire – mais, en quelque sorte, anthropologique : *4h 44* montre, sous sa fiction de fin du monde, quels accompagnements affectifs et moraux les images offrent à la croisée du deuxième millénaire, là où se côtoient encore la pratique archaïque de la fabrication manuelle et celle contemporaine des réseaux électroniques. Une image sur Skype peut faire danser Cisco

et Skye, lorsqu'une bande d'amis joue un blues saturé à distance, on ne sait où, on ne sait pour qui ; elle peut faire crier et pleurer, lorsque Skye surprend Cisco en conversation avec son ex-femme ; elle peut générer une dévotion archaïque, lorsqu'un jeune livreur vietnamien à qui Cisco a permis d'utiliser son ordinateur pour entrer en contact avec sa famille, au pays, embrasse le capot de la machine.

Cisco peut s'adresser directement à un écran diffusant une interview du dalaï-lama, dans une croyance parodique en sa présence, ou laisser tourner les images de télévision jusqu'à l'interruption de toutes les diffusions, comme s'il y avait là une étape cruciale de l'apocalypse.

Ces effets affectifs ne sont qu'un premier niveau de ce qu'opèrent les images et le dispositif de mise en scène, répartis

dans le récit comme les écrans sont disposés dans l'espace de l'appartement. Le film s'invente ailleurs, par les interstices, par les rapports en profondeur de champ entre ces écrans qui encoignent dans le huis clos des vues du monde et par les surimpressions qui entrelacent les visions à la manière d'événements psychiques, ou superposent les couleurs de Skye en grandes nappes liquides. On passe ainsi d'une courte séquence de méditation où Cisco se voit lui-même, en surimpression labile sur fond de monolithes de l'île de Pâques, coupant un arbre à la hache comme dans un moderne *Dog Star Man* (où l'on voit Stan Brakhage lui-même jouant les bûcherons), à un lent travelling dans l'appartement qui anamorphose un vague drapeau flottant dans une image de télévision, avant de faire glisser la silhouette de Cisco entre des toiles retournées contre un mur, en fond de champ, et quelques lecteurs de DVD, au premier plan. Héritier du club de *Go Go Tales*, l'appartement de 4h 44 devient ainsi une machine hybride, où les images composent des constellations indistinctes, sautant d'un régime à un autre pour démontrer leur égale fugacité et leur égale efficacité sur les peurs et les joies de celui qui les reçoit. Elles ne sont toutes, comme le lance un gourou bouddhiste sur une vidéo regardée par Skye, que des «petites images dans l'esprit»—«*just tiny images in your mind*».

Un avion repasse

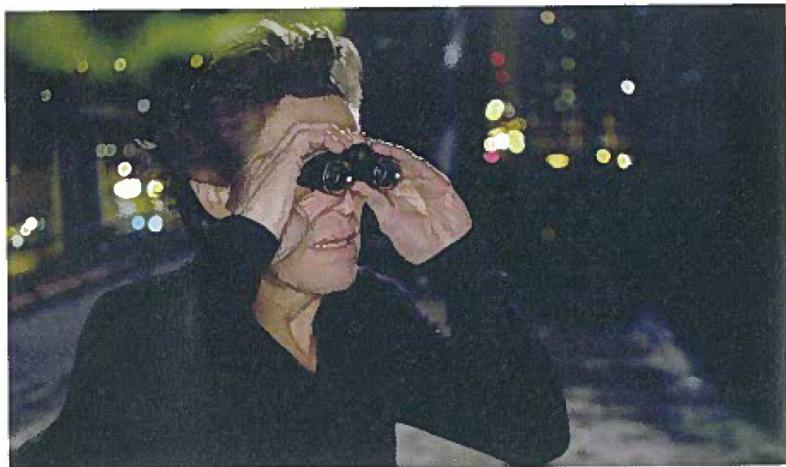
Dans cette machine, la peinture n'a pas seulement la fonction anthropologique que l'on évoquait plus haut. Le retour permanent de Skye à son ouvrage affirme sans un mot que chaque film de Ferrara est, à différents degrés, l'histoire de la création d'une image et même souvent, de sa re-création : on ne sait trop au cours du film si Skye travaille à la même toile, toujours recouverte, ou s'il s'agit d'œuvres différentes. Peu importe. Refaire l'image, dans *The Blackout*, *New Rose Hotel* ou *Go Go Tales*, c'était en fondre une version idéalisée ou un emblème épuré, comme le plan sur la danseuse en tutu qui, inséré deux fois au cœur du *Paradise* de Ray Ruby, suffit à ennobrir les autres plans des strip-teaseuses. Dans *The Driller Killer*, la question était de savoir commentachever la peinture, et ce qui la terminait vraiment : une nouvelle touche de couleur, ou des actes extérieurs, des meurtres qui

ne la modifiaient pas dans ses formes mais la bouleversaient dans ses significations ? L'obsession de nombreux personnages de Ferrara, refaire une image, a souvent consisté à en modifier la charge morale, pour l'alourdir ou l'alléger, la rendre coupable ou l'innocenter—avec comme horizon extrême la logique de *Body Snatchers* (1993), où les corps sont littéralement traités comme des figures vides ouvertes à un réinvestissement complet de leur intériorité. Tout un «révisionnisme» qui a pu prendre par exemple les tournures mentales de la schizophrénie (lorsqu'il s'agit de détourner le souvenir d'un sourire aimé, dans *New Rose Hotel*) ou celles, historiques, d'une recherche iconographique et spirituelle (lorsqu'il s'agit de restituer, contre la tradition, une valeur de premier plan à la figure de Marie Madeleine dans *Mary*).

L'illustration la plus récente de ce que signifie refaire une image, Ferrara l'a donnée en 2009 avec sa contribution au projet collectif *One Dream Rush*—une opération improbable, sponsorisée par une marque de vodka, qui demandait à plusieurs réalisateurs internationaux de mettre en scène un rêve de 42 secondes (on trouve facilement l'épisode de Ferrara sur Youtube). Plutôt que, comme David Lynch, faire flotter un œuf doté d'une bouche devant un rideau, Ferrara a repris certaines des vues les plus connues des attentats du 11 Septembre et en a bouleversé l'ordre, la visibilité, la direction même. L'image des tours en feu vient avant celle de l'avion qui s'écrase contre l'une d'elles, et l'on discerne, malgré les surimpressions épaisses qui troubent la

vision, que les plans défilent à l'envers : la silhouette d'un homme semble remonter le long d'une des tours, l'avion s'éloigne à reculons, tandis qu'en surimpression d'autres images de tours vacillent, créant une étrange réseille cubiste autour des clichés du 11 Septembre. Il ne s'agit pas d'annuler symboliquement l'événement, de transformer l'inversion du défilé en opérateur d'une sorte de ressentiment : *One Dream Rush* est au contraire la suspension terrifiante de l'image, un tourbillon creusé dans la catastrophe.

La nouveauté et la beauté de 4h 44, encore jamais vues chez Ferrara, est que les images qui vont et viennent sur les écrans, dans les esprits, ne sont plus guère susceptibles de déclencher des conflits moraux et des révisions définitives de leurs significations. Avec sa fiction catastrophe, Ferrara a en quelque sorte adopté la célèbre formule de Marguerite Duras : «*Que le monde aille à sa perte, c'est la seule politique*», non pas au sens d'une mort du monde mais, comme le voulait Duras, d'une nouvelle égalité de ses significations. Il y a bien des disputes, des contradictions, des invectives : rien ne dure, et l'image ultime n'est pas celle qui a été refaite, dont un nouveau sens a été arrêté, comme dans *New Rose Hotel* ou *Mary*. Si Skye ne cesse de revenir à sa peinture, c'est pour en parfaire le cercle, qui aura comme brassé tout le reste silencieusement, obstinément, dans l'utopie chatoyante de son mouvement et de ses couleurs. Les amants peuvent alors, pour la première fois dans un film de Ferrara, disparaître ensemble réellement dans le blanc de la dernière image. ■



4h 44, dernier jour sur Terre (2012).

TRANSFUGE

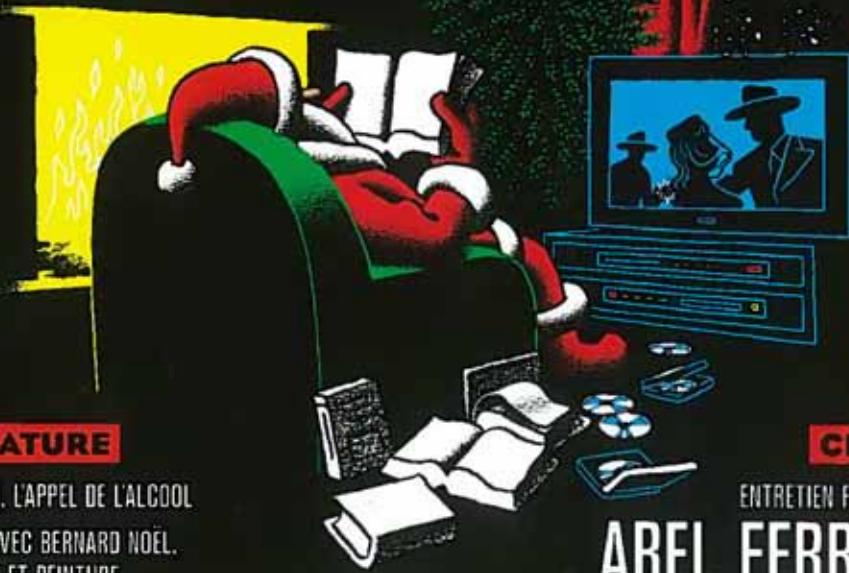
Choisissez le camp de la culture

Decembre 2012 / N° 63 / 6,90 €

NOUVELLE FORMULE

RÉVEILLON(S) NOS CLASSIQUES

Découvrez nos *modern classics*, ces œuvres cultes
oubliées du XX^e siècle
En livres et en dvd



LITTÉRATURE

JACK LONDON, L'APPEL DE L'ALCOOL
RENCONTRE AVEC BERNARD NOËL.
ENTRE POÉSIE ET PEINTURE

CINÉMA

ENTRETIEN FLEUVE AVEC
ABEL FERRARA

M 09254 - 57 - F: 6,90 €



A deux doigts du gouffre

Abel Ferrara n'est plus le même homme, comme on le voit dans son dernier film, *4h44, Dernier jour sur terre*. Le film est un objet étrange, se passe dans un appartement new-yorkais; un couple, Cisco (Willem Dafoe) et Skye (Shanyn Leigh); une apocalypse mondiale qui doit arriver. Que fait-on quand on sait que la fin du monde est proche? Là, Cisco et Skye font l'amour, ici elle continue à peindre. On va à l'essentiel, selon Ferrara: l'amour, l'art. Le réalisateur aurait fait ce film dans les années 90, les années *Bad Lieutenant*, *The King of New York*, il y a fort à parier qu'avant la fin du monde, Cisco et Skye seraient allés se défoncer dans les bas-fonds new-yorkais; héroïne, cocaine, tout ce qu'ils auraient pu trouver traîner dans un bar d'un quartier d'indésirables. Il y aurait eu Skye roulant des pelles à des inconnus, il y aurait eu Cisco, deux prostituées sur les genoux, blasphémant contre un Dieu trop discret à son goût et maugréant contre un Diable qui aurait gagné la partie. Aujourd'hui, Ferrara fait un film d'amour, presque un mélodrame. L'hypertension, caractéristique du cinéma de Ferrara, est effacée, au profit d'un temps zen, ralenti. Le film se déroule quasiment en huis clos, dans un appartement vide, où l'on respire calmement, où l'on circule bien, où l'on fait l'amour harmonieusement, où l'on écoute la parole sage d'un maître bouddhiste. Cet espace est filmé comme un empyrée, une bulle protectrice où la légèreté l'emporte sur le tragique, qui garantit contre une panique censée être inévitable à quelques heures de la fin du monde.

Quand on sait que tout le cinéma de Ferrara repose sur l'idée de panique, on comprend l'évolution du réalisateur. Et l'on s'aperçoit de l'analogie possible entre l'appartement et le paradis, dans les scènes où Cisco fait une escapade hors les murs pour tâter le pouls qui bat à New York: là, la nervosité ferrarienne revient à tout allure, suicide à sa gauche, discussion oppressante dans l'appartement de son frère. La nervosité irrigue le film de ces scènes d'extérieur, mais survient aussi d'un autre véhicule, celui-ci virtuel (Skype): scène de Cisco avec son ex-femme, se terminant par une dispute violente entre Skye et lui; scène entre elle et sa mère, productrice de tension. Mais l'empyrée résiste. On peut voir aussi un clin d'œil du côté du Paradis de Dante, sur au minimum un point, la *caritas*: scène où Cisco tend une somme d'argent importante au livreur, indépendamment de la valeur réelle de la marchandise livrée. C'est la définition même de l'amour altruiste, une des composantes du Paradis dantesque.

Malgré cette trajectoire vers la bonté, Ferrara est toujours Ferrara. Si *4h44* est une variation neuve dans son travail, il varie sur une constante: on est chez lui à deux doigts du gouffre. Rappelez-vous dans *Bad Lieutenant* cette course contre la montre hystérisée du lieutenant (Harvey Keitel), scandée par les résultats de la finale de baseball entre les Dodgers et les Mets. Le lieutenant doit rembourser les dettes de jeu qu'il contracte autour de cette finale sinon il risque la mort; mais s'endette toujours plus, se contrôle à peine à cause de *shoots* récurrents, et disjoncte dans l'enfer du jeu, du sexe, de la drogue. Le lieutenant, à chaque minute du film, se tient suspendu au-dessus d'un volcan. Souvenez-vous de *Go Go Tales*, et encore cette course contre la montre frénétique contre un *crash* annoncé: l'effondrement par faillite de la boîte de strip-tease. Le patron (William Dafoe) y mène la danse, rongé par l'angoisse de perdre tout ce à quoi il tient. Dans *4h44*, l'effondrement s'écrit avec un grand A: c'est l'Apocalypse. On était jusqu'à ce film en mode mineur, passage ici en majeur. La chute reste l'obsession du catholique Ferrara, malgré sa conversion au bouddhisme; on ne peut être plus clair avec ce dernier film.

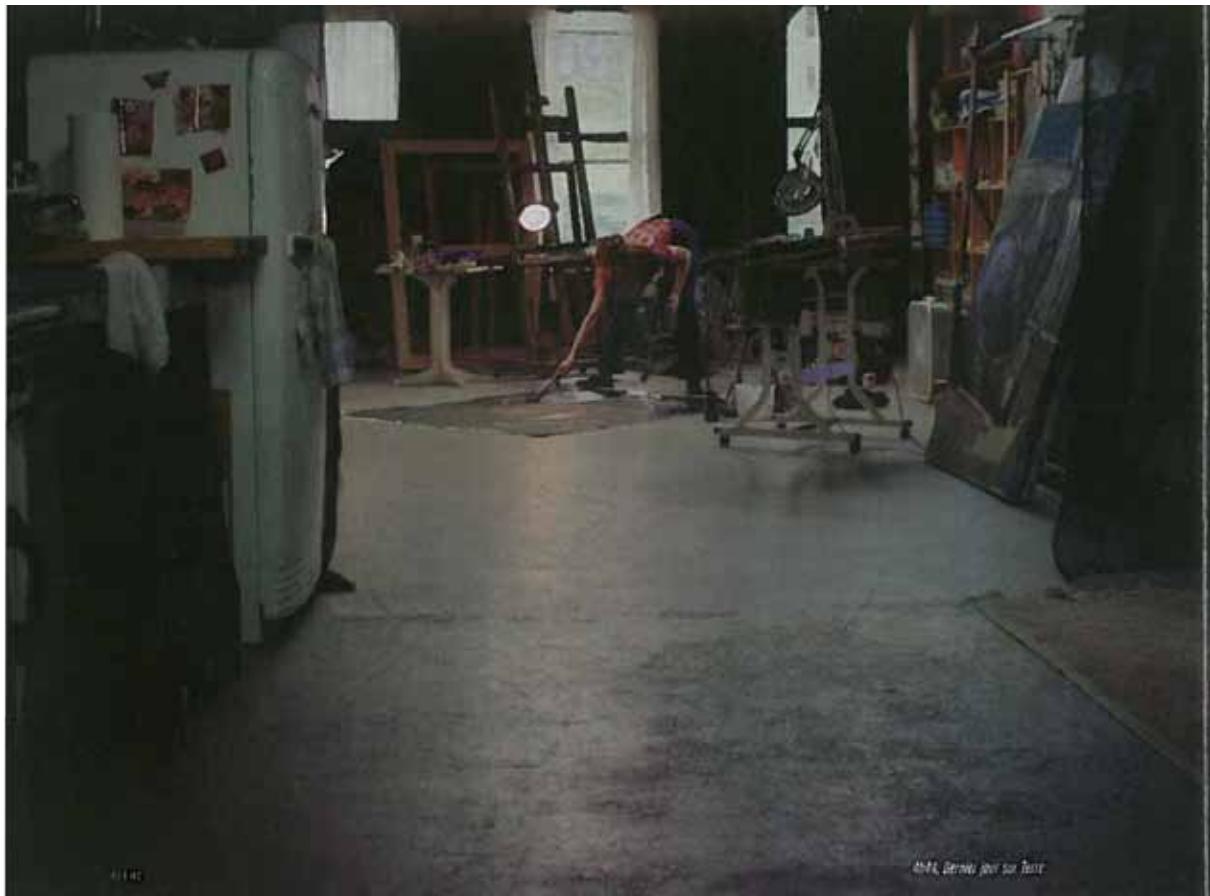
Nous avons rencontré, Damien Aubel et moi, Abel Ferrara, à l'hôtel Le Pavillon de la Reine, place des Vosges. Nous nous sommes longuement entretenus avec ce voyou de réalisateur prétendument devenu angelet. Surprise en se retrouvant devant lui: notre homme, pantalon à rayure, voix grave, gueule préhistorique, reste un animal féroce, personnage de la mafia. Marlon Brando dans *Le Parrain*. Il parle fort, avec autorité, se tait subitement pour réfléchir, ferme les yeux, prend sa tête entre ses mains, éructe brusquement un « *Fuck* », conclut ses phrases d'un « *You see what I mean?* ». Une nervosité se dégage de ce corps fabriqué comme un roc. Il vous regarde dans les yeux comme un boxeur: plus d'une fois j'ai cru qu'il allait me donner un coup de poing ou un coup de tête. Son bouddhisme nous a semblé bizarre...

Pour ceux qu'Abel Ferrara indiffère, *Transfuge* a construit un dossier sur les classiques. Nous traitons du contemporain à longueur d'année, nous essayons de voir clair dans cette nuit noire. Là, c'est une autre nuit qui nous a tentés, celle des œuvres oubliées du XX^e siècle: les *modern classics*.

Venez découvrir avec nous ces romans et films méconnus. Ils le méritent. Eux aussi sont à deux doigts du gouffre, de l'oubli.

PAR VINCENT JAURY



**4h44, DERNIER JOUR SUR TERRE**

On nous avait dit que le *bad boy* du Bronx, l'incorrigible *mauvick* du cinéma américain s'était rangé. Qu'il était converti au bouddhisme et qu'il tournait à l'eau claire. Finie donc la période où le créateur du *Bad Lieutenant* junkie-catho carburait à l'héroïne. Finies également les épées trash à base de vampiresses goulues et philosophes (*The Addiction*) ou de couturières violées devenues serial-killeuses à l'abattage impressionnant (*L'Ange de la vengeance*). *Go Go Tales* ou ce *4h44, Dernier jour sur terre* qui sort en ce mois de décembre sont plus élégiaques que sauvages.

Et certes, dans le cadre chic et huppé d'un hôtel de la place des Vosges où on ne se serait jamais attendu à croiser l'auteur de *Nos funérailles*, Abel Ferrara se contente d'enquiller les Perrier et les cafés. Mais c'est bien la seule concession de ce néo-bouddhiste à une vie zen. Car on a eu l'impression de passer une heure en compagnie d'un fauve survolté en costume de *mafioso*, habité par une tension qui ne retombe jamais. Le grand Abel Ferrara est toujours lui-même, avec son accent new-yorkais pur jus à couper au couteau et ses salves de *fuck*. Et son flair infaillible pour le scandale : notre homme, alléché par ce qu'il nous a décrit comme «l'*histoire d'une addiction au pouvoir et d'une relation amoureuse*», devait adapter l'affaire DSK. Au casting le duo Depardieu/Adjani pour incarner le directeur

du FMI et Anne Sinclair. Inutile de s'embêler pourtant - aux dernières nouvelles, malgré le «*scénario génial*» de Chris Zois et le «*respect*» que portent nos deux stars nationales au New-Yorkais, le projet est au placard faute de financement.

Je n'ai pas besoin de 30, je n'ai pas besoin de 40, ça n'a aucun sens. J'ai besoin de contrôler et de comprendre mon esprit

Ferrara n'a donc pas changé. Il suffit d'ailleurs de regarder d'un peu près *4h44*. Sous le vernis *laidback* et mélancolique, Ferrara raconte ce qu'il a toujours raconté : une crise d'une violence inouïe. Cisco (Willem Dafoe, à l'impeccable prestance) et Skye (Shanyn Leigh, au jeu étonnamment intense) forment un couple de bobos du Lower East Side comme il y en a tant. Ils créent, (Skye est peintre), s'engueulent (elle supporte mal qu'il parle à son ex), font l'amour dans des séquences à la sensualité presque palpable. Bref, on est en terrain connu, pas très loin de chez Cassavetes. Sauf que c'est leur dernier jour sur terre : l'apocalypse

est fixée à *4h44* sonnantes. Mais le film, saturé d'écrans (iPads, TV, portables), d'images hétérogènes (les infos, l'œuvre *in progress* de Skye...), s'intéresse moins à la catastrophe imminente qu'il ne met systématiquement en doute toute possibilité de représentation. Ferrara démultiplie les niveaux de réalité et enchevêtre les images en une confusion insoluble. *4h44* est un film paradoxal, qui raconte qu'on ne peut plus rien montrer, sinon un beau désordre. C'est une crise des images sans précédent. Alors, assagi Ferrara ? Non, plus radical que jamais.

On est toujours un peu impressionné en rencontrant une légende vivante...

Ouais, je suis encore vivant, pas vrai ?

Et bien vivant... Pourtant, *4h44*, à l'instar de *New Rose Hotel*, évoque l'autodestruction de l'humanité...

Le truc que j'ai essayé de dire, c'est que les êtres humains étaient en train de détruire la Terre. Mais est-ce qu'on peut vraiment détruire le monde ? Peut-être que notre empreinte carbone anéantit le monde – peut-être, c'est possible, vous voyez ce que je veux dire...

Vous êtes bouddhiste, désormais. Quelle est l'influence du bouddhisme sur votre travail ?

Les films reflètent votre vie et vos idées, et plus vous êtes pur, plus vous vous souciez d'autres personnes que vous-même, meilleurs ils seront. Si vous vous cantonnez à vous-mêmes, vous êtes limité. Cette façon de penser peut devenir auto-destructrice. Un film, c'est une façon d'atteindre les autres, de toucher d'autres personnes – mais pour ça, il faut être dans le bon état d'esprit. On peut toucher les autres avec une grosse dose de négativité, mais ce n'est pas la bonne voie, ça ne vous mènera nulle part. On peut se laisser porter par le courant de la négativité, ou bien on peut essayer de l'inverser et de le transformer en existence positive. La négativité a ses limites. On peut toujours créer de la souffrance, mais ça amène toujours plus de souffrance. C'est un cercle vicieux.

Toujours sur le chapitre du bouddhisme, ce qui frappe dans *4h44*, c'est l'indistinction entre les images et la réalité. Comme si cette dernière n'était qu'une illusion...

La réalité, c'est ce qui est dans ton esprit. Pour le bouddhisme, de façon sommaire, ce qu'on voit est ce qui existe. Et ça, c'est vraiment au cœur du cinéma, je veux dire, le travail sur ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Bon, je suis loin d'être un maître bouddhiste, j'ai juste assimilé les concepts fondamentaux. Prenez ce verre, là sur la table, il est vide, mais potentiellement il peut être plein, il peut se casser, et c'est toujours le même verre qu'on est en train de regarder. Alors, qu'est-ce qu'on est en train de regarder ? Pareil pour le cinéma – quel film est-on en train

de regarder ? De quel point de vue le regarde-t-on ? Ça peut sembler fumeux tout ce que je vous raconte, mais c'est le cœur du problème. Que la caméra mente ou non, ce n'est pas le problème, ce qui compte c'est ce que tu perçois quand tu observes la vie ou une photo. C'est une question de point de vue. Et si on change la façon dont on pense et on voit les choses, on peut changer le monde. Toutes les tensions, toutes les souffrances, les gens qui se font assassiner – toute cette merde, ça dépend de la force de ton esprit et de ton point de vue. Et si on fait des films sur ce principe, alors ça devient une expérience vertigineuse. Je n'ai pas besoin de 3D, je n'ai pas besoin de 4D, ça n'a aucun sens. J'ai besoin de contrôler et de comprendre mon esprit.

Justement, les évolutions technologiques permettent des manipulations de l'image qui peuvent restituer les mécanismes de la pensée...

Avec le numérique, on fait des trucs qu'on n'aurait jamais pu faire. C'est la puissance de la technique, on peut empiler les images et essayer

Les films sont des endroits extraordinaires pour rêver – ils donnent presque accès à un état onirique. C'est ce que disait Fellini : « Je filme mes rêves, c'est tout. »

d'approcher ce qu'est vraiment un rêve, ce qu'est vraiment le fonctionnement de l'esprit. On peut montrer tout ce qui se passe quand on ferme les yeux, montrer les flashes et les impulsions... On peut empiler les images sept fois, huit fois – on peut vraiment faire des films maintenant. Et encore, on est juste en train d'effleurer la surface de toutes les possibilités qu'offre le cinéma. Mais la technologie ne vaut que par ce que vous en faites.

Vous parlez des rêves – Hitchcock dans *Sueurs froides* (*Vertigo*) ou *La Maison du Dr Edwardes* (*Spellbound*) a beaucoup travaillé sur les séquences oniriques...

Vous pensez aux dessins de Dali, à tout ça ? Ce sont des classiques et, à la façon d'Hollywood, oui c'est ce que Hitchcock s'efforçait d'atteindre.

L'essence du cinéma, c'est le rêve ?

Les films sont des endroits extraordinaires pour rêver – ils donnent presque accès à un état onirique. C'est ce que disait Fellini : « Je filme mes rêves, c'est tout. » Ou Kubrick encore, quand il disait de son dernier film (*Eyes Wide Shut*) que c'était un rêve. Quand je pense à mes personnages, je pense à leurs rêves. D'une

certaine façon, d'ailleurs, tous les films sont des rêves. La prétendue normalité qu'ils tentent parfois de recréer n'est pas là : ce qu'on voit est radicalement différent de ce qu'on filme. Songez un peu : lorsqu'un film 35 mm passe dans le projecteur, il ne défile pas en continu, il s'arrête puis repart. C'est très rapide, mais au bout du compte, vous

Je ne veux pas me laisser prendre au piège et dire « ça, c'est ce que j'étais » et « ça, c'est ce que je suis ». Ce que je suis, c'est de la blague, vous pigez ? Je change tout le temps

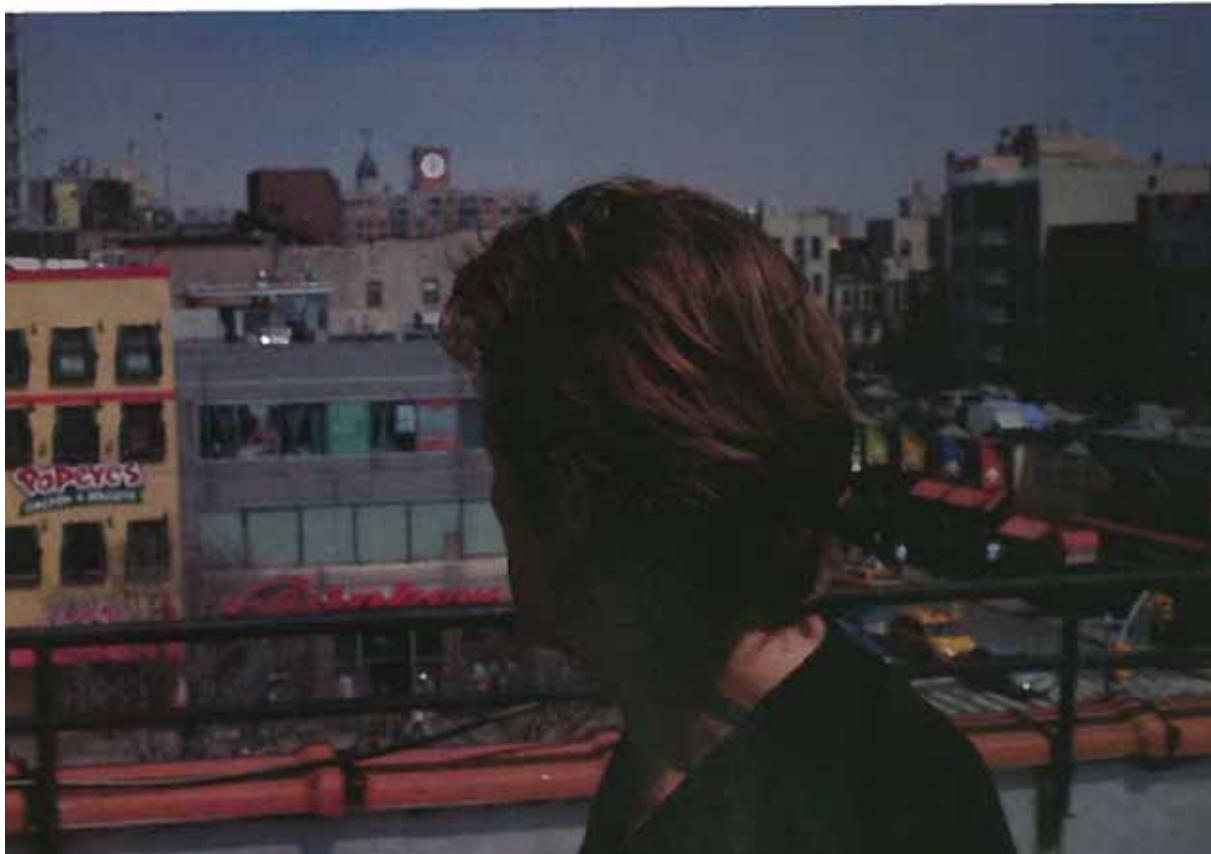
serez resté dix minutes dans le noir. C'est ça la réalité ? C'est ça la normalité ? Tiens, mon prochain film devrait être complètement noir. Ça serait hilarant – dites ça à vos lecteurs...

Vous pensez à des cinéastes contemporains, qui auraient le même objectif ?

Il y en a des tonnes, j'en suis sûr, des tonnes. Mais, j'en suis sûr aussi, ils n'ont pas de producteurs, personne ne les finance, personne ne les invite à séjourner dans des hôtels comme celui-ci... Mais attention : il ne s'agit pas de recréer le rêve, il s'agit de le créer, de créer ce rêve qui est aussi votre vie. Sinon, vous n'êtes plus en contact avec votre âme.

Il est question de rêve, mais aussi de travail : Skye, dans votre film, continue à peindre, malgré l'imminence du désastre...

Elle peint parce qu'elle est peintre, vous comprenez, parce que c'est une putain de peintre. Parce que c'est elle. Il n'y a pas de séparation entre ce qu'elle est et ce qu'elle fait. Personne ne verra son œuvre – et alors ? Elle s'en fiche. Elle ne va pas s'arrêter parce que c'est la fin du monde. Même chose pour le type qui joue de la guitare : c'est un guitariste, alors il joue. Il peut même enregistrer ce qu'il fait, pourquoi pas ? Je me souviens, je voulais enregistrer, alors j'ai laissé un magnétophone. Et quelqu'un m'a dit, merde, on a filmé le magnétophone, c'est la cata. Mais on s'en fiche – c'est son activité quotidienne.



Ce qui ne veut pas dire que le moi est immuable, je suppose ?

Il y a dix ans, j'étais un type totalement différent. Je ne veux pas me laisser prendre au piège et dire « ça, c'est ce que j'étais » et « ça, c'est ce que je suis ». Ce que je suis, c'est de la blague, vous pigez ? Je change tout le temps.

En parlant de changement, la critique a souligné que vous vous étiez assagi dans vos derniers films...

Ça veut dire quoi ? Que mes personnages ne tuent plus une quarantaine de personnes ? Qu'ils n'assassinent plus les gens à coups de perceuses ? Ce genre de remarques n'a aucun sens pour moi. Le sujet d'un film, c'est la dernière chose qui compte dans un film. Regardez *Les Tournesols* de van Gogh – ce ne sont pas eux qu'il peint vraiment, ce sont les démons qu'il y a à l'intérieur, tous ces trucs flippants.

Parlons un peu de vos acteurs – comment les choisissez-vous ? Pourquoi des gens comme Christopher Walken, Harvey Keitel ou Willem Dafoe ?

Je me fiche qu'ils soient beaux, grands, ou qu'ils ressemblent à Tom Cruise. Ça n'a aucune importance, pas plus que de savoir danser ou jouer un pirate par exemple. Tout ça, c'est des conneries. Si vous êtes touché par De Niro dans un film, ce n'est pas parce qu'il sait se battre ou tirer ou incarner une dizaine de personnages, non. Il faut arriver jusqu'à l'âme de l'acteur et qu'il vous laisse rentrer. Il doit être ouvert, vous pigez, et ne pas se refermer devant vous. Il doit savoir ne pas vous écarter, vous en tant que réalisateur, en vous disant d'aller vous faire foutre.

Le sujet d'un film, c'est la dernière chose qui compte dans un film. Regardez *Les Tournesols* de van Gogh – ce ne sont pas eux qu'il peint vraiment, ce sont les démons qu'il y a à l'intérieur, tous ces trucs flippants

Dans *Snake Eyes*, Eddie Israel disait à son acteur qu'il devait aller jusqu'en enfer... Vous amenez vos acteurs en enfer ?

Je pense qu'ils devraient déjà être passés par là. En tout cas ils doivent être disponibles et prêts à y descendre sans se plaindre qu'il y fait trop chaud ou trop froid... Mais j'attends aussi que mes acteurs me fassent descendre en enfer. Ce que je leur dis c'est : « Pourquoi je te paye ? Qu'est-ce que tu fous-là ? Qu'est-ce que tu apportes ? C'est quoi, ta putain d'histoire ? » Et les gars que je choisis ont des réponses à ces questions.



SES 4 LIVRES FÉTICHES



JAMES LEE BURKE

Le traumatisme américain d'Alamo version James Lee Burke, quand il n'était pas encore la star du polar des boy-scouts. On rêve déjà de la bataille de Fort Alamo revisitée par Ferrara...



MILAREPA

La vie d'un maître spirituel tibétain (Milarépa, 1040 - 1123). L'équivalent, sauce bouddhiste, de nos vies de saint chrétiens. Biopic en vue ?



HENRY DAVID THOREAU

Pour un cinéaste hanté par la destruction de la planète, la brefveire d'une certaine écologie à l'américaine était une lecture évidente. De la marche ou comment repenser nos rapports avec la Nature.



UMBERTO ECO

Un roman nomade dans une Europe du XIX^e où s'étend l'ombre paranoïaque et antisémite du Protocole des sages de Sion. La haine et l'imposture, deux pôles du cinéma de Ferrara.



SES 4 FILMS FÉTICHES



JEAN-STÉPHANE SAUVAGE

Au cœur d'une Afrique déchirée par ses guerres civiles, la vie d'une poignée d'enfants-soldats. L'innocence contaminée par l'hyper-violence – le réalisateur de *L'Ange de la vengeance* est chez lui...



PIER PAOLO PASOLINI

Fantaisie aérienne, politique et burlesque. Des oiseaux, petits et grands est placé sous l'invocation de saint François d'Assise et met en balance l'amour et les lois impitoyables de la Nature. Tension très ferrarensse s'il en est...



STANLEY KUBRICK

Le parfum de scandale est bien évident et on peut maintenant recommander en *Lolita* un grand film sur la corruption de la culture US. Les mœurs d'Amérique et un acteur de génie (Sellers) : la recette de tous les Ferrara.



JOSEPH LLOSA

Choc des mondes, rapports de domination et de fascination dans l'Angleterre du début du XX^e siècle – autant de thèmes familiers au Ferrara de *China Girl* ou *The King of New York*.



4h44. Photo : J. L. Lévy

Vos acteurs collaborent étroitement au film, non ?

Demandez à Shanyn. [à sa compagne, qui est aussi l'actrice principale] Shanyn ! Viens t'asseoir cinq minutes avec ces gars. Elle saura vous répondre.

On va tous mourir, moi, vous, tout le monde. On dit qu'il n'y a rien de certain, sauf la mort et les impôts, et encore, on peut échapper aux impôts ! Demandez à Wesley Snipes

Moi, il faut que j'aille pisser.

[Abel Ferrara s'éclipse un moment, en attendant on bavarde avec Shanyn]

C'est difficile de tourner avec Abel Ferrara ?

En un sens, c'est facile car il laisse beaucoup de liberté. Mais c'est aussi difficile, car il a l'habitude de travailler avec Christopher Walken et me dit : « *Ne me fais pas deux fois la même prise !* » Il veut un truc différent à chaque prise, mais je suis bien loin d'être Christopher Walken...

Le tournage de 4h44, vous l'avez vécu comme une entreprise commune ?

Le film lui appartient complètement, mais Abel a l'habitude de puiser son inspiration dans sa vie. Or, il se trouve que j'étais là à ce moment et il a pris beaucoup d'éléments de notre vie commune.

Vous jouez une artiste-peintre – vous en êtes une vous-même ?

Non, non certainement pas, mais j'adore peindre. Frida Kahlo m'a beaucoup servi, elle

et l'amour inconditionnel qu'elle portait à son mari, Diego Rivera. Elle m'a beaucoup inspirée. Mais on avait surtout une aide extraordinaire, Spencer Sweeney, un peintre new-yorkais. J'ai décidé que la peinture de Skye représenterait un ouroboros, ce merveilleux symbole de vie, de mort et de renaissance. On a tourné très vite, ça a été très rock'n'roll la conception du tableau...

Qu'est-ce que ça vous a fait de tourner avec Willem Dafoe?

C'était génial... Il était drôle sur le plateau, capable de faire des imitations parfaites du dalaï-lama... J'adore les imitations...

[Abel Ferrara revient, nous reprenons la conversation]

L'espace, dans *4h44* est presqu'entièrement confiné à l'appartement – alors que l'événement – la fin du monde – a une importance gigantesque...

L'importance d'un événement est fonction de la façon dont vous le voyez à travers vos propres yeux. Il peut concerner des milliards de gens, mais si vous êtes seul dans votre chambre, il n'aura que l'importance que vous lui donnez dans votre esprit. L'idée derrière ce film, c'était de montrer les relations au sein d'un couple – comment chacun se comporte avec l'autre, ce qui se passe entre eux à chaque instant.

Il y a toute une floraison de films apocalyptiques en ce moment – Lars von Trier (*Melancholia*), Jeff Nichols (*Take Shelter*)...

On n'est pas tout seuls sur cette planète. On ressent tous les mêmes choses. Je n'ai pas parlé de mon film à Lars von Trier. La fin du monde est un truc qui préoccupe tout le monde à l'évidence. Ce n'est pas une coïncidence, ça ne vient pas de nulle part.

C'est aussi un genre bien défini, le film d'apocalypse...

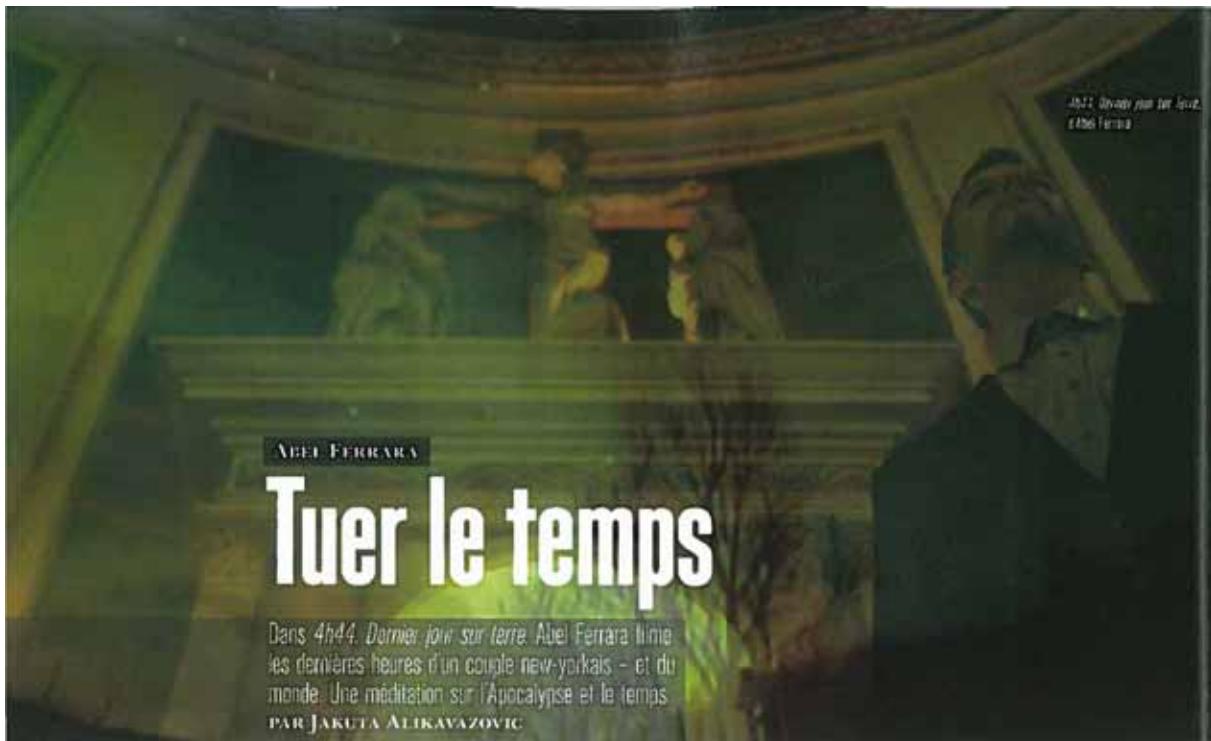
Oui, bien sûr on peut évoquer les genres cinématographiques, on peut dire, OK, ce film vient de là, de telle ou telle forme. On peut dire, OK, on a fait notre film de gangster, notre comédie, etc., etc., maintenant on va faire notre film de fin du monde. C'est comme dans la musique folk, on travaille dans une tradition – mais ce dont il est question, ici, c'est de la mort. On va tous mourir, moi, vous, tout le monde. On dit qu'il n'y a rien de certain, sauf la

mort et les impôts, et encore, on peut échapper aux impôts! Demandez à Wesley Snipes... Moi je viens d'une culture où on ne parle pas de la mort, il faut se taire, ça pourrait vous filer le mauvais œil. Mais c'est un fait. Reste que l'esprit ne meurt pas, qu'il survit. Vous par exemple, en tant qu'individu, en tant que corps, vous allez mourir, mais l'esprit, cette puissance qui est celle de l'univers, et bien mec, elle persiste. La vraie question, la voici : y a-t-il une vie après? A l'évidence oui. Je veux dire, si cette Terre explose, est-ce que ça veut dire que l'esprit de l'univers est anéanti? Je n'y crois pas, je ne peux pas me le représenter. Vous pensez quoi, qu'il ne restera que du vide et de l'obscurité?

La fin du monde est un truc qui préoccupe tout le monde à l'évidence. Ce n'est pas une coïncidence, ça ne vient pas de nulle part

Cela vaut aussi pour les films, j'imagine? Il y a un au-delà de l'image?

Les images ne suffisent pas. Je peux créer des millions d'images, mais ça n'est pas assez. Si je fais des films en étant simplement aiguillonné par mon instinct, alors je ne suis qu'un esclave – un esclave de la dernière tasse de café que j'ai bu, de la dernière drogue que j'ai prise. Les films de Welles venaient de l'esprit de ce mec. Pareil pour Kubrick. Ses films n'étaient pas géniaux parce qu'il tournait en 3D, mais parce qu'il y avait un être humain qui était en contact avec sa putain d'âme. Les films que j'aime viennent d'une personne et je sens la présence de cette personne. Ne me dites pas que Kubrick est mort. Je veux dire, Stanley Kubrick est bien mort, son corps n'est plus, mais l'esprit de ses films ne mourra jamais. Pas parce que ses films sont immortels. Ils seront peut-être réduits en cendres dans quelques années, mais l'esprit lui ne périra pas. Vous pigez?



ABEL FERRARA

Tuer le temps

Dans *4h44. Dernier jour sur Terre*, Abel Ferrara filme les dernières heures d'un couple new-yorkais – et du monde. Une méditation sur l'Apocalypse et le temps

PAR JAKUTA ALIKAVAZOVIC

4h44, DERNIER JOUR SUR TERRE
avec Willem Dafoe,
Shannyn Sossamon...
sortie le 13 décembre
Capital Films



L'Apocalypse est-elle un événement public vécu sur un mode privé ou un événement privé vécu sur un mode public? L'intimité, soudain, s'étend au monde entier: la fin du monde, c'est d'abord la tyrannie du collectif. *Nowhere to hide*. Mais précisément, il ne s'agit pas, pour Cisco (Willem Dafoe) et sa jeune compagne Skye (Shannyn Leigh) de se cacher – plutôt de se recueillir. Retranchés dans leur loft new-yorkais, ils attendent l'événement que l'âge moderne a provoqué et que la science a su prédire – mais non éviter. Leur appartement, lieu pour ainsi dire unique du film, est à la fois centre et périphérie; il est tout sauf coupé du monde – au contraire, il est traversé par lui, ou plus précisément par ses représentations: informations en continu à la télé, enregistrements de guides spirituels sur iPad, scènes de ménage sur *Skype*... La sphère privée est hantée par l'extérieur, toujours présent – de façon fantomatique (via les écrans) ou physique (irruption d'un petit livreur asiatique... qui réclame un moment sur *Skype*).

Ni pathos, ni nihilisme

Nowhere to hide: ces réseaux, ce flux, montrent qu'il est vain de se croire en dehors du monde. *Nowhere to run*. C'est la force de Ferrara de montrer combien ces simulacres sont rassurants (ainsi, les adieux de Skye et de sa mère sont complexes, entre cliché sentimental et émotion réelle). Cependant, leur efficacité est compromise: à l'imminence de la fin, Ferrara oppose une poétique de la présence et du processus. Le monde sensible – la chair, l'amour physique, l'art – peut seul racheter un instant et

lui donner une valeur pure, capable un instant de donner un sens à ce qui n'en a pas, à ce qui est le scandale ultime de la vie – son dénouement.

Comment vivre ce qui est subi, ce qui nous nie? Faut-il détourner les yeux, céder aux divertissements les plus noirs – rage, drogue, suicide – pauvres leurre visant à préserver, au moins, l'illusion du contrôle? Ferrara répond à la question du sens d'une façon lumineuse, par une célébration sans illusion et sans pathos du libre arbitre. Lorsque Cisco manque céder à la tentation de la drogue, son ami – abstinente lui aussi – lui dit que « *la fin du monde n'est pas une raison valable* ». L'être doit persister dans son être: le choix, renouvelé librement à chaque instant, est garantie d'éternité – une éternité contenue dans chaque seconde où il s'exerce. Et cela vaut pour les gestes les plus dérisoires. « *Pourquoi te rases-tu?* », demande Skye à son amant: il leur reste quelques heures à peine. « *Pour toi* », répond Cisco. L'instant vécu pleinement est une réponse à la fin qui s'approche. Rien ne l'exprime mieux que la peinture au sol réalisée par Skye. Dans l'œuvre abstraite une figure semble émerger, image de destruction mais aussi de recomencement. Elle devient anneau, cercle magique où s'allonger, seuls mais ensemble, ensemble mais seuls. Là, on vivra la fin – car la fin aussi est une expérience sensible.

Si *4h44* est agité de soubresauts, il est tout sauf un film convulsif. Ni pathos, ni nihilisme paroxystique: comme le dit l'un des personnages, « *le monde finit depuis son premier jour. Il ne faut pas prendre tout ça trop au sérieux* ». Il s'agit, dans l'art comme dans l'amour ou dans la persistance d'une morale personnelle, de tuer le temps. De l'abolir – ne fût-ce qu'un instant.

INTERVIEW OBSESSION

Texte Philippe Azoury
Illustration Jocelyn Gravot

N'écoutez pas les aveugles qui voient en **ABEL FERRARA** un cinéaste fini. Déjà parce que cela supposerait qu'il ait un jour été présentable quand, en vilain petit canard, il n'a jamais incarné que la face sombre de l'humanité. Dans *Bad Lieutenant* ou *King of New York*, il est allé très loin dans ces portraits d'hommes qui croyaient



échapper à tout contrôle mais ne pouvaient échapper à leurs propres **DÉMONS**.

4:44. *Dernier jour sur terre* (en salles le 19 décembre) est l'un de ses plus beaux films. Un film sur l'**APOCALYPSE** ou, plus intimement, sur toutes ces choses que l'on prend la décision de quitter. Abel Ferrara a accepté le principe de cette rencontre à une seule

condition : « Que tu te ramènes à mon hôtel dans moins de vingt minutes. »

Assis sous la pluie à la terrasse d'un café de la rue Saint-Denis, Ferrara s'est mis à parler. À toute vitesse, et comme personne, du film qu'il prépare sur **L'AFFAIRE DSK**, de la fin du monde, de Naples, de Skype et de Bouddha...

OBSESSION

Type : PM

Date : 23/11/12

Auteur : Philippe Azoury

Pages : 5

INTERVIEW OBSESSION

Tu vis où désormais ?

Italie du Sud, près de Naples... Je peux respirer, je peux manger, je n'ai pas à inhale le merdier qui émane de 15 millions de voitures.

Il paraît que tu tournes ton nouveau film en France ?

Le prix à payer pour faire un film à New York est trop élevé, et je ne parle pas que d'argent. Ça signifie qu'il faut vivre là-bas et c'est impossible pour moi, maintenant. À cause des tentations. Tu vois ce que je veux dire ? Tout cet environnement est négatif pour moi. Si tu es négatif, New York est très bien, mais je ne suis plus négatif.

Concrètement, où en est le film sur Dominique Strauss-Kahn ? [Depuis que nous avons vu Abel Ferrara, le film serait retardé, les télévisions se montrant frileuses pour le produire.]

J'ai vu Depardieu ce matin. Je suis super excité. Ce mec... C'est un très grand acteur, probablement un artiste. Il m'a plu. J'ai revu les films, mais ce n'est pas de ça dont je parle. Je sais ce que peut ce mec : je l'ai vu les yeux dans les yeux. Ça, ce sont des choses auxquelles je peux faire confiance. Je sais à la démarche, au regard, ce que vaut un acteur. Je sais si un acteur a ce truc magique qui ne se passe qu'entre la caméra, lui et moi.

Qu'est-ce qui t'intéresse dans l'histoire de DSK ?

Hé ! Voilà un type qui avait la possibilité réelle d'être président, qui était à la tête du FMI, qui rendait certains lobbys paranoïaques parce qu'il est socialiste, parce qu'il a grandi au Maroc et qu'on le soupçonne aux États-Unis d'être pro-africain. Un matin, il est accusé de viol. Et ce qui m'intéresse en premier lieu, c'est ce qu'un homme peut dire à sa femme quand il est accusé de viol. Quels mots trouve-t-il pour lui parler ? Comment appréhende-t-il la confrontation avec sa femme ? Qu'il soit coupable ou non, ce n'est même plus le problème. Parce que moi, en tant que cinéaste, je peux voir cette situation, je peux l'imaginer, l'écrire. Ensuite, un autre point qui m'intéresse, c'est comment ils ont vécu ensuite, tous les deux, enfermés dans cette putain de maison de Tribeca, assiégés de journalistes qui campaient autour.

Ton cinéma, dans *King of New York* ou *Bad Lieutenant*, a toujours sondé très profondément le mal, jusqu'à en renverser la vision. Quelle image as-tu de l'homme DSK ?

C'est une situation si complexe que si tu ne pars pas de cette complexité-là, tu vas droit dans le mur. Avant de juger l'homme, on a le droit aussi de se poser des questions sur ce qui s'est réellement passé. Je parle en scénariste, là. J'explore toutes les hypothèses. Je ne tiens pas à dire aujourd'hui ce que va être le film, tu peux le comprendre, mais comme scénariste, je m'interroge. Si je voulais écrire la scène, je ne peux me passer de certaines questions : qu'a-t-il pu arriver en sept minutes ? Est-ce possible de violer une fille en sept minutes, qui plus est quand on est un homme d'une soixantaine d'années ? La fille, de son côté, est forte. Elle est jeune. Et il n'avait pas de couteau, l'hôtel n'était pas vide, des cris auraient forcément alerté. Est-ce que cet hôtel fait partie de ces hôtels où tu demandes deux oreillers et on t'envoie une fille ? Ou de ceux qui t'envoient une fille latina quand tu demandes après onze heures du soir un « café au lait » [en français dans le texte] ? Je ne sais pas. Je peux juste partir de ce matériau fictionnel assez fort, un type accusé de viol qui ne peut nier avoir couché avec la fille puisque son sperme l'accuse et qui vit avec les conséquences de ces accusations. L'autre détail qui m'intéresse beaucoup en tant que cinéaste, c'est le Blackberry volé. C'est ce que le vieux Hitchcock aurait appelé un putain de MacGuffin, non ? Qui avait intérêt à voler ce téléphone ? Qu'y avait-il de si important dedans ? Un vieux texto où il se serait permis de dire « Fuck you » à Barack Obama ? [Il éclate de rire] Oh ! Regarde ce mec en face ! Il tient son shampoing comme une canette de bière ! Ils carburent au shampoing ici, maintenant ?

4:44. Dernier jour sur terre, ton dernier film en date, et selon nous un de tes plus beaux, sort en France en décembre. C'est un film catastrophe sur l'apocalypse, mais raconté avec un point de vue intimiste. Tu te souviens du point de départ ?

C'était une idée de mon producteur, Peter Danner. Al Gore venait de faire ce film sur l'environnement. Ce n'était pas génial comme film, mais il décrivait un tel scénario catastrophe pour l'humanité que nous nous sommes retrouvés, Peter et moi, à

OBSESSION

Type : PM

Date : 23/11/12

Auteur : Philippe Azoury

Pages : 5

chercher de l'argent pendant un an pour développer un scénario qui se déroulerait le dernier soir qui précède la fin du monde, laquelle aura lieu un peu avant l'aube, à 4:44. Je n'allais pas faire un film sur un suicide collectif, mais plutôt plonger dans quelque chose qui m'intéresse plus: l'homme au pied du mur. À l'heure du grand crash final, tu entrevois ce qu'a été ta relation avec l'autre, ton couple et ce qu'a été ta relation avec toi-même. Tu entreprends une sorte de dernier examen de conscience. La fin du monde, je l'entrevois tous les jours, mais plutôt comme un *work in progress*, le monde coule plus lentement que dans le film, mais il coule. Nous l'avons fait couler.

On communique beaucoup à distance dans 4:44. Dernier jour sur terre, Skype est devenu un élément du récit à part entière...

On a pu croire que je disais par là que le monde réel était déjà mort. C'est moins simpliste que ça: il faut repartir de chacun des personnages. Si je prends Skye, le personnage féminin du film: elle est bouddhiste. Elle croit à la transcendance de l'âme. En revanche, Cisco, le personnage masculin, est en dehors de ça. Il serait plutôt du genre à porter une arme sur sa tempe. Mais là, c'est la fin du monde qui lui pose une arme sur la tempe... Alors il est bien obligé de se les poser, les questions qu'il avait jusque-là évitées. Qu'est-ce que je fais de ces dernières heures? Je m'envoie en l'air de toutes les façons possibles ou peut-être pas. Je passe ma dernière heure avec cette fille ou seul avec ma drogue du moment? Est-ce que si je jette la dope par-dessus le troisième étage, ça veut dire que j'en ai vraiment fini avec ça? Qui le sait? Car en quoi j'aurai cru toute ma vie, finalement? Les femmes? La défonce? En autre chose? Est-ce que le dernier soir je brûle tout ou j'essaie le plus difficile, c'est-à-dire partir en paix avec moi-même? Ce n'est peut-être que pure convention, j'en conviens. Mais c'est de ce genre de convention que les films sont faits. Car un film, c'est toujours, quelqu'un qui essaie de passer à travers le truc pour s'en sortir.

Tu te dépeindrais comme un pessimiste ?

4:44. *Dernier jour sur terre* est un film teinté de pessimisme. C'est obligé: on s'est emparé de ce monde et au final, on l'a quand même

« La fin du monde, je l'entrevois comme un work in progress, le monde coule plus lentement que dans le film, mais il coule. »

salopé. Dans le film, un ami de Willem Dafoe vient lui dire: « C'est la fin du rêve. » Mais quel rêve? Le monde a fini par devenir ce qu'on en a fait. Et ce monde a fini par nous ressembler. Aujourd'hui, envisager le monde sans saccage, c'est envisager un homme qui aurait renoncé à l'autodestruction. C'est aussi un film sur la compassion, et sur cette bataille qu'il faut se livrer pour admettre l'amour. Le soir de la fin du monde, tu peux te défoncer. Mais tu peux tout aussi bien téléphoner à ta mère et lui dire que tu l'as aimée. C'est un cliché? Pas moins que celui de montrer des gens qui n'ont qu'une fiesta en tête le dernier soir. Il faut admettre qu'un peu de beauté nous ferait du bien.

4:44. Dernier jour sur terre, c'est un autoportrait en rédemption ?

Ok, Shany Leigh, qui joue Skye, est ma copine. Il y a forcément une part d'intimité. Tout le monde pense que Willem Dafoe est mon alter ego. Là encore, soyons plus prosaïque: hé! Je suis moi, il est lui. Et entre les deux, il y a le film. Et un film, ça repose sur un personnage et un personnage, ça s'écrit, ça se construit, ça ne peut pas venir que de moi. Pour être honnête, il y a plus de moi dans le personnage féminin que dans son personnage à lui - mais ça, qui l'a vu?

Tu as tant changé que ça?

Je ne suis plus celui que l'on vous a raconté pendant toutes ces années. J'ai changé d'uniforme. Je suis sorti de toute cette merde, définitivement. Je ne suis plus ...

OBSESSION

Type : PM

Date : 23/11/12

Auteur : Philippe Azoury

Pages : 5

... du tout accro à la dope et à l'alcool. Un deal quel qu'il soit, avec l'alcool ou avec la poudre, repose sur le mal-être que tu portes en toi. Tu penses que tu pourras y arriver ou juste te sentir mieux avec un verre ou dix, en prenant un peu de dope ou en fumant un joint. Pour te débarrasser de cette idée, tu dois travailler sur toi-même. Et là, je ne parle plus de travail ou du film, je parle du quotidien. On me demande si Willem Dafoe, avec qui j'ai partagé tant de choses, est mon alter ego? Il n'y a pas d'alter ego. Tout simplement parce que je suis le seul à être ce que je suis sur terre et après tout, il n'y a aucune raison que je me foute moi-même en l'air. J'ai fait un drôle d'équipage avec la défonce, les poudres, les pilules, l'alcool. Il s'est avéré que cet équipage finissait par m'empêcher de fonctionner. Tu m'aurais posé la question il y a dix ou vingt ans, je t'aurais juré du contraire.

C'est très différent de faire un film loin de toute dépendance?

Certains de mes films ont été faits sous coke, d'autres sous héroïne. D'autres sous l'emprise totale de l'alcool. D'autres sous un mélange d'un peu tout ça à la fois. C'était quand même des films, ils existent, ils ne sont pas rien, certains sont même réussis, je le sais. Donc je ne peux pas dire si c'est si différent. Tout simplement parce que tu ne fais pas un film dans un état normal. Quand tu tournes, tu es hors de toi. J'ai parfois l'impression que c'est le film qui te dirige. Et puis, ça reste une aventure collective. Cinquante personnes sont derrière toi et te demandent des choses concrètes auxquelles il faut répondre dans la seconde. Tu n'es pas seul dans ta chambre, effondré.

Qu'est-ce qui te fascinait dans ce mode de vie?

J'étais à Woodstock. J'avais 16 ans. La décharge était incroyable. Après, tu admirais un génie littéraire comme Burroughs et il y va. Tu fonds en larmes sur Billy Holiday et elle aussi, elle y allait. Tu es cinéaste, tu ne vois pas pourquoi tu ne ferais pas partie du lot. Tu franchis la ligne assez vite, au point que je suis devenu addict - mais la claque était si forte à Woodstock... C'est important de repréciser tout ce contexte parce que nous vivions un monde différent. On a traversé ça en voyant d'abord le côté

positif de la chose, comme un mode de vie total. Bon, c'était un putain de mensonge. Mais qu'est-ce que je pouvais savoir à 17 ans du prix à payer pour tout ça?

Aujourd'hui, tu es clean?

C'est quoi être clean? Ce n'est pas être sous Subutex ou sous méthadone, ce n'est pas se rabattre sur l'alcool. C'est plus dur que ça et ça demande beaucoup de paix avec soi-même, une paix qu'il t'est impossible de trouver tant que tu t'accroches à des substituts de défoncés. Je vis en Italie du Sud, là où des gosses de 14-15 ans s'enfilent n'importe quoi, braquent des pharmacies entières. Ils vivent dans le ghetto, mais je sais maintenant qu'aucun ghetto ne saurait valoir pour excuse. Ni les ruelles de Naples, ni East New York, ni la rue Saint-Denis. Mais je sais aussi que le New York d'il y a vingt ans n'existe plus. Il ne reste plus rien de Chinatown, du Lower East Side, de Soho, Prince Street, tout ce coin recouvert de graffitis dans lequel j'habitais et où les chances de se faire braquer étaient de l'ordre de 100%! Tu te faisais braquer tous les soirs par les mêmes mecs, à la même heure, sous le nez de flics impuissants ou qui tout simplement n'en avaient rien à foutre. C'était une garantie sûre, dans un sens. Et maintenant? Vous êtes où, les gars? J'ai peur dans New York sans vous. Je ne trouve même pas un coin où pisser. On dirait un campus universitaire.

La religion a joué un rôle latent? Ton catholicisme a toujours été présent dans ton œuvre passée...

Ah, ah! Mais mon garçon, être italien, c'est pire qu'être addict. Il y a des choses auxquelles tu ne peux échapper. L'église, tu ne peux y échapper. Comment des gens peuvent se prétendre catholiques sans aller à l'église? Ça me dépasse. Tu sais ce que c'est, un catholique? Un junky qui ne pourra jamais se séparer de son addiction au Christ! [Il éclate de rire.] La rédemption, c'est comme le deal au jour le jour: ça n'est jamais résolu. Ça ne le sera jamais. La rédemption est toujours en cours. Tu connais des gens qui viennent te voir en te disant: « Ça y est, j'ai fait ma rédemption! » Ah, oui? Super! Tu fais quoi ce soir? Tu vas t'avaler la bouteille de shampoing?

OBSESSION

Type : PM

Date : 23/11/12

Auteur : Philippe Azoury

Pages : 5

Où as-tu trouvé la force de décrocher ?

Je suis bouddhiste, maintenant. Je suis dedans et le film est évidemment marqué par ça. C'est ma copine qui m'a initié, elle suit l'enseignement de façon très consciente. Le bouddhisme t'enseigne que tu peux devenir ce que tu veux, si tu le veux vraiment. Il faut savoir ce que tu cherches. Et ce que tu cherches est là, en toi. Et ce potentiel qui est le tien n'appartient qu'à toi.

Tu as toujours en projet ce film sur Pasolini ?

Mon film sur les derniers jours de Pasolini, ce n'est plus un projet : je vais tourner ce film, définitivement. Je peux même te dire que Dafoe va jouer Pier Paolo Pasolini, ils ont le même visage si tu regardes bien. Et Willem parle parfaitement italien. Il vit à Rome maintenant, sa copine est italienne.

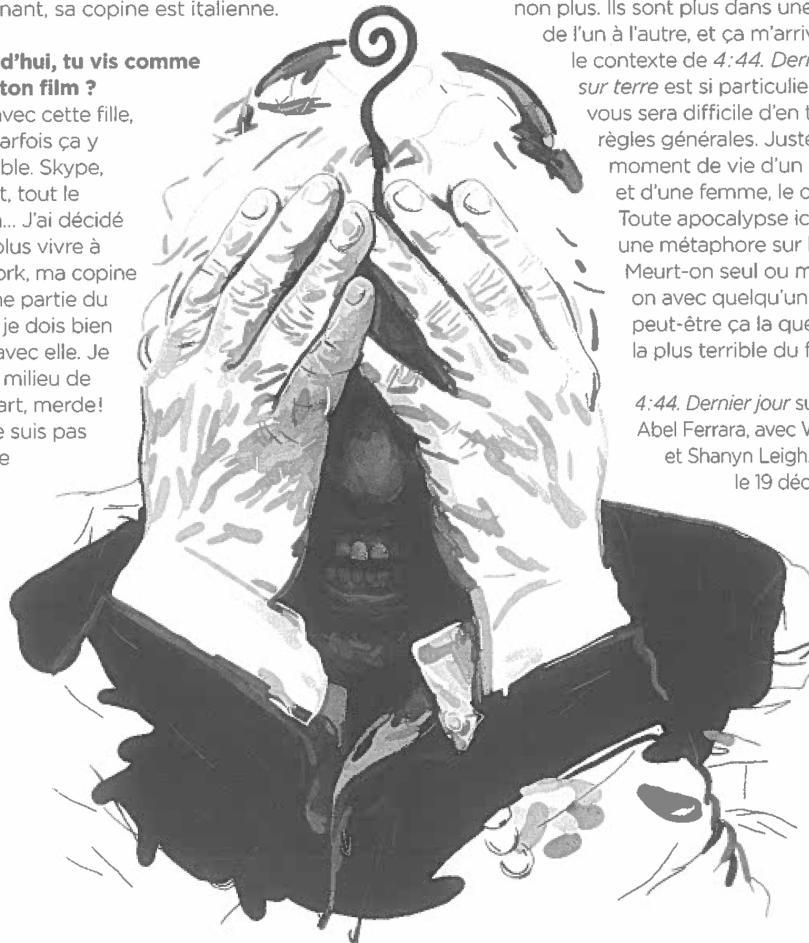
Aujourd'hui, tu vis comme les héros de ton film ?

Je vis avec cette fille, donc parfois ça y ressemble. Skype, Internet, tout le machin... J'ai décidé de ne plus vivre à New York, ma copine y vit une partie du temps, je dois bien parler avec elle. Je suis au milieu de nulle part, merde ! Et je ne suis pas un riche

Américain en vacances en Sicile, les mecs !

Je bosse ! Skype ne me coûte rien, je peux suivre des enseignements bouddhistes sans avoir à payer 2000 dollars par mois ou regarder trois heures de football américain d'affilée sur Skype ; à côté d'un copain qui est resté à New York. À bien y regarder, Skype et le bouddhisme ont des trucs à faire ensemble : tu veux vraiment quelque chose, cette chose est là, et si tu le veux vraiment, tu la réalises. Ah, ah, ah ! Bon, je ne sais pas si ma vie ressemble à celle de mes héros. Quiconque regarde *4:44. Dernier jour sur terre* ne doit pas oublier que c'est une journée particulière dans la vie d'un couple, juste une journée. Pas de généralité là-dessus. Ils ne sont pas des bêtes à cocktail, mais moi non plus. Ils n'invitent pas des gens à venir faire un bridge chez eux, mais moi non plus. Ils sont plus dans une relation de l'un à l'autre, et ça m'arrive. Mais le contexte de *4:44. Dernier jour sur terre* est si particulier qu'il vous sera difficile d'en tirer des règles générales. Juste un moment de vie d'un homme et d'une femme, le dernier. Toute apocalypse ici est une métaphore sur le choix. Meurt-on seul ou meurt-on avec quelqu'un ? C'est peut-être ça la question la plus terrible du film. ●

4:44. Dernier jour sur terre, de Abel Ferrara, avec Willem Dafoe et Shannyn Leigh. En salles le 19 décembre.



LA FIN DU MONDE...

2012 : CLAP DE FIN

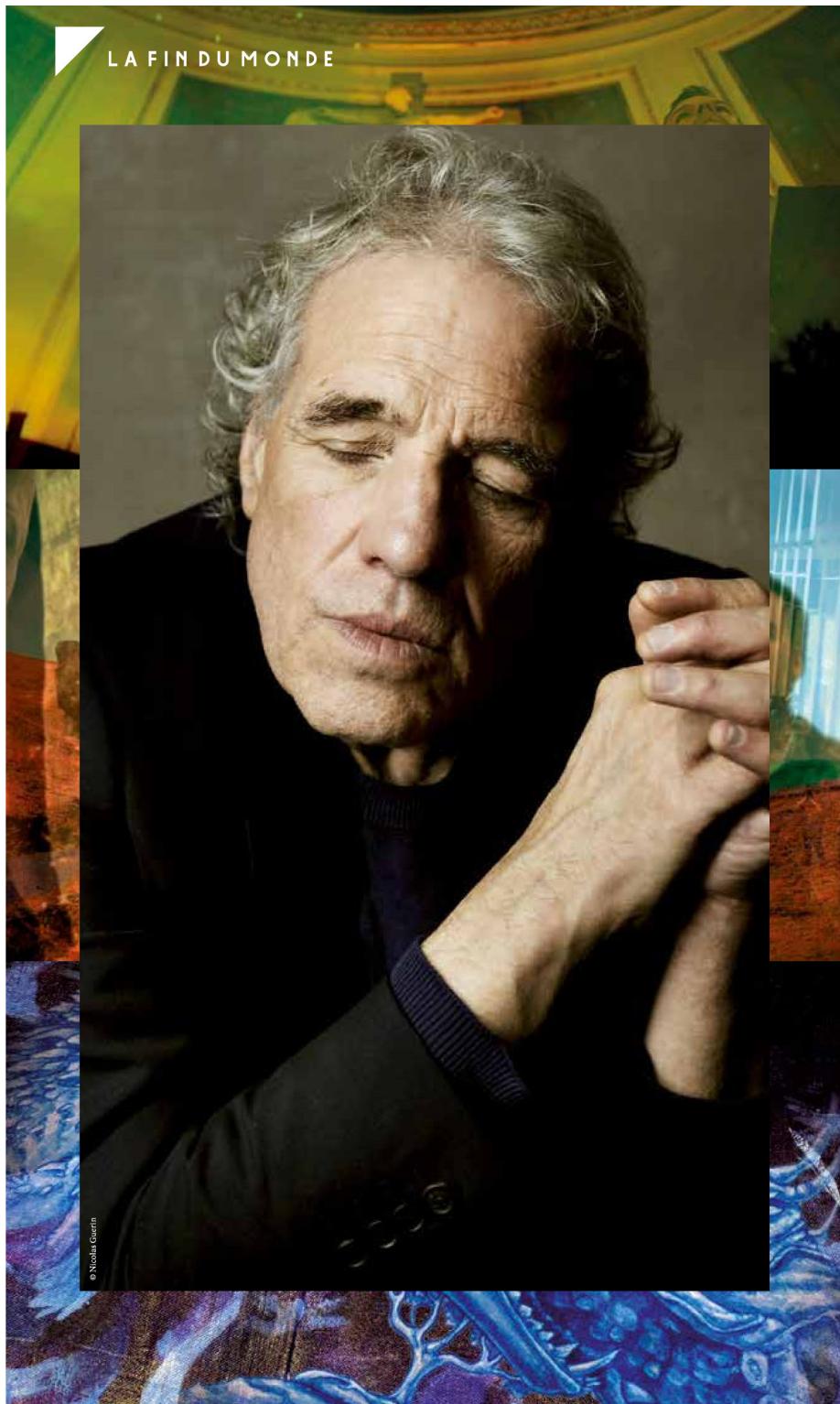
GRANDS RETOURS



LEOS CARAX
(*Holy Motors*)

□
ABEL FERRARA
(*Go Go Tales*,
4h44 – *Dernier jour sur Terre*)

□
WHIT STILLMAN
(*Damsels in Distress*)



	Type : PM	Date : 06/12/12	Auteur : Laura Tuillier	Pages : 4
---	-----------	-----------------	-------------------------	-----------

LA FIN DU MONDE



EXTINCTION DE LA GROSSE POMME

Après avoir embrasé l'hiver précédent des ultimes feux du club de *Go Go Tales*, ABEL FERRARA revient à point nommé pour la fin du monde avec *4h44 – Dernier jour sur Terre*. Dans ce film apocalyptique de poche, un couple vit sa dernière journée dans un loft new-yorkais. La sortie du film, quelques jours avant la fin du monde inscrite dans le calendrier maya, donne l'occasion d'une rencontre avec le réalisateur qui, même converti au bouddhisme et au thé vert, n'en reste pas moins endiablé. Propos recueillis par Laura Tuillier

Abel Ferrara : non seulement une grosse poignée de films cultes (de *King of New York* à *Bad Lieutenant*, de *New Rose Hotel* à *Go Go Tales*), mais aussi une réputation sulfureuse d'héroïnomane allumé, de très sale gosse du cinéma indépendant *made in New York*. *4h44 – Dernier jour sur Terre* met en scène Cisco (Willem Dafoe), ex-junkie toujours paumé, et Skye (Shany Leigh, la compagne et muse du cinéaste), peintre et bouddhiste résolue, dans un huis clos minimal. Le film enregistre d'un beau mouvement l'extinction du monde comme mort simultanée de différentes imagines : l'humanité, le couple, l'individu, omniprésents sur les écrans qui tapissent le loft – télévision, ordinateur, tablette et portable – mais toujours fuyants, incertains.

En guise d'intro, Shany Leigh me montre une vidéo trouvée sur YouTube, dans laquelle une vieille dame donne son avis sur l'apocalypse à venir le 21 décembre prochain. Abel Ferrara me propose quant à lui un verre de vin. «*Moi, je ne bois plus...*», précise-t-il, avant de me faire signe d'un clin d'œil que nous pouvons commencer l'entretien.

Vous avez écrit le scénario de *4h44* tout seul. Comment les idées vous viennent-elles ?

C'est une bonne question. Et toi ? Ha ha, oui, moi aussi je vais au cinéma, je vois des mauvais films et j'ai

de bonnes idées. C'est ce que Kubrick disait, d'ailleurs. C'est pour ça que les gens me disent parfois «*J'aime vos films, ils sont si mauvais !*». Je ne sais jamais comment je trouve mes idées, mais lorsque j'en tiens une, je la sais. Peut-être faut-il simplement être ouvert, discuter avec les gens. Mais je ne pense pas qu'une idée puisse être complètement la tienne. Une fois, j'ai fait un film de vampires, et il y en avait cinq autres qui sortaient au même moment. Maintenant, c'est pareil pour les films de fin du monde !

La fin du monde, justement : vous y croyez ?

Au départ, j'ai réfléchi à la fin du monde parce que je soutenais Al Gore et son combat contre le réchauffement climatique. Super, très bien. Mais mon film n'est pas tellement sur la fin du monde, finalement. Je suis allé demander l'avis d'amis scientifiques, mais ça ne servait à rien, eux-mêmes me l'ont dit. Je ne fais pas de la physique, tout ça c'est une métaphore. Tout le monde va mourir et tout le monde le sait. Ça peut être tout à l'heure ou dans cent ans. Ce qu'il faut, c'est trouver du sens à tout ça. Moi, je suis bouddhiste, je ne crois pas à la mort. La destruction du corps, d'accord, mais ton âme ne disparaîtra jamais, fais-moi confiance.

Cisco, le personnage interprété par Willem Dafoe, semble traverser une crise existentielle...

Il essaye de mettre les choses en ordre mais il surprend ▶

Type : PM	Date : 06/12/12	Auteur : Laura Tuillier	Pages : 4
-----------	-----------------	-------------------------	-----------



un homme qui saute de son balcon, ça le bouleverse. Ce mec symbolisait beaucoup de choses pour lui, c'est pour ça qu'il empêche les voisins de le toucher. C'est son mort. Il commence alors à penser au temps, à la mort, il songe à se suicider. Mais n'oublions pas que c'est un ex-junkie. Lorsque tu prends de l'héroïne, tu te suicides à petit feu. Cisco hésite à replonger, ce qui l'isolerait de Skye. Mais il a l'air de tenir à leur histoire, il a l'air de tenir à sa fille, il a même l'air de tenir à son ex-femme. Il est paumé, on ne sait pas ce à quoi il tient vraiment. Et ne compte pas sur Willem pour rendre les choses claires ! C'est un mec compliqué...

Comment travaillez-vous avec lui ?

Je lui ai envoyé quatre ou cinq pages avec mes idées pour *4h44*. Il m'a répondu qu'il trouvait ça bien, alors que souvent je lui envoie des trucs et il me dit qu'il n'aime pas du tout. Aujourd'hui, je peux dire de lui : c'est mon acteur, c'est mon pote. On se connaît bien, on est proches. Alors une fois qu'il me dit oui, je fonce. Je lui montre mon travail au fur et à mesure, il me fait ses commentaires, «*Ça, j'aime*», «*Ça, j'aime pas*». Je bosse comme ça avec beaucoup de gens : Shanyin, forcément, mais aussi le chef op', le moniteur. On a un fonctionnement organique, on avance tous ensemble vers le film à venir. Je n'aime pas les scénarios parfaits, si tu as un scénar' parfait, tu n'as qu'à le publier, pas la peine d'en faire un film !

Le personnage de Skye, au contraire, semble bien plus calme. Au moins au début du film...

Skye est sûre d'elle, de ses croyances. Elle est boudhiste, elle sait qu'elle va débuter une nouvelle vie. Cisco ne sait pas du tout où il en est. Il essaie de joindre sa fille, se dispute avec son ex, va voir ses potes, hésite à se droguer, il fait n'importe quoi. Et lorsque la fin du monde arrive, qu'est ce qu'il est en train de faire ? Il observe les fenêtres de ses voisins... Heureusement qu'il se reprend et finit dans les bras de Skye. Elle est beaucoup plus sage que lui.

<< JE N'AIME PAS LES SCÉNARIOS PARFAITS, SI TU AS UN SCÉNAR' PARFAIT, TU N'AS QU'À LE PUBLIER, PAS LA PEINE D'EN FAIRE UN FILM ! >>

Pourquoi tant d'écrans dans l'appartement de Cisco et Skye ?

Comme dans nos vies ! Tout le monde filme, tout le monde enregistre, tout le monde garde des traces. Les images sont accessibles de façon instantanée, je peux voir qui je veux n'importe quand grâce à un écran. Mais il faut se méfier, l'accès à l'information ne veut pas dire l'accès à la vérité. En ce qui me concerne, j'ai dû mettre fin à mon addiction à Internet. Tout est une question d'usage. Il faut y faire attention. Je te raconte un truc : lorsque Sandy s'est abattu sur New York, l'électricité a été coupée, après douze heures, les gens sont devenus fous. Il y avait un magasin qui émettait encore du wifi. Une foule énorme était massée tout autour, à tenir leurs téléphones à bout de bras pour capter. C'est dingue.

Étiez-vous à New York la nuit de l'ouragan ?

Non, je vis en Italie, je n'aime pas trop New York en ce moment.

Comment avez-vous vécu le fait de tourner en huis clos ?

Je n'ai pas eu l'impression de tourner dans un endroit unique. D'abord, il y a l'espace de Skye, avec ses tableaux, et l'espace de Cisco, avec son ordi et puis son balcon. Et la cuisine. Et l'extérieur, avec le pont

Type : PM	Date : 06/12/12	Auteur : Laura Tuillier	Pages : 4
-----------	-----------------	-------------------------	-----------



de Williamsburg. Ça nous fait déjà cinq endroits différents. Et quand on tourne de nuit, c'est comme si on changeait complètement de décor. Mais je ne te cache pas que lorsqu'on a tourné les scènes d'extérieur tout le monde était content.

Comment vous entendez-vous avec Ken Kelsch, votre chef opérateur ?

C'est bien simple, on ne s'entend sur rien ! Le tournage est une zone de combat. Tu as vu *Apocalypse Now* ? Bon, ben ce mec était comme Marlon Brando pendant la guerre du Viêtnam, c'était un tueur. Il s'en est sorti, mais c'est un guerrier. Et puis il est grand, il ne voit pas les mêmes choses que moi. Moi je place ma caméra pile ici, en face de ton visage. Lui, il filme de haut. Bref, on n'est d'accord sur rien. Mais je dois reconnaître que ce mec sait faire un film. Et j'ai besoin de ça...

Voulez-vous dire que les tournages sont toujours des moments difficiles ?

Ah ça oui ! Tu as déjà été sur un tournage ? Petite ou grande équipe, c'est pareil. Y a toujours un mec qui ne se pointe pas, l'ascenseur qui tombe en panne, un projo qui prend feu... J'ai l'impression d'être au milieu d'une bataille. Les gars avec qui je bosse sont brillants, ce ne sont pas des «yes men». Mais c'est de la folie. Sur *4h44*, le wifi ne marchait pas. Tu t'imagines ? J'ai failli tuer tout le monde. Mec, c'est un film qui parle d'Internet, je veux entendre le bruit que fait Skype quand tu lances le programme. Je ne veux pas gérer ça en postproduction ! (*Shanyn Leigh propose une soupe à Abel Ferrara, qui refuse, préférant une gorgée de Perrier, prise au goulot.*) Je te donne un autre exemple. Pour le livreur de fast-food, je cherchais un Chinois. Problème : les acteurs chinois de New York sont tous immenses et super beaux. Donc ça ne va pas, je ne fais pas un casting pour une équipe de basketball. Finalement, on me trouve un mec parfait pour le rôle. Et je me rends compte ensuite qu'il n'est pas chinois mais vietnamien ! Le mec qui a fait

« LORSQUE SANDY S'EST ABATTU SUR NEW YORK, L'ÉLECTRICITÉ A ÉTÉ COUPÉE; APRÈS DOUZE HEURES, LES GENS SONT DEVENUS FOUS. »

le casting sait qu'il doit plus jamais essayer de jouer au plus malin avec moi... Enfin bon, résultat, Cisco et Skye commandent du fast-food vietnamien au lieu de chinois, on retombe sur nos pieds.

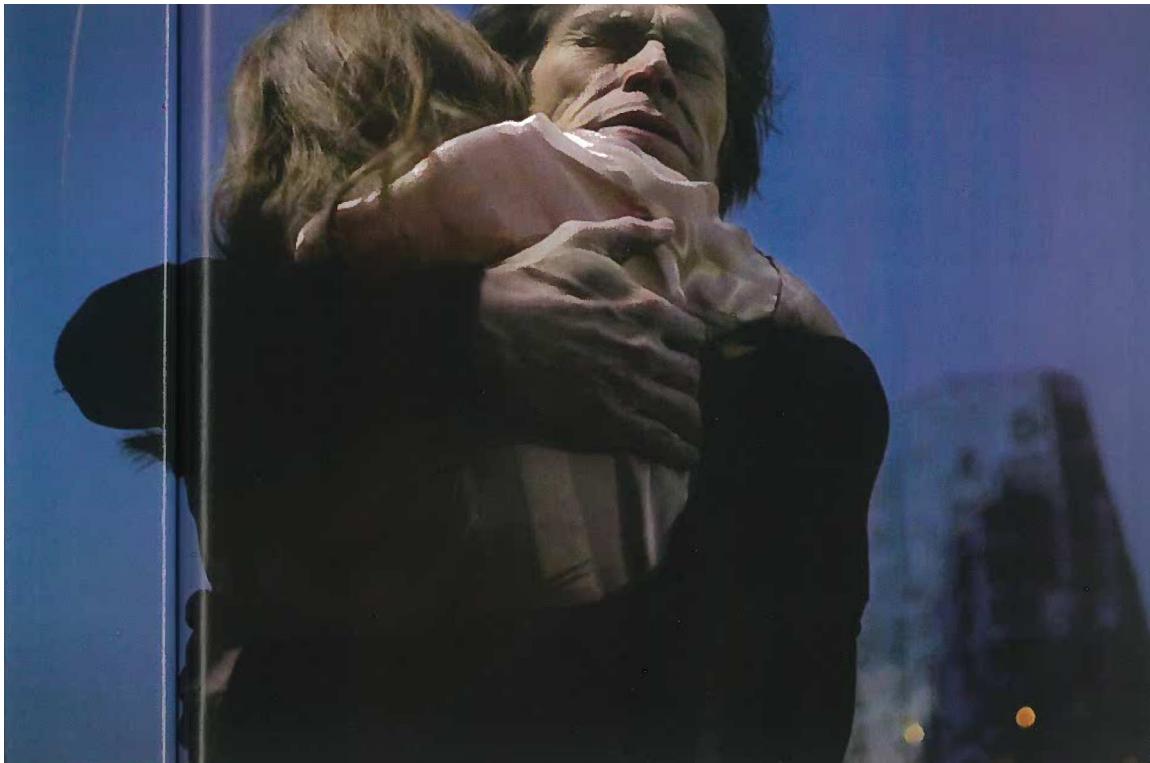
Lorsque vous avez découvert les images en salle de montage, qu'en avez-vous pensé ?

Je n'ai pas du tout aimé, je me demandais comment j'allais pouvoir en tirer un film. Quand même, maintenant, j'aime bien. Mais je n'ai pas encore réussi ce que je pense pouvoir être possible avec le numérique : filmer les rêves, filmer en état de rêve.

Pourquoi avoir décidé de situer la fin du monde à 4h44 précisément ?

À New York, si tu vis la nuit et si rien n'est encore arrivé à 4h44, tu sais que tu as perdu ta nuit. Peut importe ce que tu cherches, amour, drogue, expériences, si tu ne l'as pas trouvé à 4h44, rentre chez toi. Être dehors à cette heure-là, c'est terrible, c'est l'heure du loup, la plus effrayante, la plus froide, l'heure juste avant le jour. ♦

4h44 - Dernier jour sur Terre d'Abel Ferrara
Avec : Willem Dafoe, Shanyn Leigh...
Distribution : Capricci
Durée : 1h22
Sortie : 19 décembre



4H44 DERNIER JOUR SUR TERRE APOCALYPSE EN CHAMBRE

La fin du monde, encore ? Toujours. Mais on n'en saurait s'en plaindre, le film d'Abel Ferrara s'imposant comme le plus bel opus de la vague actuelle aux côtés de *Melancholia*, sans même laisser planer le moindre suspense sur la nature fatale de l'issue, ou sur l'« après ». De longs travellings enveloppants découvrent ainsi un appartement où résonne un poste de télé branché sur une chaîne d'infos, dont le présentateur prend congé des spectateurs en leur souhaitant de profiter au mieux du temps les séparant de l'ultime minute, calculée à 4h44 le lendemain matin... Ça y est, on y est, et loin d'appliquer une dramatisation dérisoire, le scénario se contente d'enregistrer une multitude de réactions à la catastrophe programmée, à travers des images d'Internet et autres conversations sur Skype. La clé est donnée par le prêche d'un moine bouddhiste parlant du rapport entre l'extérieur et l'intérieur de l'enveloppe corporelle : *4h44...* sera une œuvre comique justement parce que l'essentiel de l'action se déroule entre les quatre murs d'une pièce élevée aux dimensions de l'univers, grâce à cette fluidité de découpage dont le cinéaste possède la parfaite maîtrise depuis au moins *Christmas*. D'où le mélange d'images d'archives prises tout autour du monde avec des scènes montrant les préoccupations concrètes des personnages incarnés par Shany Leigh et Willem Dafoe, à commencer par une étreinte sexuelle parmi les plus crédibles qu'on ait jamais vues. Car *4h44...* est avant tout l'histoire d'un couple et, partant, celle de tous les couples et de la seule question valant la peine qu'ils se la posent : si l'on fait tant de serments et de promesses, est-ce juste pour éviter des emmerdements ultérieurs ? Ou au contraire, y croit-on dans l'instant, sans crainte d'un lendemain qui pourrait ne plus jamais arriver ? En cela, le film pousse dans ses derniers retranchements la thématique de Ferrara, dont la plupart des œuvres se passent dans une ambiance violente et tragique menaçant à tout instant d'être renversée par des accès de grâce absolue. L'amour, encore. Toujours. G.E.

4 : 44 LAST DAY ON EARTH

USA/FRANCE/SUISSE.
2011. REAL. ET SCEN.:
ABEL FERRARA. DIR.
PHOT.: KEN KELSCH. MUS.:
FRANCIS KUIPERS. PROD.:
JUAN DE DIOS LARRAIN,
PABLO LARRAIN, PETER
DANNER, BRAHIM CHIOUA
ET VINCENT MARAVAL
POUR FABULA. FUNNY
BALLOONS, WILD BUNCH,
OFF HOLLYWOOD PICTURES
ET BULLET PICTURES. INT.:
WILLEM DAFOE, SHANYN
LEIGH, ANITA PALLEMBERG,
NATASHA LYONNE... DUR.:
1H22. DIST.: CAPRICCI
FILMS. SORTIE LE 19
DECEMBRE 2012.

MEMOIRES D'UN BUEUR D'EAU

ITW **Abel Ferrara**

REALISATEUR ET SCENARISTE

Même s'il ne consomme plus que du Perrier par litres entiers, le New-yorkais n'a rien perdu de sa verve. Accrochez-vous donc pendant qu'il nous révèle les dessous du tournage de *4h44 DERNIER JOUR SUR TERRE*.

Comment est né ce projet ?

J'avais été approché par Al Gore, qui voulait faire des courts-métrages de 10 minutes sur le réchauffement climatique. Naturellement, personne n'a poursuivi le projet, mais j'ai développé mon idée en me disant : « *Quitte à parler de la fin du monde, autant la faire arriver maintenant.* ». Car comment savez-vous que la Terre va encore rester là pendant deux millions d'années ? Qu'elle ne va pas subir une putain d'explosion dans 10 minutes, en déviant de son axe et en filant vers le soleil si vite que vous n'aurez pas le temps d'y penser ou d'écrire là-dessus ?

Vous qui revenez à la science-fiction longtemps après Body Snatchers, comment avez-vous réfléchi à la manière de représenter la fin du monde ?

C'était l'idée du réchauffement climatique : le ciel s'est barré, et il n'y a plus de protection entre le soleil et toi. Tu te fais micro-onde, baby, et comme à Nagasaki, ça ne devient pas noir, ça devient de la pure lumière blanche. J'ai parlé à des physiciens et à des amis enseignant à l'université de Stanford, mais ils m'ont conseillé de ne pas être trop scientifique avec cette idée de monde finissant à 4h44. (rires) Ils m'ont juste dit de rester dans *La Quatrième dimension*, et il y a justement un épisode de cette série où une femme peint un soleil géant car elle pense que la Terre se rapproche de plus en plus du soleil – c'est assez cool. Bref, c'est un thème classique de SF, qui a donné lieu à des centaines de films du genre, comme *Body Snatchers*. Mais quand Hollywood fait des histoires de Martiens, ça parle de comment on peut sauver le monde. Or, je dis toujours : « *Mec, dans le sujet original de Jack Finney, l'ennemi, ce sont les Terriens.* » (rires) C'était donc un retour aux racines, « *back to the basics* ». De plus, 4h44... a à voir avec ma vie avec ma femme Shanyn, que je voulais utiliser comme actrice. Ces derniers temps, nous sommes devenus plus proches de notre quartier en tournant des documentaires comme *Mulberry St.* et *Chelsea Hotel*, et c'était presque naturel de faire une sorte de documentaire sur notre quotidien. Car comment puis-je avoir la prétention de faire du cinéma si je ne suis pas capable de filmer ma maison et ma relation avec la femme dont je suis amoureux ? Je prépare un actuellement un projet sur DSK, et c'est un peu le même film : ça parle de sa relation avec sa femme, alors que c'est

« J'ai parlé à des physiciens et à des amis enseignant à l'université de Stanford, mais ils m'ont conseillé de ne pas être trop scientifique avec cette idée de monde finissant à 4h44. »

la fin de leur monde personnel. Pour moi, c'est une histoire d'amour. C'est amusant car ils habitaient là où nous sommes maintenant, place des Vosges.

C'était difficile de trouver l'appartement où se passe l'essentiel du récit ?

Quand vous faites un film dans un seul endroit, il a intérêt à être bon. Le hasard a voulu que celui que nous avons trouvé appartienne à un gars qui est artiste. Comme le personnage de Shanyn, qui peint ses toiles dans un côté de la pièce. À moins qu'ils soient comme Cupidon, quand deux personnes vivent ensemble, chacun génère son propre espace. Quoi qu'il en soit, c'est toujours du cinéma. Je veux dire, qui habite un endroit pareil ? À New York, ça coûte 10 000 dollars par mois d'avoir un appa-

tement de cette taille, plus le toit et la vue sur le pont de Manhattan – c'est l'immobilier le plus cher au monde. Mais dans le temps, nous avons tous vécu dans des lofts : moi, Willem Dafoe, le décorateur Frank DeCurtis. Ce dernier a donc réaménagé l'endroit pour que ce soit presque un loft de 1979, comme dans *Driller Killer*. C'est plus ou moins romancé et exagéré.

Le film est à la fois centré sur l'appartement et ouvert sur l'univers. Comment avez-vous construit cette histoire où...

(Abel Ferrara ne cesse de nous interrompre alors que nous détaillons le caractère des personnages) Continuez... Continuez ! Vous vous en sortez bien... Et il a un problème de drogue et elle

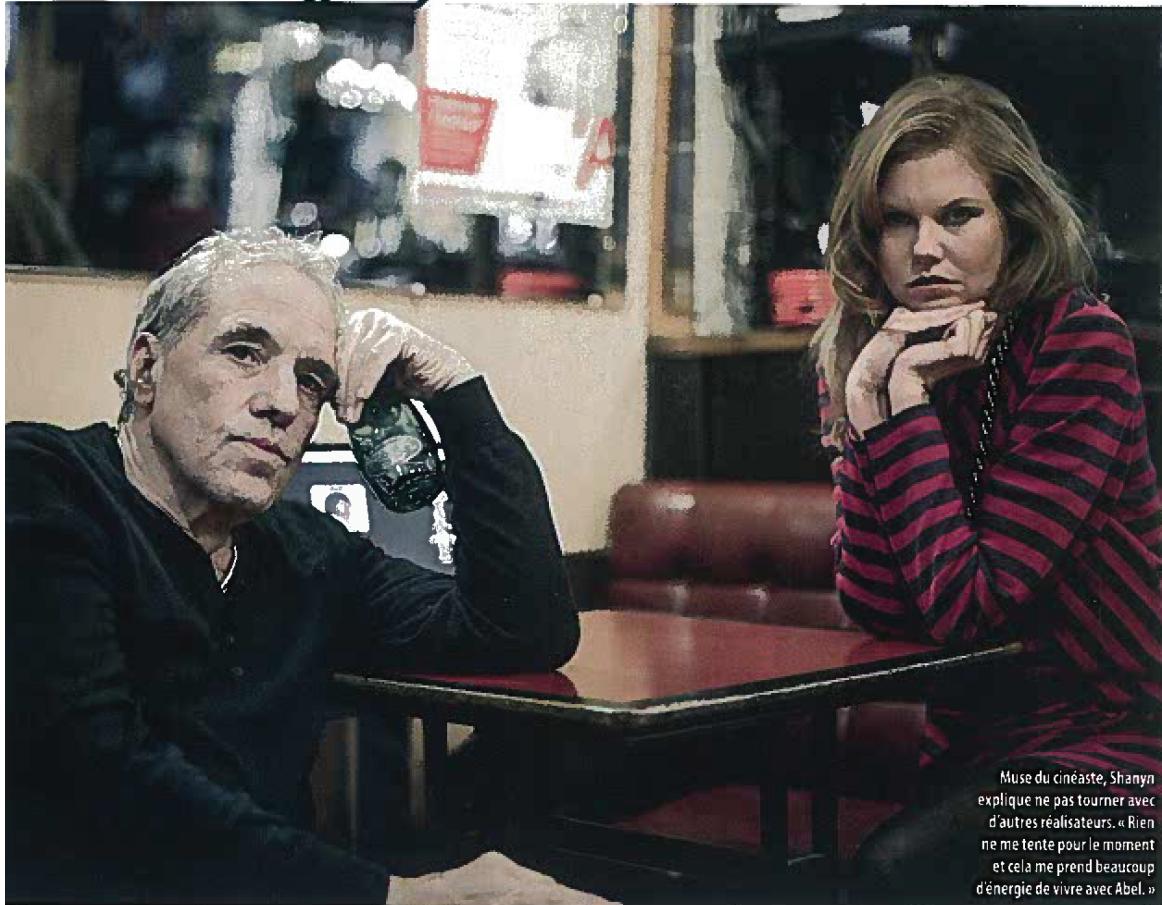
non, elle aime sa mère mais il se bat avec son ex-femme... Continuez : et le ciel devient vert... Je veux dire, qu'y a-t-il à construire ? C'est une course vers 4h44, presque en temps réel, alors c'est tout ce que vous dites. Nous n'avons pas recréé ces scènes situées partout dans le monde, nous les avons prises sur Internet. Mais avec l'appartement que nous avions choisi, c'était clair que l'extérieur était l'intérieur, à moins que vous ne tirez les rideaux. Et on commence, genre au milieu de l'après-midi, et on finit à 4h44. Ken Kelsch, le directeur photo, a selon moi fait un travail impressionnant pour passer en temps réel du jour à la nuit, avec des prises de 10 ou 12 minutes. Ils font du yoga, puis il sort sur le toit quand il fait plus sombre, et enfin le gamin chinois arrive et c'est la nuit. Ainsi, on a le sentiment d'être vraiment là dans l'appartement. Nous avons télescopé 12 ou 14 heures en une heure et demie, pour exprimer le temps d'une vie.

Propos recueillis et traduits par Gilles ESPOSITO

(Merci à Karine DURANCE)

Love story

Abel FERRARA *Shanyn, son héroïne...*



Muse du cinéaste, Shanyn explique ne pas tourner avec d'autres réalisateurs. « Rien ne me tente pour le moment et cela me prend beaucoup d'énergie de vivre avec Abel. »

Ciel bas, trottoirs glissants, si le calendrier maya annonce la fin du monde pour le 21 décembre, nous, on a rendez-vous avec

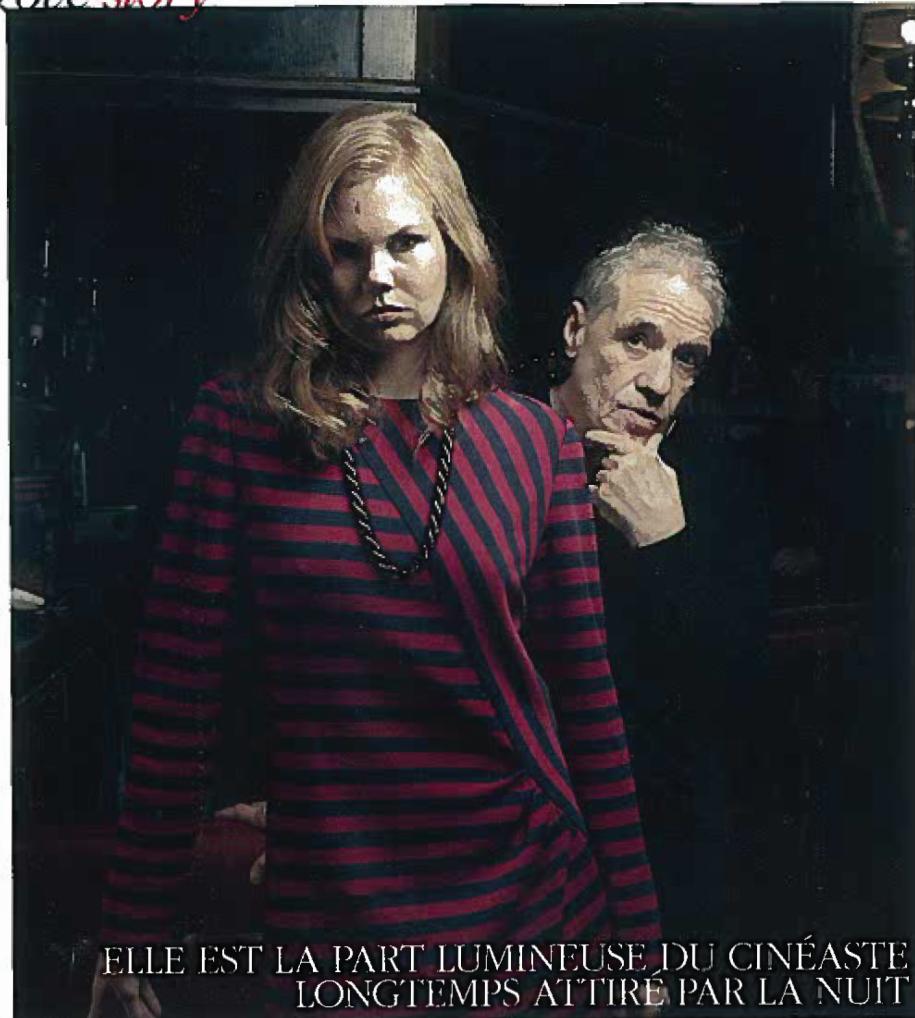
Abel Ferrara, un peu notre Apocalypsee en somme. Christopher Walken en *King of New York* (1990), Harvey Keitel en *Bad Lieutenant* (1992), la vénéneuse Asia Argento de *New Rose Hotel* (1998)... c'est lui. Personne d'autre n'a su aussi bien filmer la violence et les tortures de l'âme. Ferrara habite l'underground. A l'inverse d'un Woody Allen dont le New York est intello, bavard, féri de psychanalyse, le sien est viscéral, animal, sexuel, défoncé et hypnotique. Bref, l'homme a la réputation sulfureuse. Mais, nous dit-on, ces dernières années, le bouddhisme, la méditation et la prière ont balayé toute trace

DANS 4 H 44 DERNIER JOUR SUR TERRE, LE RÉALISATEUR AMÉRICAIN MET EN SCÈNE UN COUPLE À L'HEURE DE L'APOCALYPSE. UN PLONGÉE DANS L'INTIME AVEC CELLE QUI PARTAGE SA VIE.

PHOTOS : JEAN-BRICE LEMAL

de poudre et autres stupéfiants. *Clean*, donc. Et amoureux d'une jeunesse, Shanyn Leigh, premier rôle féminin de son dernier film. Le couple a pris ses quartiers près de Montmartre. Au *Bar des Théâtres*, où nous les retrouvons, les habitués ont immédiatement adopté ce gars qui carbure au Perrier, penché sur son ordinateur. Huit ans qu'ils sont ensemble. « Sept » rectifie-t-il, voix rauque et accent trainant new-yorkais. Elle suivait alors des cours de théâtre, elle ne le connaissait pas plus que cela parce que « aux Etats-Unis, il est beaucoup moins célèbre qu'en France, par exemple, mais il y

avait toute cette magie qu'il porte en lui ». Elle parle en français – un temps elle avait suivi un amoureux à Paris. Il l'écoute. Sourit. Balance : « Il y a deux règles dans la vie : on ne couche pas avec la petite amie d'un ami qui est en prison, ni avec la petite copine de son neveu. Avec Shanyn, j'ai brisé ces deux interdits, mais elle était très agressive avec moi, je ne pouvais pas lui résister. » Il se marre. Se moque souvent. Mais quand on lui demande ce que cette relation lui apporte, il demande à Shanyn de s'éloigner avant de répondre : « Tout, absolument tout. » Mais ne veut pas en dire plus « pour ne ►

Love story

ELLE EST LA PART LUMINEUSE DU CINÉASTE LONGTEMPS ATTIRÉ PAR LA NUIT

pas gâcher ça ». Ferrara est à fleur de peau, avec des timidités inattendues. Plus tard, elle nous dira que de partenaire spirituel – c'est elle qui lui a ouvert la voie du bouddhisme – il est vite devenu un maître. « Quand je l'ai rencontré, j'étais très égoïste, il m'a appris à ne pas l'être car il est l'homme le plus généreux du monde. »

ILS MÈNENT UNE VIE DE BOHÈME ENTRE L'ITALIE ET NEW YORK

Ensemble, ils mènent une vie de bohème avec l'Italie et New York comme points d'ancre. « Je crois que ça me plaît beaucoup plus qu'à lui », glisse-t-elle. Dans *4 H 44 Dernier jour sur Terre*, il met l'homme en face de ses choix ultimes. Quand tout est foutu, que reste-t-il ? La femme et l'amour ? La dope et la fuite ? « Moi, je n'ai pas attendu la fin du monde pour faire ce boulot, car j'ai conscience que le monde meurt lentement tous les jours. » Or lui dit que dans le film, son héros (Willem Dafoe, magistral) choisit l'amour, il nous bouscule : « Ah ouais ? T'es sûre ? Qui te dit

qu'il ne se fait pas un shoot avant ? Ou après ? » On vacille, on s'embrouille. Il se marre. Ponctue ses phrases de « Tu vois ce que je veux dire », « Tu comprends »... Ben non, Abel, pas toujours ! La drogue, il ne l'a pas arrêtée pour Shannyn, parce qu'on ne peut vraiment décrocher que pour soi-même. « Évidemment, ajoute-t-il, c'est plus facile quand tu es avec une fille qui n'en prend pas. Avant, mes copines en consommaient et c'est dur dans ces conditions de décrocher, surtout pour quelqu'un comme moi qui en prenait

depuis si longtemps. » Ce qu'on cherche dans la dope, ce qu'on y trouve ? « Rien. Il n'y a rien dedans, mais tu ne le sais pas quand t'as seize ou dix-sept piges et que tu commences à en prendre parce que c'est rock'n'roll, parce qu'il y a Billie Holiday et d'autres junkies que tu admirés, parce que tu veux en être. Et commencer à consommer, c'est déjà abuser. Ça te bouffe la cervelle, tu es hors de toi. Mais tu ne réalisés tout ça que le jour où tu arrêtes. » Un ange passe. Abel est déjà loin. ■

JEANNE BORDÈS

Un film très attendu sur l'affaire DSK

Si Abel Ferrara déambule dans les rues de Paris depuis plusieurs semaines, ce n'est pas pour faire son shopping de Noël, mais parce qu'il devrait tourner en France un long-métrage inspiré par l'affaire DSK, avec Gérard Depardieu et Isabelle Adjani dans les rôles principaux. « Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'un type peut dire à sa femme quand il est accusé de viol – qu'il soit coupable ou pas –, et comment ils ont vécu tous les deux enfermés dans cette fameuse maison de Tribeca, assiégés par les journalistes. » Après avoir été au point mort faute de financement, le projet serait de nouveau en bonne voie.

4h44, dernier jour sur Terre

(4:44 Last Day on Earth)

de Abel Ferrara

L'apocalypse selon Abel : le parfait contrepied du *Melancholia* de von Trier, soit une petite affaire intime, presque ordinaire, et où l'auteur poursuit dans la veine autobiographique de *Go Go Tales*. Mineur mais touchant, jusque dans ses naïvetés et faiblesses.



© Capricci Films

★★★ Ni explosion orgasmique (*Kaboom*), ni raréfaction progressive du vivant (*Le Cheval de Turin*) : la fin du monde version Ferrara rappellerait plutôt celle du *Last Night* de Don McKellar. Ce qui frappe, c'est donc son effroyable banalité, son air de jour chômé (puis, à la nuit tombée, de réveillon terne), de répétition d'un événement à venir. Quand l'auteur en fait la toile de fond d'un classique psychodrame de couple, ou le prétexte d'un autoportrait à peine voilé (après Ferrara en patron de petite industrie foutraque - *Go Go Tales* -, le voici en homme apaisé, converti au bouddhisme, sevré de ses addictions), le film semble sans grand enjeu. D'autant plus que la question passablement déchirante que suppose son sujet (face à la certitude de notre fin, quelle part de choix nous reste-t-il ?), Ferrara se contente de la formuler, sans la traiter à proprement parler. Il n'empêche que, dans la naïveté même de son propos (l'argent salit tout, l'homme néglige son environnement), ou dans son apocalypse à trois sous, comme réglée sur le cadran d'une horloge magique, le film trouve à toucher. C'est que l'auteur de *Bad Lieutenant* ignore le second degré : tout au bout d'un récit déjà démultiplié par l'omniprésence des écrans, s'amorce un fondu au blanc (réunion, plutôt que négation, de toutes les couleurs, en phase avec un film mû par la conviction que la mort n'est qu'un changement d'état), et nous gagne l'idée réconfortante, suggérée par le cinéaste dans un montage frôlant le kitch, que lorsque notre fin viendra, toutes nos images - toutes les représentations produites par l'homme - viendront à nous, pour nous saluer une dernière fois. T.F.

CHRONIQUE

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Willem Dafoe (Cisco), Shannyn Leigh (Skye), Natasha Lyonne (Tina), Paul Hipp (Noah), Dierdra McDowell (l'ex de Cisco), Paz de la Huerta (la fille dans la rue), Pat Kiernan (le présentateur), Triana Jackson (JJ, la fille de Cisco), Francis Kuipers (Teddy), Selena Mars (la danseuse sur Skypel), Justin Restivo (le suicidé), Bojana Vasik (la femme au manteau), Trung Nguyen (le livreur), José Solano (Javi, le dealer), Judith Salazar (Carmen, l'amie du dealer), Jimmy Valentino (le chanteur de karaoké), Frank Aquilino (l'homme devant le bar), Maria Schirripa (la femme hurlante), Muriel Sprissler Dafoe (la mère de Cisco), Nicholas Deceolia (l'homme à la fenêtre), la voix de Tony Redman, Thomas Michael Sullivan [non crédité], Nicola Tranquillino [non crédité], Anthony Perullo [non crédité].

Scénario : Abel Ferrara Images : Ken Kelsch Montage : Anthony Redman 1^{er} assistant réal. : Aaron Crozier Musique : Francis Kuipers Son : Neil Benezra Décors : Frank DeCurtis Costumes : Moira Shaughnessy Effets visuels : David Izyomin Dir. artistique : Sara K. White Maquillage : Liliana Meyrick Production : Fabula, Funny Balloons et Wild Bunch Producteurs : Juan de Dios & Pablo Larraín, Peter Danner, Brahim Chioua et Vincent Maraval Productrice déléguée : Mona Lessnick Producteur exécutif : Adam Folk Distributeur : Capricci Films.

82 minutes. États-Unis - Suisse - France, 2011
Sortie France : 19 décembre 2012

◆ RÉSUMÉ

Dans un appartement new-yorkais, Skye œuvre, au sol, à une peinture de grand format. Elle et Cisco, son compagnon, qui la rejoint bientôt, se livrent à une étreinte passionnée. La dernière, peut-être bien : le lendemain matin, à 4h44 (à quelques secondes près, précisent les médias), le monde disparaît, du fait du traitement infligé par l'homme à son environnement. Skye paraît aborder l'échéance avec plus de sérénité que Cisco qui, sortant sur la terrasse, et voyant un homme se jeter dans le vide, semble, un temps, tenté de l'imiter. Cisco contacte sa fille sur Skype. Son ex-femme intervient dans la conversation. Bouleversé par les reproches que celle-ci lui adresse, Cisco lui avoue qu'elle est celle qu'il aura le plus aimée. Skye assiste à la scène. S'ensuit une violente dispute... Skye s'isole pour faire, sur Skype, ses adieux à sa mère. Cisco, lui, quitte l'appartement.

SUITE... À la nuit tombée. Cisco marche dans les rues de New York, en proie à un vague désordre. Il rend visite à des amis, chez qui il espère se fournir en héroïne, après des années de sevrage. De retour chez lui, il s'excuse auprès de Skye. Aux toilettes, il s'apprête à se shooter une dernière fois, mais surpris par Skye, et devant son insistance, il y renonce. L'heure fatidique approche ; une nuée verdâtre envahit le ciel new-yorkais. Couchés l'un contre l'autre, à même la peinture (désormais achevée), Cisco et Skye attendent la fin. Progressivement, une grande lumière les enveloppe...

4 h 44, DERNIER JOUR SUR TERRE, d'Abel Ferrara

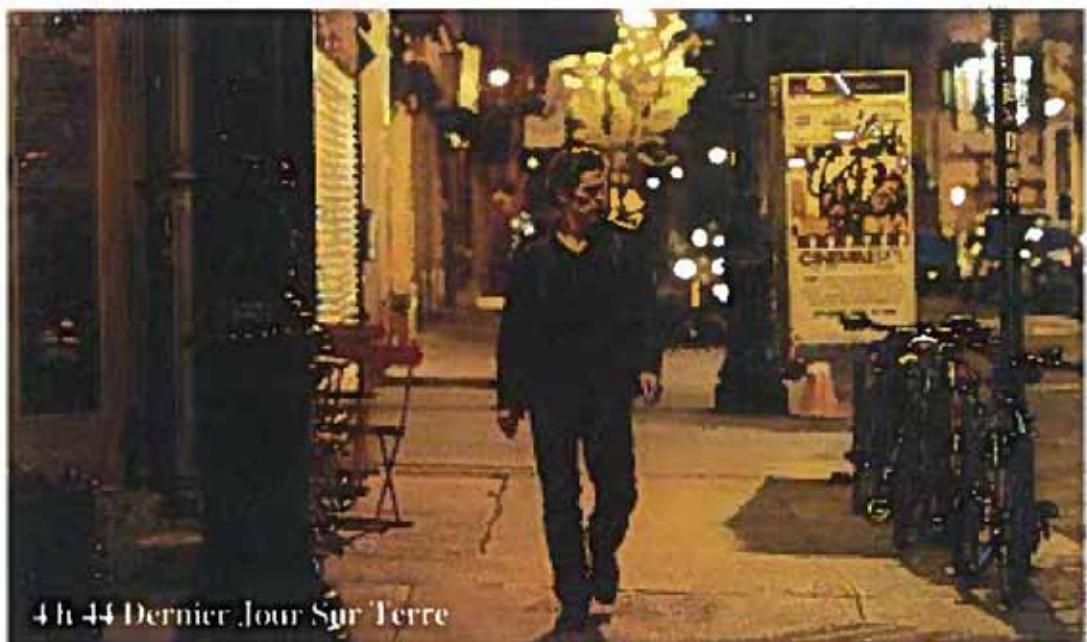
À New York, Cisco et sa compagne Skye attendent la fin du monde, prévue pour 4 h 44. Loin des visions surréalistes et du ballet opératique de *Melancholia* où une planète monstre détruisait la Terre sur du Wagner, Abel Ferrara décrit les dernières heures du monde dans un érin de film de chambre où le couple fait l'amour, se dispute et s'enlace jusqu'à ne former qu'un seul corps. L'appartement de Cisco et Skye est à la fois un nid intime où le couple affronte ensemble la venue imminente du cataclysme et une sorte de tour d'observation (une terrasse, un téléviseur, des ordinateurs pour discuter via Skype) qui permet de faire un dernier tour sur les images du monde. Il y a quelque chose d'étrangement détaché dans *4h44*, une manière de filmer la fin des choses comme un non-événement, une idée suspendue et presque inconsistante. Comme si le monde continuait sa marche quotidienne une dernière fois, sans plus de folie qu'à l'accoutumée. Willem Dafoe, tout de panique rentrée, et Shannyn Leigh en femme-enfant angélique y sont extraordinaires. *YSC*

Avec Willem Dafoe, Shannyn Leigh, Natasha Lyonne, Anita Pallenberg. Sortie le 19 décembre.

4 h 44 Dernier Jour Sur Terre

Après avoir été l'un des rois de la *Streetsploitation* des années 80-90 à coups de "The King Of New York", "L'Ange De La Vengeance" et autres polars de rues, Abel Ferrara s'est drôlement assagi. Moins violent et plus poseur, il porte depuis près de vingt ans un regard presque christique sur la vie. Un peu comme Harvey Keitel dans le magnifique "Bad Lieutenant", son film de la *passation* qui faisait le pont entre le cinéma de genre et les films d'auteurs intériorisés. Après avoir longuement douté sur le devenir du cinéaste (voir son sous-Cassavetes "Snake Eyes" ou ses simili-branchés "New Rose Hotel" et "The Black Out"), voilà que l'Abel

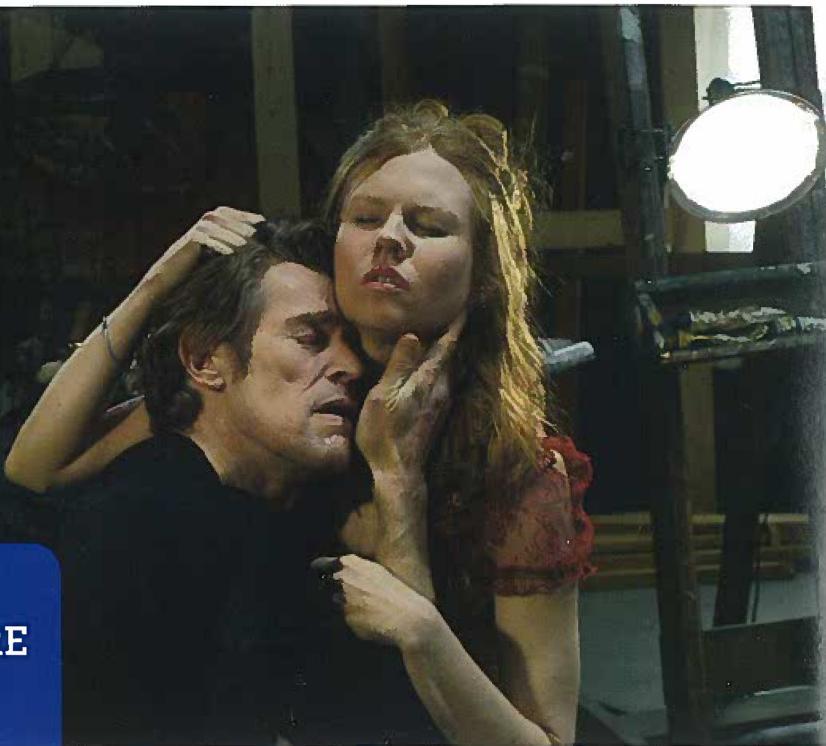
semble revenir vers la grâce avec "4 h 44, Dernier Jour Sur Terre" où un couple vit ses derniers instants amoureux dans un appartement new-yorkais avant le big bang final. Un huis clos vraiment prenant où les cadres très composés et les travellings classieux suivent avec élégance les états d'âme tour à tour mortifiés et emballés du couple Willem Dafoe/ Shannyn Leigh, les derniers *Adam et Eve* de l'histoire humaine (actuellement en salles) ...



4 h 44 Dernier Jour Sur Terre

CINÉMA

3/5

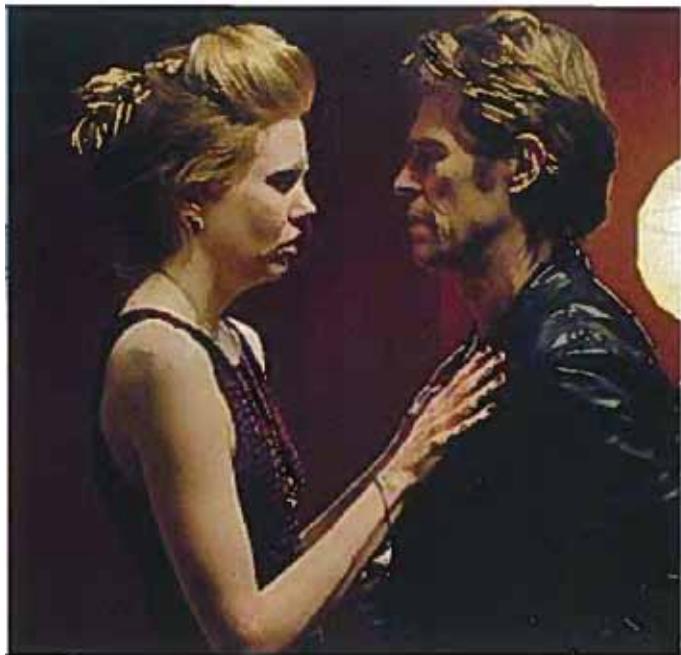
**4H44 DERNIER JOUR SUR TERRE**

Abel Ferrara

EN SALLES LE 19.12.12

Raccord avec les Mayas, Ferrara annonce donc la fin du monde. Elle sera vécue presque entièrement depuis le loft d'un couple new-yorkais, vaquant à ses occupations (*action painting*, danse, pleurs et sexe) en attendant que se termine sa dernière nuit. Sur le papier, le tableau effraie pour diverses raisons : huis-clos apocalyptique, crise de couple bergmanienne, Willem Dafoe en nerfs, tout ça évoque à la fois le pire de Lars Von Trier (*Antichrist*) et les égarements mystiques de Ferrara lui-même, toujours sur une ligne très tenuée entre sublime et grotesque quand il s'agit de spiritualité. Sauf que *4h44 Dernier jour sur Terre* a cet art de suspendre les attentes, démarrant à brûle-pourpoint dans une journée d'adieu au monde qui ressemble curieusement à toutes les autres. Tout va vite, presque trop, la télé lâche froidement la sentence, le sort de la planète est scellé. L'ultime coït des amants est consommé dès le début, comme si Ferrara se délestait d'emblée des écueils mières ou arty attendus au tournant. Pas d'excès fiévreux, donc, place à une froideur étrange, à une tension mordante qui impulse le récit, entre coupé d'extraits du JT, seul pont avec l'extérieur. En somme, l'apocalypse est mécanique : elle a le goût d'une fin d'après-midi new-yorkaise, elle pue la médiocrité, le ronron des avenues continue de vibrer malgré tout. L'angoisse sourde remplace toute agitation, comme si l'humanité résignée attendait son extinction depuis belle lurette. Si la singularité du film tient à sa distanciation, celle-ci menace aussi de le faire sombrer. Le réel est morcelé par les écrans : on regarde beaucoup CNN, donc, tandis que *Skype* et l'iPad dessinent un espace de communion et d'adieux déchirants – on s'y recueille, on s'y confesse. Les surfaces numériques donnent peu à peu au film un ton critique, l'assimilent même parfois clairement à une satire rentre-dedans sur la piteuse communication des Hommes en temps de péril. Or, non seulement ce terrain-là semble rebattu, mais on peut douter de l'efficacité, autant que du sens, de ces messages bourdonnants un peu partout : ici, un gourou en toge assure l'immortalité de l'âme, et fustige la futilité du monde concret ; là, le Dalaï-lama met en garde contre la cupidité qui ronge l'humanité.

On connaît la sincérité presque naïve de l'auteur de *Mary*, sa tendance à foncer tête baissée dans les grands fourre-tous judéo-chrétiens (culpabilité, rédemption, etc.) : on comprend dès lors que c'est la même hantise qui est à l'œuvre, et que le catholique déçu, depuis la crise de *Bad Lieutenant*, se demande où est passé la foi, la vraie. Là, le film reste chevillé au petit vague-à-l'âme coupable du néo-bourgeois new-yorkais, alors qu'il pourrait prendre une tangente métaphysique passionnante. De même, la façon dont le film épouse le regard de Dafoe est parfois suspecte : Ferrara lui met dans la bouche divers constats dépressifs sur l'absurdité de l'existence, puis l'embarrasse d'un enjeu un peu court (se faire ou non un dernier fix avant l'extinction finale ? Le junkie repenti a-t-il droit à un dernier excès ?). Quand Ferrara confond ses petits démons autobiographiques avec ceux du genre humain, son apocalypse a quelque chose d'un peu dérisoire. Une fois fait le deuil d'une quelconque révélation existentielle dans *4h44*, il faut reconnaître le brio de son dispositif. Noyer la fin du monde dans une nuit d'errance mentale new-yorkaise plutôt banale, c'est montrer que l'apocalypse est du domaine de l'ordinaire : la grande question qu'on se pose avant la fin absolue, c'est celle du pari pascalien, et elle vaut pour toute l'existence. D'où les dehors familiers de ce crépuscule, et la monotonie de son compte à rebours : de toute façon, le monde contemporain est déjà apocalyptique par essence. La débâcle humaine est d'ailleurs glaçante quand elle se signale par des événements au fond plausibles et quotidiens (Dafoe aperçoit subitement une silhouette se jeter d'un immeuble, sans bruit, le monde en bas continue de grouiller). En prime, filmer le Jugement dernier comme un psychodrame bourgeois (le film évoque un sous-*Christmas*) permet à Ferrara d'adresser quelques piqûres amères à ce microcosme, de regarder ses personnages comme des créatures pathétiques et paumées, enchaînées au matérialisme jusqu'au dernier souffle. Qu'il reste à cette humanité-là une poignée d'heures ou bien toute la vie, c'est la même chose : pour l'homme moderne, l'apocalypse, c'est tous les jours. **Yal Sadat**



Vieille lubie que l'apocalypse !

Dans *Melancholia*, Lars Von Trier nimbait sa menace d'un romantisme funèbre. Ferrara, rebelle fatigué, pose quant à lui sur le "dernier jour sur Terre" sa vision testamentaire d'écologiste mal-pensant. "Tu es allée jusqu'au bout de ton art. Tu as fait tout ce qui était humainement possible pour croire en ce monde", pontifie un Willem Dafoe s'adressant à sa girlfriend. Laquelle, peintre, achève l'ultime toile de sa jeune vie. Transfuge du monde de Lars Von Trier, l'acteur fait ainsi le lien entre deux formes radicales du désenchantement. Mais ici, la sanction ne vient pas du dehors. C'est l'homme qui est en cause. Reste plus qu'à baiser, mater son PC, se faire un ultime shoot. Et ranimer les griefs de la jalousie féminine : le terminus planétaire a tous les traits d'une catastrophe intime. —

4h44 - *Dernier Jour sur Terre*, d'Abel Ferrara.

Avec Willem Dafoe, Shanyne Leigh.

1h32. En salles

En faisant coïncider une quête spirituelle teintée de catholicisme et l'envers d'un cinéma vu comme une grosse machine destructrice avec *Mary*, Abel Ferrara a sans doute atteint le plus explicitement les limites de son œuvre qu'on dira peut-être « première » maintenant. Modeste dans sa forme en dépit de son sujet, *4h44* évolue en funambule entre paix intérieure et l'abîme de la rechute.

**Sortie le 19 décembre 2012
en partenariat avec Culturopoing**



Si *4h44* sera sur les écrans ce 19 décembre le seul film à sortir parallèlement à l'« Apocalypse » attendue en cette année 2012, c'est paradoxalement, dans la kyrielle d'œuvres sorties dans ce contexte depuis deux ans, le film qui en offre la représentation la plus dépouillée... et la plus calme. Une vision auteurisante ? Pas seulement : il le dit lui-même, Abel Ferrara a travaillé les genres, et le film de fin du monde est une forme comme une autre de film catastrophe. En ce sens, *4h44* ne jure pas dans sa filmographie, qui débute avec un porno pour user du slasher, polar et fantastique...

Ferrara toutefois ramène cette fin du monde à une vision absolument peu cosmologique et totalisante, contrairement à un cinéaste comme Von Trier pour qui cette Apocalypse est un moyen de verrouiller et rendre encore plus écrasant l'espace de son film. Ferrara renoue plutôt presque directement avec ses origines, en proposant une autre perspective. L'espace de l'appartement et du peintre était déjà celui de *Driller Killer*, tout comme le microcosme artistique de New York offrait son dernier acte à *l'Ange de la vengeance*. L'enfermement apocalyptique est même pleinement au cœur de son *New Rose Hotel*. Si Ferrara s'est plus ou moins représenté dans sa dernière période à travers l'avatar d'un Matthew Modine déglingué et paumé (*Blackout, Mary*), le personnage de Willem Dafoe marque tout de même une évolution notable: aussi fragile qu'il soit, il ne s'abîme pas mais doit se confronter à nouveau à des émotions presque enfantines après avoir fait « la paix ».



Un couple attend donc la fin du monde pendant 24h, motif on ne peut plus épuré que Ferrara découpe au travers de trois scènes d'amour (inaugurale, centrale, finale), toutes assez différentes mais qui démontrent que l'étreinte est la figure tutélaire de son film. Charnel, 4h44 n'a pas pour autant forcément la charge érotique de ses films précédents (que l'on songe à *Body Snatchers* et sa psyché d'une adolescente), si tant est qu'on associe cette dernière au souffre. Ici, Skye oppose un tel aspect réconfortant et cotonneux au personnage principal, une réelle douceur, que l'étreinte en fin de compte représente avant tout une figure matricielle plus qu'un aboutissement du désir, ou le besoin de l'étancher même dans la mort. Plus jeune, l'amante devient étrangement presque une mère pour le héros.

Au delà de cela, le film s'apparente à un retournement des figures religieuses qui ont pu occuper le cinéma de Ferrara, naguère teintée par le catholicisme (le sacré violé, figure de la rédemption) mais désormais enveloppé d'une mystique bouddhique. Contrairement à *Kundun* de Scorsese, l'œuvre n'est pourtant pas une parenthèse enchantée mais le fruit d'une conversion. Le sens du fondu enchaîné, les images très fluides et oniriques qui nourrissaient depuis longtemps le style de son cinéma trouvent ainsi désormais ici une pensée qui leur donne du sens, jusqu'à expliciter et souligner le simulacre comme la nature même des choses... là où il s'opposait aux désirs des personnages, leurs aspirations. Ce qui était le reflet parfait des angoisses de ces 30 dernières années, avec une fusion même assez totale avec les inquiétudes des années 90, devient ici surtout un relatif apaisement autobiographique qui vaut surtout plus pour son auteur et son parcours... même s'il détonne dans toute la mise en scène de la peur qui prévaut aujourd'hui.

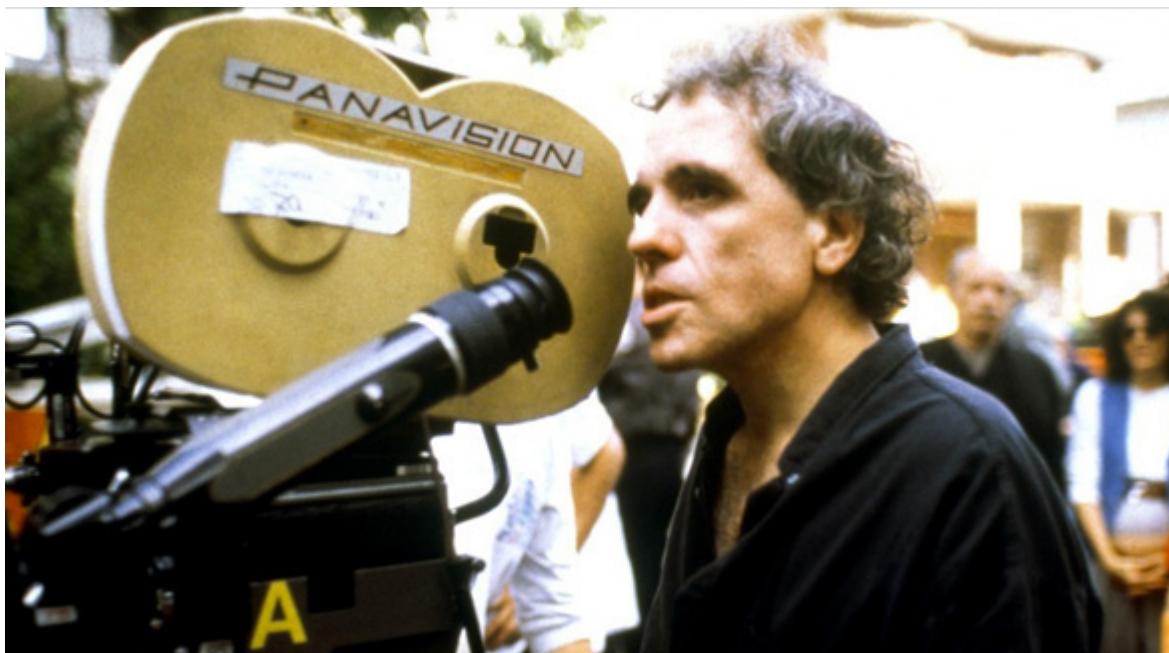


La multiplicité des écrans présents dans l'appartement et dans la composition des plans permet à Abel Ferrara des fenêtres sur le monde qui au delà de l'astuce budgétaire sont autant de représentations assez veines du réel : comme si l'univers se résumait en fin de compte à cela, une certaine vacuité, et qu'il n'existe plus que ce couple enfermé chez lui en méditation ou enlacé, se projetant sur une œuvre d'art gigantesque qui ne sera jamais exposé. Une crise « familiale » au travers de Skype laisse toutefois un temps les images prendre le dessus pour des cris et une fureur d'une autre époque chez le réalisateur : parce qu'on y croit soudainement et qu'elles sont liées aux êtres chers, la paix trouvée s'effrite alors.

Difficile de savoir si Ferrara a totalement adopté son renouveau spirituel ou s'il n'est pas encore en construction : la compassion avec le vendeur de pizza peut paraître assez forcée et artificielle ici – celle de Ferrara, ou d'un Cisco poussée vers un ultime élan de rédemption et d'expiation d'une vie pleine d'indifférence et de manque de générosité ? Lorsqu'il filme un suicide atone et traverse avec son héros des rues de New York toutes plus vides et calmes, on se dit qu'il y a aussi comme un doute et une grande peur chez Cisco (Willem Dafoe), que cette fin qui n'en a pas la forme est désespérante aussi... la paix peut-être également est aussi une régression à affronter. Que Ferrara associe cette seule fuite de l'appartement à la rechute possible dans la drogue et ses retrouvailles avec d'anciens compagnons n'est sans doute pas anodin.

Vivre en oubliant sa personne, les siens et son fonctionnement antérieur, et au travers de la fresque évoquer une œuvre d'art qui est comme un monde plus fort que son individualité : mine de rien ces choses sont plus importantes à régler pour Ferrara qu'une simple démonstration sur une fin du monde sans climax. Si le bouddhisme peut-être vu comme un énorme continuum de formes impermanentes, au cinéma il prend avec ce *4h44* l'espace d'une représentation fugace et encore inquiète entre deux fondus au blanc. Mais après cette étape, Ferrara sera peut-être pleinement à même de devenir le cousin new-yorkais de Weerasthakul.

ABEL FERRARA - APOCALYPSE NOW



Abel Ferrara signe sans aucun doute le meilleur film qu'on aurait pu rêver pour cette fin d'année. *4h44 Dernier Jour Sur Terre*, qui sort 2 jours avant le 21 décembre, montre les dernières heures d'un couple, Cisco (Willem Dafoe) et Skye (Shanyn Leigh) juste avant la fin du monde. Hors de tout spectaculaire, Ferrara filme un drame intimiste, sur un couple enfermé dans son appartement new-yorkais qui attend l'inexorable. Légèrement aride dans sa mise en place, *4h44* n'est pourtant pas loin du sublime au final.

Alors qu'il s'apprête bientôt à tourner son nouveau film sur l'affaire DSK avec Adjani et Depardieu dans les rôles d'Anne Sinclair et de Strauss-Kahn, on avait rendez-vous avec Ferrara au Pavillon de la Reine, Place des Vosges, ironiquement à deux pas de l'ancien domicile du couple déchu. Fidèle à sa réputation il se montrait à la fois charmant et complètement imprévisible, nous laissant parfois en plan avec son actrice et compagne Shanyn Leigh, un peu perchée en mode méditation transcendante *new age* et qui se faisait grave chier, le remplaçant au pied levé quand il avait décidé de prendre une pause pour aller on ne sait où, ou même commencer un bout d'interview avec d'autres journalistes.

Est-ce que l'idée première du film c'était de faire un film sur la fin du monde filmé comme un drame intimiste ?

Abel Ferrara : C'est même la seule idée ! L'idée c'est celle de la relation d'un couple. On a déjà entendu plein de trucs sur la fin du monde, qu'est-ce que j'en ai à foutre au fond ? Le but c'est pas qu'est-ce qui passe à la fin du monde mais qu'est-ce qui se passe dans ce couple.

Et de faire tourner votre compagne Shanyne Leigh, ça rejoint cette idée d'intimité ?

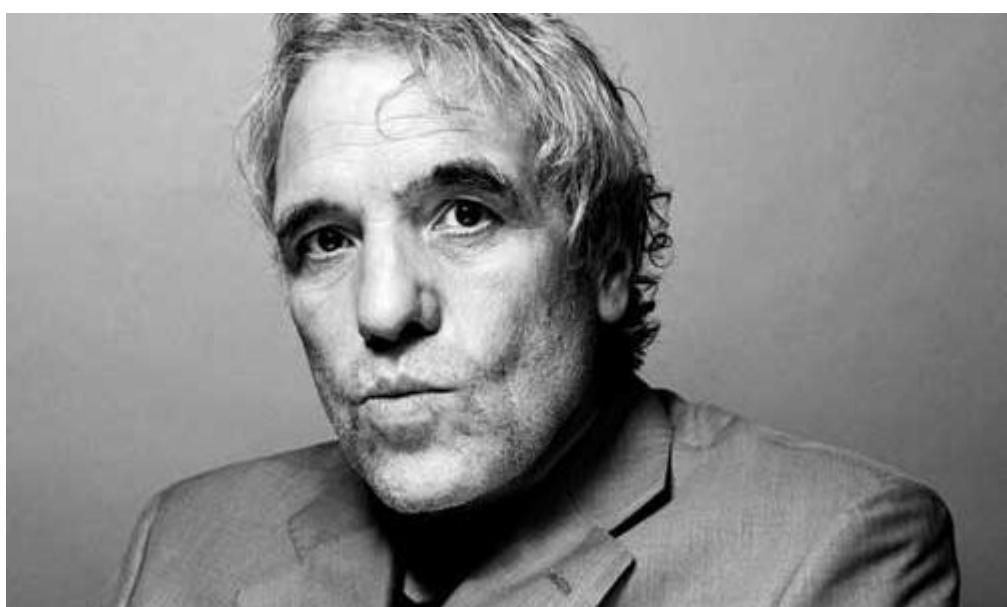
Ca rejoint surtout l'idée que j'essaie d'aller vers des acteurs avec qui j'ai un lien sans que je mette dix ans à trouver le fric pour les payer. Tu sais, j'essaie de parler de ce qui me concerne. Je suis pas du genre à faire un film avec quelqu'un dont je viens de serrer la main et que je connaissais pas avant. J'ai un autre type de relation avec les acteurs et pareil de leur côté avec moi. On a besoin de se faire confiance, de se connaître. On a besoin de savoir de quel merde on parle. L'époque où je disais « mets la caméra en route et on verra bien ce qui se passera » ça m'intéresse plus du tout... Enfin ça pourrait, mais j'ai déjà donné.

Et de faire ce film avec un petit budget, c'est une sorte de manifeste pour vous ou ça découle de la nécessité ?

J'ai pas le choix car j'ai plus aucun intérêt à courir le monde entier pour trouver des thunes. J'ai déjà assez fait de kilomètres pour ce film, et il a été fait avec rien. Mais j'ai dû aller de ce putain de Santiago du Chili jusqu'à Paris, en passant par tous les endroits entre les deux. C'est pas comme si j'avais claqué les doigts pour trouver l'argent. Tu sais, je veux faire des films avec l'argent que les gens ont pour les faire, rien de plus. Aujourd'hui, tu as ces caméras pas chères. J'ai pas besoin d'Hollywood, et plus personne maintenant d'ailleurs. Y a eu une époque où c'était pas possible de faire des films en dehors d'Hollywood ou des studios. T'avais besoin de Cinecitta, pour un son et pour une image. Ces jours sont révolus. Tout le monde peut faire un film.

La technologie, les ordinateurs et notamment Skype ont une grande importance dans le film...

Parce que tout le monde les utilise et que c'est là que tout le monde est ! Ca fait mille ans que j'utilise Skype, c'est ni plus ni moins l'idée d'un téléphone, c'est juste une meilleure version. Le fait que tu puisses parler avec quelqu'un qui est dans une autre pièce que toi, c'était un truc énorme en 1880. Mais y a rien d'extraordinaire aujourd'hui. Les films rendent comptent d'une époque.



Mais ça participe de l'idée de ne faire le film que dans une chambre, Internet est le prétexte à ne pas en sortir...

Mais tu n'es pas dans une chambre quand tu es sur Internet ! Quoi qu'il arrive ! Le monde est dehors, le monde est dans ton esprit, le monde est dans l'ordinateur ! Le monde que tu veux créer et ce que tu veux faire avec y est. Le potentiel du monde entier y est.

Est-ce que vous-même vous êtes un gros utilisateur d'Internet ?

Je suis passé de l'addiction totale au sevrage. Tu vois ce que je veux dire ? Tu peux rester bloqué dessus pendant des mois, tu vois... Bon, nan là ça fait plus partie de ma vie.

Je me demandais pourquoi le personnage féminin qui est artiste dans le film continue à peindre alors que le monde est en train de finir...

C'est ce qu'elle est, peintre. Dans le film il y a ces gens en face qui continuent à aller à la salle de sport. Pourquoi ? Parce que c'est là où ils connaissent des gens, c'est là où sont leurs amis, c'est là où ils vont pouvoir leur dire au revoir.

Mais est-ce que vous pourriez faire un film en vous disant qu'il ne serait vu par personne ? Car c'est ce qu'elle fait d'une certaine manière avec sa peinture...

Quand vous faites un film vous voulez que le film soit vu, avoir cette satisfaction. (// se lève subitement et interpelle *Shanyn Leigh, sa petite amie et l'actrice du film.*) Hey, va parler à ce mec, il veut savoir pourquoi tu peins dans le film alors que c'est la fin du monde.



Shanyn Leigh & William Dafoe

(Shanyn Leigh s'assoit devant nous et nous dit bonjour à l'américaine, comme si on était la meilleure chose qui lui était arrivée ce jour-là)

Shanyn Leigh: Abel se lève toujours pendant les interviews, vous avez peut-être remarqué avant ? *(En effet, il faisait quelques saut de puces avec les collègues qui*

nous précédaient, et on avait été briefé par d'autres journalistes qui l'avaient rencontré avant.)

En ce qui concerne mon personnage je ne pense pas que la fin du monde est la fin de son corps et la fin du monde matériel. Je pense vraiment qu'elle croit à la réincarnation et à la vie après la mort. Et donc de finir cette peinture, c'est aussi une façon de dire qu'elle n'est pas obligée de revenir.

Est-ce que vous voyez le personnage de Cisco (Willem Dafoe) dans le film comme Abel peut l'être dans la vie ?

On peut mettre des limites à ça car Abel a une personnalité tellement vaste. Il est dans les murs, dans la peinture, dans mon personnage et évidemment beaucoup dans le personnage de Willem (Dafoe). Disons plutôt que c'est dans le film dans son entier que vous trouverez Abel.

Comment fonctionne sa technique sur le tournage qui est vraiment basée sur l'improvisation ?

(Long soupir) Oh ! Quand il a travaillé avec Christopher Walken, Christopher ne dit jamais la même chose dans deux prises différentes, il y a quelque chose de l'ordre du génie, mais à chaque fois Abel à la fin de la prise dit « Oui c'était génial, mais fais quelque chose de différent maintenant ». Donc d'une part c'est très euphorisant, mais d'un autre côté je ne suis pas Christopher Walken, j'ai besoin d'un but que je peux poursuivre.

Comment vous vous êtes rencontrés tous les deux ?

C'est une belle question. Vous êtes la première personne à me le demander. C'est vraiment une question de Français. Pour faire court, on s'est rencontré chez un ami commun où il chantait des chansons de Bob Dylan. Et j'adore Bob Dylan, Abel est un grand guitariste et après c'est une longue histoire. Il était à Rome, j'habitais à Paris... bon bref c'est une belle et longue histoire mais c'est principalement à cause de Bob Dylan.

Vous vous préparez à la fin du monde ?

Vous avez entendu parler de [Dolores Cannon](#) ? C'est incroyable ce qu'elle dit, vous devez vraiment la googler, et ce qu'elle a prédit sur 2012 est tellement juste, c'est exactement ce que m'a dit mon prof de yoga aussi, et ils ne se connaissent pas !

Vous êtes branchée méditation et yoga ?

Oui, j'adore la méditation... et le yoga... Je pense que c'est nécessaire de nos jours.

Ca a une influence sur Abel ?

Oui il est très réceptif à la méditation. David Lynch est aussi dans la méditation. Ca aide à être beaucoup plus concentré sur ce qu'on fait, il y a beaucoup de chirurgiens qui en font... Il y a tellement d'avantages à en faire...

Et ce serait pas l'étape obligée après les drogues pour Abel ?

Les gens qui sont dans les drogues savent qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le monde. C'est pourquoi ils veulent une échappatoire. Ils questionnent le monde. Beaucoup de yogis aussi sont malheureux de l'état du monde.

Dans le film, votre personnage empêche Cisco de rechuter dans l'héroïne de laquelle il a décroché. C'est quelque chose qui vous est arrivé à Abel et vous ? Vous l'avez sorti de la drogue ?

Personne ne peut sauver quelqu'un d'autre de la drogue à part soi-même. Mais oui je l'ai sauvé, car l'amour peut sauver beaucoup de choses.

Il était toujours à fond dedans quand vous l'avez rencontré ?

(Sourire gêné) Oui ! Mais le principal moteur c'est l'amour ! Si les drogues rendaient heureux il aurait été la personne la plus heureuse du monde, si c'était l'effet désiré et que nous désirons en effet tous. Mais elle ne vous rendent pas heureux, elle font de vous un esclave. Mais je lui ai juste montré ce que je savais.

(On remercie gentiment la gentille Shannyn qui visiblement n'est qu'amour sur terre et se prépare déjà à la position du lotus et on attend qu'Abel ait terminé l'interview qu'il avait commencé avec un collègue. Quand il revient il demande une feuille et un crayon où il dessinera frénétiquement des gribouillis jusqu'à la fin de l'interview, tout en restant très attentif, ce qui ressemble à une méthode pour arrêter la clope, probablement prodiguée par Shannyn.)



Et sinon votre projet de film sur DSK...

Abel Ferrara : (Il se méfie) Vous écrivez pour qui déjà ? (J'explique vite fait, sa méfiance repart aussi vite qu'elle est arrivée.)

Donc ce film sur DSK, ce sera encore une autre façon de parler de la relation d'un couple, un peu comme dans ce film, de manière intimiste ?

Oui on va le faire ce film, vous connaissez Wild Bunch ? Vincent Maraval ? (Il sort un papier de sa poche.) Ca fait un bail qu'on parle de ce film alors voilà ce qu'il dit, car le financement de ce film a pris du temps, et alors même qu'on a les deux plus grandes stars françaises de ces quarante dernières années, dans un pays qui produit 220 films par ans, nous n'avons pas d'argent français dans ce film. (Il se met à lire.) « Merci à une auto censure générale de cadres moyens qui veulent prouver à eux-

mêmes leur bonne servilité au pouvoir ». C'est notre déclaration politique et j'y adhère à 100%. Je suis pas Français donc ça pouvait pas sortir de ma bouche, mais lui l'est, donc voilà.

Bon maintenant, si ce film sera sur la relation de couple ? Complètement ! J'étais fasciné à la fois par la relation entre Dominique Strauss Kahn et sa femme et celle entre Adjani et Depardieu. Et je sais d'avance que je vais être fasciné par ma relation avec Isabelle et aussi ma relation avec Depardieu. Et toutes ces relations, tous ces couples, vont produire le film que nous voulons faire.

Et vous voulez le rendre aussi intime que 4H44 ?

Y aura pas que deux personnages, mais l'essence du film sera dans l'amour qu'ils se portent. La nature de l'amour, tu vois ? J'y vois surtout une histoire d'amour.

L'une des rares trames narratives du film, et j'en parlais avec Shanyn, c'est l'usage des drogues...

Le truc c'est que c'est un ex-drogué, et elle non. Le conflit dans cette scène mais c'est pas la seule chose dans le film, c'est est-ce qu'il va en prendre ou pas ? Il doit prendre une décision entre les drogues et elle. Et avant ça quand il était avec ses amis il devait prendre une décision entre la drogue et ses amis. Et tu dois faire un choix entre la drogue et tes engagements. Il se ment à lui-même.

Reprendre de la drogue, c'est quelque chose que vous feriez si c'était la fin du monde ?

Ah non, j'y toucherais pas. Je ne l'envisagerais même pas.

Bon sinon, vous avez entendu parler de Bugarach, ce petit village dans le Sud-Ouest de la France qui serait le seul refuge à la fin du monde ?

C'est pas là où Marie-Madeleine aurait habité ? Mais ils croient à un salut chrétien ? Qu'est-ce qui est censé se passer ?

Une base extra-terrestre va s'ouvrir dans la montagne et emporter ceux qui y seront.

Je crois à tout mec. Je peux tout imaginer et tout envisager. Quand les Mayas sont arrivés à la conclusion que ça allait être la fin des temps, ils se sont bien basés sur quelque chose ou sur des gens qui devaient être les génies de leur époque ?... Ecoute, tu sais bien que tout va se terminer un jour et si c'est là dans quelques jours, pense à tous les loyers que tu vas économiser, t'auras pas à en payer l'année prochaine.

Alors que quelques prédateurs *new age* s'assemblent autour du pic de Bugarach en attendant la fin du monde et que le genre « apo » n'en finit pas d'essaimer en réalisations plus ou moins réussies*, le film de Ferrara a quelque chose d'un pied de nez. Parce qu'en s'inscrivant dans le huis-clos d'un loft new-yorkais, *4h44* regarde avec distance les images de la catastrophe et qu'en se polarisant autour d'un couple de *hipsters* qui n'ont pas l'étoffe de héros, il situe l'apocalypse sur le terrain de l'intimité, quitte à courir le risque de basculer dans le mortel ennui de ce prosaïsme domestique. Fin de partie.

* Peter Szendy a tenté récemment d'en opérer la synthèse théorique dans L'Apocalypse cinéma à partir du film-jalon qu'est pour lui Melancholia de Lars von Trier.

L'apocalypse a tout pour séduire Ferrara, c'en est presque un thème trop beau dont on se demande comment il a pu échapper à sa filmographie, avec sa cohorte de héros repentants et ses destins violents d'hommes condamnés par nature, toujours appesantis d'une religiosité confinant à la dévotion et voisinant avec le masochisme ou l'auto-destruction. N'empêche que Ferrara a beau agiter ses nouvelles icônes, statuette de Bouddha trônant entre l'ordinateur et le téléviseur ou Dalaï Lama en flux continu, la fin des temps lui inspire moins une mise à l'épreuve de la foi qu'un questionnement pessimiste de la nature humaine. À l'abri du monde mais ultra-connectés dans leur loft *arty*, Cisco (Willem Dafoe) et Skye (Shannyn Leigh) écoutent la sourde rumeur d'apocalypse qui envahit tous les canaux d'images. La télévision diffuse en boucle les ultimes messages des commentateurs inlassables du désastre, experts désuets ou bien mystiques de réconfort, jamais à court de sermons. Face à ce déluge de dernières paroles, Cisco et Skye restent étonnamment sereins et comme indifférents à une menace si virtuelle qu'il est presque tentant d'en douter. Il tient son journal mi-fataliste mi-goguenard sur cette mort tant annoncée de l'humanité tandis qu'elle s'applique à empiler des couches épaisses de peinture qui forment comme des petites marées noires sur sa toile au sol. Que faire de toute façon quand il n'y a plus rien à faire ? Rien que de très banal, semble dire Ferrara, dont les personnages font l'amour, s'engueulent, se réconcilient, commandent un dernier repas auprès du livreur vietnamien dont ils semblent pour la première fois remarquer l'existence, joignent leurs proches pour faire des adieux un peu ridicules et insultent leur propriétaire puisque que cela ne prête plus à conséquence... L'apocalypse chez Ferrara tient du théâtre de l'absurde, c'est une interminable *Fin de partie*. Le dénouement étant connu de tous, personnages et spectateurs, le cinéaste pose frontalement la question de la vacuité de toute action et évacue les scènes de panique dans le hors champ des images cathodiques. « *I don't know what to do* » finit par lâcher Cisco, observateur amer de ses contemporains. Aussi faut-il se contenter d'être là, de rester jusqu'à la fin du monde et du film, « *to see the fucking light show* » dira un ancien *addict* croisé le temps d'une brève incartade de Cisco parmi ses vieux démons.

La trame de *4h44* tient dans cet évidement d'une réalité insurmontable, dans la conscience d'un dénouement qui déjoue toute conversation. Il est trop tard pour changer le monde. S'excuser des erreurs passées ne sert à rien. Tout juste peut-on tenter d'apaiser sa conscience. Mais même dans ce bref moment méditatif – séquence plutôt maladroite, filmée comme un vertige de visions en surimpression – les images du monde à feu et à sang viennent envahir l'esprit tourmenté de Cisco, cette figure de sceptique. Tandis que l'existence de Dieu était au centre de l'exalté *Tree of Life* et du non moins baroque *Melancholia*, Lars von Trier se situant expressément du côté d'une conscience agnostique et nietzschéenne quand Malick lorgnait vers le transcendentalisme et la figure d'un dieu incarné en toute chose, l'expérience du doute chez Ferrara prend un tour plus ordinaire et intime. Tout comme *Bad Lieutenant* n'était en somme que le drame d'un père de famille américain moyen, *4h44* ausculte l'ordinaire de la condition humaine à travers un couple qui a beau se répéter qu'ils sont tout l'un pour l'autre, n'en restent pas moins démunis et séparés face à la mort. Il faut plus d'un mandala pour déjouer ce pessimisme et recoller les morceaux d'une vie bousculée par le doute, la dope et la solitude.

À cet égard, *4h44* se distingue de ses comparses « apo » : il ne joue pas sur la frontière entre l'inimaginable et l'imminence de la fin comme dans le remarquable *Take Shelter* de Jeff Nichols, et s'il prend pour prétexte le documentaire bon ton d'Al Gore *Une vérité qui dérange*, son propos écologiste reste anecdotique au regard de la vie hautement technologique de ce couple bohème dont les prises de conscience politiques sur le tard prêtent à sourire. On est tout aussi loin de la pyrotechnie des finals des *disaster movies* et de l'exemplarité de leurs martyrs. Et néanmoins, c'est ici que la trame délicate de *4h44* s'effiloche. Parce qu'il faut fatallement terminer le film, Ferrara se trouve confronté à ce dilemme du film d'apocalypse, celui de la fin proprement dite. Et si les écrans en tout genre n'ont cessé d'asséner la rumeur d'une catastrophe imminente, comme en son temps *La Guerre des mondes* radio-contée par Orson Welles, il faut bien que celle-ci se matérialise. On rendra grâce à Ferrara d'avoir, en petit génie mystificateur, confondu la fin des images avec l'extinction de l'espèce humaine – en accord avec la thèse défendue par Peter Szendy dans un livre paru récemment. Mais le parti-pris beckettien de cette narration à vide finit par enfermer le cinéaste dans son propre piège, et comme le serpent qui se mord la queue sur la toile de Skye, le film se trouve acculé à ces images qu'il laissait jusque là à d'autres médias. On ne saurait trop s'appesantir sur cette apocalypse dont Ferrara ne sait comment se dévêtrer, lovant son couple, improbable communauté humaine, dans un immense mandala – matrice *new age* formée par la toile peinte de Skye – invoquant tout ensemble l'amour, Dieu et la pitié. Tandis qu'une aurore boréale aux couleurs d'accident nucléaire descend sur la ville, les inévitables images de croyants ayant déserté la télévision continuent de coloniser l'esprit de Cisco et Skye. On touche là aux limites de l'exercice : à interroger notre fascination pour ces images de fin du monde, le film est nécessairement contraint de reconduire ces mêmes images qu'il dénonce ; à imaginer ce que nous ferions si l'apocalypse advenait, il ramène immanquablement cette métaphysique de la fin des temps à une conscience ordinaire et pessimiste de la condition humaine. Solitude des abysses.

il était une fois LE CINEMA Webzine	Type : WEB	Date : 20/12/12	Auteur : Jean-Baptiste Viaud	Pages : 2
--	------------	-----------------	------------------------------	-----------

La fin du monde selon Ferrara, sur le mode mineur.

"This is the way the world ends

This is the way the world ends

This is the way the world ends

Not with a bang but a whimper."

« *C'est ainsi que finit le monde / Pas sur un boum mais sur un murmure* ». Les vers du célèbre poème de T.S. Eliot, Les Hommes creux (1925), ne sauraient mieux illustrer le nouveau film d'Abel Ferrara. Plus tôt dans l'année déjà, son Go Go Tales, bloqué dans les circuits de la distribution depuis 2007 et finalement sorti en février, annonçait un *come back* assagi, tout aussi réflexif mais beaucoup moins torturé. *4h44 Dernier jour sur Terre* semble confirmer le phénomène : pour mettre en scène la fin du monde, Ferrara prend la tangente, évacue tout effet tonitruant. Son film est *lo-fi* : c'est un film d'appartement, où la mesure du temps qu'il reste se prend à l'aune d'un couple qui vit sa dernière nuit ensemble avant que tout ne s'éteigne. Au dehors, dans la nuit new-yorkaise (autre habitude du réalisateur que d'y plonger sa caméra), certains s'affolent, d'autres se suicident, quelques-uns font la fête. On les voit peu : Ferrara reste à l'intérieur du loft du Lower East Side, cadre un homme et une femme (Willem Dafoe et Shannyn Leigh, compagne à la ville du cinéaste) qui s'aiment avant qu'il ne soit trop tard.

Il y a qu'eux deux se sont fait à la fatalité, l'ont intégrée - qu'il s'agit maintenant de profiter et de faire le point. Comment ai-je vécu ? Y a-t-il des choses pour lesquelles faire amende honorable ? Ferrara prend le parti audacieux de montrer que pour ses personnages, très peu a changé. Skye continue de peindre, inlassablement, une grande toile sous forme de *work in progress* sur laquelle elle ajoute des couches successives au gré de l'inspiration, façon *dripping*. Cisco tient surtout, lui, à nouer un dernier contact, fusse-t-il virtuel, avec sa fille et son ex-femme. C'est ainsi que *4h44 Dernier jour sur Terre* avance au fil des conversations Skype : Cisco participe de loin à une fête d'amis, s'enquiert de l'état d'esprit de sa fille ; Skye discute longuement avec sa mère, principalement du mal qu'elle a à voir son ami renouer les liens avec sa vie d'avant. C'est la belle idée qui traverse le film, qui dit qu'à la toute dernière heure, les obsessions restent les mêmes, que la jalousie ne s'amenuise pas. On continue de la même manière à regarder les bulletins d'informations en continu : même si, tout ce qui se dit, on le sait déjà.



Les nouveaux moyens de communication sont au centre de *4h44* : Skype donc, mais aussi écrans de télévision et tablettes numériques qui maintiennent une liaison, même en toc, avec le reste du monde. Skye et Cisco ont trouvé refuge dans la spiritualité : ils suivent les préceptes d'un maître bouddhiste par écran interposé, regardent une interview, en boucle, du dalaï-lama. Ces choix ne sont pas des décisions de dernière minute, plutôt un mode de vie qu'ils ont choisi et qu'ils appliquent jusqu'au dernier instant. Entre-temps, ils font l'amour, passionnément. La caméra ne les lâche ni l'un ni l'autre, tourne autour d'eux dans le lit, à même le sol, sur le toit de l'immeuble ou dans la rue, quand Cisco s'offre une dernière balade impromptue. Abel Ferrara, qui renoue avec la mélancolie d'un film comme *The Addiction*, (1998), s'égare toutefois un peu lorsqu'il dénonce un monde mort depuis longtemps, ravagé par l'individualisme et le peu d'égard fait par l'homme à la nature. « *On est déjà morts* », dit Willem Dafoe. « *Al Gore avait raison* », entend-on plusieurs fois : l'existence se mourrait donc à petit feu, depuis des années - le réchauffement climatique lui incombe.

C'est dans sa foi en l'humain que *4h44* touche le plus, quand il semble dire qu'à l'heure du bilan, nous sommes tous égaux face à la mort, que la peur et les doutes demeurent les mêmes. Le film de Ferrara trouve son accomplissement dans l'une des dernières séquences : Cisco rejoint des amis à quelques blocs de chez lui, d'anciens *junkies* qu'il fréquentait du temps de la drogue qu'ils consommaient à outrance. « *La fin du monde, la fin du rêve. Je veux voir ça* », affirme l'un d'eux : la dope a retrouvé le chemin de leur table, Cisco se dit qu'il peut bien y toucher à nouveau, une dernière fois. Si pas maintenant, quand ? Finalement, il se ravise. La came, l'alcool, le fait d'être accro : tout ça, il l'a dit, Ferrara n'y croit plus, il a définitivement raccroché. Ça ne l'empêche pas de convoquer ses anciens démons, qu'il peut désormais contrôler, tenir à distance. *4h44* est le film d'un cinéaste apaisé, qui affirme qu'au-dehors, le monde peut bien gronder, on ne l'y reprendra plus. Le vrai frémissement est intérieur, une fois le sort accepté. C'est le doute qui ne manque pas de s'insinuer en soi-même, qui permet de se maintenir en vie : et si, finalement, la fin du monde n'avait pas lieu ?

A VOIR A LIRE	Type : WEB	Date : 23/11/12	Auteur : Virgile Dumez	Pages : 2
---------------	------------	-----------------	------------------------	-----------

4h44, dernier jour sur terre - critique du nouveau Abel Ferrara

2012, année de l'apocalypse

Fidèle à lui-même, Abel Ferrara signe une œuvre inégale, mais marquée par une profonde indépendance d'esprit. Entre lourdeurs et moments de grâce, l'ensemble séduit par sa radicalité.

L'argument : New York. Cisco et Skye s'apprêtent à passer leur dernier après-midi ensemble. C'est l'heure des adieux, l'occasion d'une ultime étreinte. Comme la majorité des hommes et des femmes, ils ont accepté leur destin. Demain, à 4h44, le monde disparaîtra.



Notre avis : Selon le calendrier maya, la fin du monde serait programmée pour le 21 décembre 2012. Les cinéastes du monde entier semblent en avoir profité pour évoquer ce thème millénariste dans leurs œuvres, tandis que certains distributeurs malins surfent sur cette crainte pour attirer le chaland dans les salles obscures. Deux jours seulement avant la déflagration finale, les spectateurs pourront se faire une idée de ce qui les attend en allant voir le dernier film d'Abel Ferrara *4h44, dernier jour sur terre*. Attention toutefois, le réalisateur new-yorkais ne cède en aucune manière aux sirènes hollywoodiennes et signe ici une œuvre intimiste bien plus proche du *Last night* (1998) de Don McKellar que du *2012* de Roland Emmerich. Non, vous n'assisterez pas à une série de destructions spectaculaires puisque Ferrara ne dispose que d'un tout petit budget et qu'il préfère se concentrer sur les réactions des gens confrontés à leur fin programmée. Il en tire ainsi un film essentiellement psychologique qui séduit par la qualité générale de l'interprétation et par la radicalité de son propos.

De manière assez étonnante, on peut trouver de nombreux points communs entre ce dernier long-métrage et le tout premier du réalisateur, le trash *Driller Killer* (1979). Dans les deux

cas, la quasi-totalité du film se déroule dans un appartement où un artiste se déchire entre deux femmes. On retrouve ici aussi le goût du réalisateur pour la peinture abstraite. Toutefois, si son premier essai était marqué par une hystérie généralisée, sa vision actuelle paraît bien plus apaisée. Il n'oublie bien évidemment pas d'évoquer ses vieux démons – la dépendance à la drogue, notamment – et en profite pour filmer une fois de plus un New York interlope qu'il adore, mais sa philosophie, influencée par le bouddhisme, est bien plus en accord avec le monde qui l'entoure.



Il est donc dommage que l'auteur se soit senti investi d'une mission : alerter ses concitoyens sur les dangers écologiques qui menacent la planète. Avec une lourdeur qui confine parfois à l'amateurisme, Ferrara nous assène des vidéos d'Al Gore qui prévient de l'imminence du danger écologique, le tout en alternance avec des entretiens du dalaï-lama qui nous initie aux mystères bouddhistes. Ces passages très didactiques viennent donc fortement tempérer notre enthousiasme puisque le cinéaste se fait moralisateur, là où il aurait dû rester un simple observateur de la déliquescence de la civilisation occidentale. En chaussant des gros sabots, il perdra assurément une grande partie du public, alors même que sa vision de l'apocalypse ne manquait ni de souffle, ni d'intérêt. L'ensemble est donc à réservé aux inconditionnels d'un cinéaste qui a le mérite de n'avoir jamais fait la moindre concession face au système et qui continue à cultiver sa différence à travers des œuvres aussi inégales que radicales.

MOUVEMENT.NET	Type : WEB	Date : 19/12/12	Auteur : Jérôme Provençal	Pages : 2
----------------------	------------	-----------------	---------------------------	-----------

Contes crépusculaires

Abel Ferrara

Belle présence d'Abel Ferrara sur les écrans français en cette fin du monde, pardon, d'année 2012 : tout d'abord avec *4h44 Dernier jour sur Terre*, film d'apocalypse intimiste qui sort en salles mercredi 19 décembre, puis avec *Go Go Tales*, superbe film noir édité parallèlement en DVD.

Constituant un sous-ensemble particulièrement fécond du cinéma fantastique, les films d'apocalypse suscitent un intérêt grandissant ces dernières années, de la part des producteurs/réalisateurs autant que des spectateurs (1), intérêt qui résulte des angoisses collectives liées au changement de millénaire et à la fameuse prédiction du calendrier maya, suivant laquelle notre monde devrait s'autodétruire le 21 décembre 2012 (si vous lisez ces lignes au-delà de cette date, vous êtes autorisé(e) à pousser un soupir de soulagement). Avec un parfait sens de l'à-propos, Capricci – maison d'édition, doublée d'une société de production/distribution, comptant parmi les plus singulières du paysage du cinéma français – a choisi de sortir en salles deux jours avant cette échéance supposément fatidique *4h44 Dernier jour sur Terre*, long métrage d'Abel Ferrara (présenté au festival de Venise 2011), prenant précisément pour sujet – comme son titre l'indique clairement – l'entrée en phase terminale de notre bonne vieille planète.

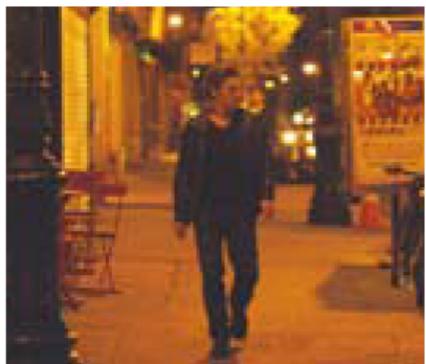
Ce film en mode mineur montre une fois de plus que nécessité économique fait loi esthétique : plutôt que de jouer la carte du spectaculaire (avec effets spéciaux à gogo) – carte qu'il n'a bien évidemment pas les moyens de s'offrir – et du (faux) suspense, Abel Ferrara opte pour une mise en scène dépouillée et une approche dédramatisée, situant le récit dans la ville qu'il connaît le mieux (New York, of course) et focalisant son regard sur le couple formé par Cisco (Willem Dafoe, alter ego évident du cinéaste) et Skye (Shanyne Leigh, compagne de Ferrara). Tandis que rien, hormis les ultimes flashes d'informations crépitant sur le petit écran, ne semble annoncer l'apocalypse imminente, Cisco et Skye s'apprêtent à traverser ensemble les quelques heures les séparant du glas devant sonner à 4h44 (magie des chiffres...). De fait, la majeure partie du film se déroule en huis clos, à l'intérieur de l'appartement cosy du couple, et se compose pour l'essentiel de scènes de la vie conjugale, plus ou moins agitées, Ferrara penchant ici de toute évidence moins vers Corman que vers Bergman... Si ce parti pris est séduisant, qui tend à dorer le film d'un maximum d'humanité (comme dans un dernier hommage rendu à l'espèce ?), le résultat ne convainc toutefois pas vraiment, du fait de stéréotypes scénaristiques assez pesants (les personnages manquent de nuances et de relief) et de messages un brin appuyés sur l'inconscience suicidaire des êtres humains, toutes scories que la mise en scène, pourtant d'une grande élégance, ne suffit pas à faire oublier.

Édité fin novembre en DVD par Capricci, *Go Go Tales* (2007) n'inspire en revanche pas la moindre réserve, ce film noir extrêmement raffiné – en filigrane duquel se discerne un conte moral terriblement désenchanté – apparaissant comme l'une des œuvres majeures de son (prolifique) auteur. Gérant du Paradise, un cabaret chic en proie à de sérieuses difficultés économiques, Ray Ruby (Willem Dafoe, encore, au sommet de sa forme) doit composer avec les exigences de l'acariâtre propriétaire des lieux et avec celles des danseuses/stripteaseuses (parmi lesquelles cette immarcescible fleur vénéneuse nommée Asia Argento) tout en luttant avec le démon du jeu qui le dévore... Proche du *Meurtre d'un bookmaker chinois* (1976) de John Cassavetes, le film conjugue classicisme souverain de la mise en scène (les plans semblent composés au millimètre près), calme précision du montage, subtilité incisive du scénario et justesse éclatante de l'interprétation en un ensemble magistral.

1. Mais aussi des philosophes, comme l'atteste par exemple l'étude que Peter Szendy consacre à la question dans son tout récent *L'Apocalypse-Cinéma, 2012 et autres fins du monde* (cf. chronique dans *Mouvement* n°67, actuellement [en kiosque](#)).

4H44, DERNIER JOUR SUR TERRE HAPPY END ?

► **Sortie le mer. 19 déc.** | capricci.fr



Dans un appartement, un couple attend l'apocalypse, relié au monde via Skype, le téléphone portable et la télévision. Mélant différents régimes d'images, Abel Ferrara filme la fin du monde la plus douce-amère du cinéma. Entretien avec l'anglais Brad Stevens, spécialiste du réalisateur.

Propos recueillis par Baptiste Ostré

Chaque film d'Abel Ferrara suscite autant d'enthousiasme que de déception, un peu comme si on attendait qu'il refasse *King of New York* ou *Bad Lieutenant* encore et encore. Mais n'a-t-il pas évolué en cinéaste expérimental ?

Je pense qu'il l'a toujours été. Il explore sans cesse les mêmes thèmes mais, paradoxalement, cela l'oblige à ne jamais rester à la même place, à toujours les déplacer sur un nouveau terrain. Par exemple, c'est évident que l'accent mis sur les différents traitements d'images dans *4h44* ramène à *Blackout*. Dans ce dernier, l'imagerie vidéo était associée à la mort et à l'absence de communication. Au contraire, ici, elle est précisément en opposition. Il suffit de comparer, tout particulièrement, le plan final de ces deux films, et leur rapport à la question de la vie après la mort.

Pourtant, dans *4h44-Dernier jour sur Terre*, les personnages ne communiquent réellement que lors d'une scène d'amour, non ?

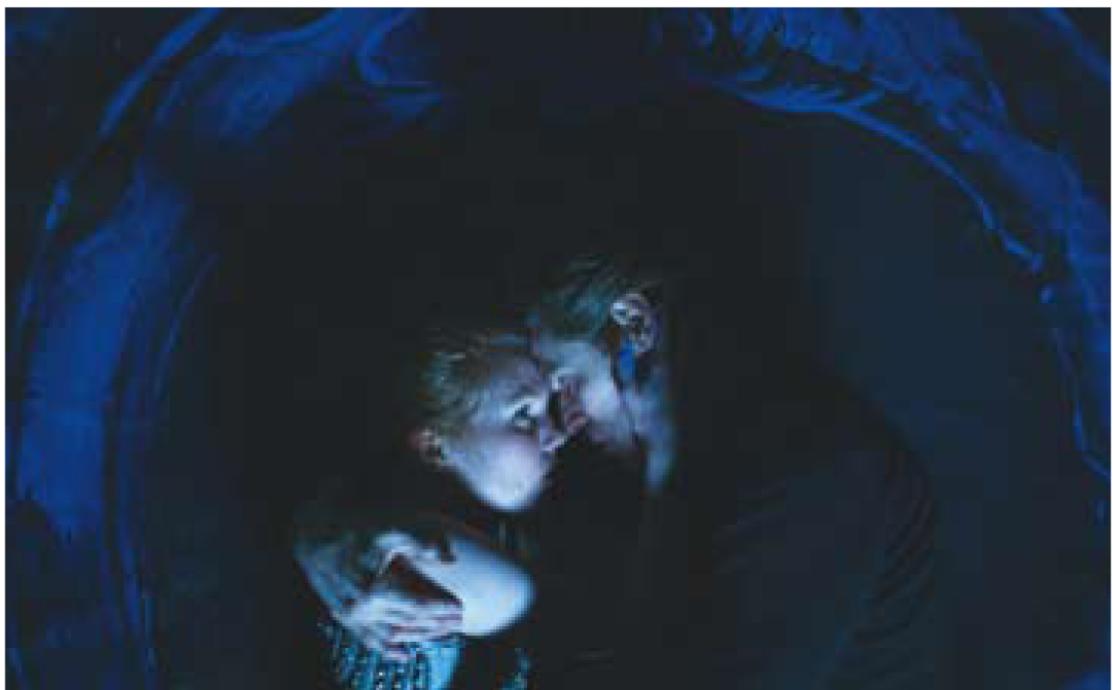
Je ne suis pas d'accord. Ils me semblent au contraire être en constante communication – la scène où Willem Dafoe soulève Shannyn Leigh par les jambes, lui permettant de « voler », décrit même une forme particulièrement intime de communication. Peu importe qu'une grande partie de leurs rapports soient silencieux, ou que cela passe par la technologie vidéo : la séparation entre communication verbale ou non, entre la parole et son absence, s'efface lors de ces scènes où les personnages touchent leur écran après une conversation sur Skype.

Malgré son sujet, la fin du monde, 4h44 m'a semblé être un de ses films les moins noirs. Il y a une tendresse assez inattendue.

C'est vrai, mais je crois qu'il y a énormément de tendresse et d'optimisme dans chacun de ses films. Simplement, ce n'est pas un optimisme à la Spielberg. Chez Abel Ferrara, cela implique de se confronter directement au pire de ce que la condition humaine peut offrir, et faire en sorte de ne pas basculer dans le pessimisme malgré tout. Pour moi, c'est ça, le sens réel de l'optimisme. Il est authentique et sincère.

Certains affirment qu'Abel Ferrara serait un modèle pour toute une nouvelle génération de réalisateurs indépendants. Peut-on vraiment trouver un lien entre eux ?

Je dois dire que je suis, pour ma part, assez peu enthousiaste des réalisateurs indépendants américains actuels. La plupart de leurs films démontre surtout l'étendue du mépris qu'ils ont pour leurs personnages. Cela peut s'expliquer et une des raisons serait, bien sûr, que leur travail a été largement distribué tandis que la plupart des œuvres récentes d'Abel n'ont pas été projetées aux États-Unis – et les gens adorent se sentir supérieurs. Contrairement à eux, Abel montre toujours de l'empathie pour quiconque passe devant sa caméra. La scène du livreur de repas vietnamien de 4h44 aurait été impensable dans la conception du métier de la plupart des autres réalisateurs indés... ☺



Photos : 4h44 © Capricci

RADIO



21 novembre 2012
« **Le Grand Entretien** » - François Busnel
Interview Abel Ferrara



7 décembre 2012
« **Ouvert la nuit** » - Alexandre Héraud
Interview Dominique Toulat, directeur de la Ferme du buisson, à l'occasion de l'avant-première dans la cadre du Festival du cinéma Invisible



11 décembre 2012
« **Rendez-vous** » - Laurent Goumarre
Interview Abel Ferrara et Shany Leigh



18 décembre 2012
« **La Dispute** » - Arnaud Laporte



19 décembre 2012
« **Plan B... pour Bonnaud** » - Frédéric Bonnaud



20 décembre 2012
« **Cinéma** » - Florence Leroy
ITW Abel Ferrara



21 décembre 2012
« **Comme on nous parle** » - Eva Bettan
ITW Abel Ferrara



30 décembre 2012
« **Le Masque & La Plume** » - Jérôme Garcin

TELEVISION



30 novembre 2012

« **La Matinale** » - Ariane Massenet

Sujet sur le Festival du cinéma Invisible à la Ferme du buisson et sur l'avant-première en présence d'Abel Ferrara



14 décembre 2012

« **Le Grand Journal** » - Michel Denisot

ITW Abel Ferrara et Shanyn Leigh



14 décembre 2012

« **Le Cercle** » - Jean-Jacky Goldberg et Eric Neuhoff



13 décembre 2012

« **JT National** » - Carole Gaessler



15 décembre 2012

« **Paris Dernière** » - Philippe Besson

ITW Abel Ferrara et Shanyn Leigh



16 décembre 2012

« **Soir 3** » - Francis Letellier

Sujet sur la fin du monde



21 décembre 2012

« **Entrée libre** » - Laurent Goumarre

ITW Abel Ferrara



23 décembre 2012

« **Viva Cinéma** » - Jean-Jacques Bernard

ITW Abel Ferrara